



TABLEAU
DE
PARIS.

TABLEAU
DE
PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.



Quærens quem devoret.



TOME SECOND.



À AMSTERDAM.



M. DCC. LXXXIII.



TABLEAU DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Fumier.

LE fumier abonde dans la capitale, par le grand nombre de chevaux qu'elle renferme. Il ſert à féconder les marais des environs, où croiſſent la ſalade, les choux & les autres légumes. Mais ces légumes, dont la végétation eſt forcée, contractent preſque toujours un goût déſagréable, que leur donne ce moyen factice, employé pour leur procurer un accroiſſement précoce. L'oſerai-je dire ? Il en eſt de

même des esprits, on les fume en quelque sorte ; c'est-à-dire, qu'on les pousse, qu'on les surcharge. On veut voir des petits merveilleux étaler à quinze ans une érudition fastueuse ; on croit avoir formé le jugement quand on a chargé la mémoire. Plusieurs peres aveuglés tombent dans cette erreur fatale. Ils voient des dispositions dans leurs enfans ; ils ruinent leur santé pour en faire des savans. Les malheureux prix de l'université achevent de tourner la tête à ces peres qui s'imaginent que c'est-là le dernier terme de la gloire, & que l'univers a les yeux fixés sur l'écolier qu'embrasse le premier président. Aussi le Parisien qui, en général, a de l'esprit à dix-huit ans, est un homme ordinaire à vingt-cinq ou à trente, parce qu'on a épuisé ce qu'il avoit de forces pour l'étude. Sorti du college, il a tant de mots dans la tête, que les idées ne peuvent plus s'y loger.



CHAPITRE II.

Jardinage.

LES jardinage eſt cultivé aux environs de Paris ſans engrais, avec un ſoin admirable, par quelques amateurs qui ſe livrent tout entiers à cet art innocent & utile. Ils font un doux & légitime emploi de leurs richeſſes, & obtiennent de la nature ce qu'elle accorde aux travaux & à l'obſervation ſuivie.

LES plantes potageres acquierent de cette maniere un goût excellent. Les fruits à pepins & à noyaux ſont vraiment perfectionnés. Les pêches, les abricots, les poires ſont, pour ainſi dire, des productions nouvelles, tant par leur ſaveur que par leur beauté. Des expériences bien entendues, répétées avec ſuccès, développent ces bonnes & excellentes eſpeces, dont la création eſt moderne. Les fleurs, ainſi que les légumes, participent à cette heureuſe culture, & l'on apperçoit combien elle eſt précieuſe,

quand elle eſt dirigée, non par la routine ; mais par l'intelligence.

L'œil fatigué des fanges noires & fétides de la capitale, ſe repoſe avec délices ſur ces jardins où le regne végétal brille dans toute ſa pompe, où la fécondité eſt couronnée des plus riantes couleurs. On pardonne au traitant ſon extrême opulence, quand il l'emploie à féconder la terre, à la parer de ſes plus beaux ornemens. Sa juſtification ſemble écrite le long de ces eſpaliers qui enchantent le regard & ſéduiſent l'odorat. Ces tréſors d'une table ſaine, ces végétaux excellens, ces arbres fruitiers, promettent le charme non-interrompu d'une fertile multiplication. Le traitant eſt abſous pour le moment en faveur de cette abondance qui ne préſente que des tableaux innocens, & qui fait oublier alors tout ce qui ne leur reſſemble pas. On ne peut plus la maudire que dans l'hôtel doré qu'il occupe dans la capitale.

J'ai vu quatre mille pots d'ananas chez le duc de Bouillon, à Navarre, près d'Evreux. Il y en aura bientôt ſix mille. Cet excellent fruit, naturaliſé en Angleterre, croitroit en

France avec plus d'avantage encore, si l'on s'attachoit à le cultiver. Le duc en a tous les jours huit à dix sur sa table; mais on a négligé ailleurs cette culture. Elle dépend d'une serre chaude, peu coûteuse, & qui récompenseroit largement des premieres avances. Je conseille aux amateurs d'aller à Navarre étudier les procédés simples & savans du jardinier Anglois, qui dirige cette bonne & admirable espece, ainsi que plusieurs autres, non moins précieuses. Amis de la nouveauté, ne dédaignons pas celle des fruits.

Un des beaux potagers est celui du duc de Penthievre à Anet; la vue en est mille fois plus agréable que celle des meubles dorés d'un appartement, des glaces, des bronzes & des sculptures qui ornent les châteaux, les palais, & les maisons de plaisance.

Dans Paris, les jardins de M. le duc de Chartres, de M. le duc de Biron & de M. Bontems, sont les plus remarquables.

On prétend néanmoins qu'il est ridicule de vouloir placer un jardin dans l'enceinte de Paris, ou trop près de ses barrieres.

CHAPITRE III.

Bibliotheque du Roi.

Ce monument du génie & de la sottise, prouve que le nombre des livres ne fait pas les richesses de l'esprit humain. C'est dans une centaine de volumes environ, que réside son opulence & sa véritable gloire. Parcourez cet édifice dans les allées de cette bibliotheque immense, vous trouverez *deux cents pieds* en longueur sur *vingt* de hauteur, de théologie mystique ; *cent cinquante* de la plus fine scholastique ; *quarante toises* de droit civil ; une *longue muraille* d'histoires volumineuses, rangées comme des pierres de taille, & non moins pesantes ; environ *quatre mille* Poëtes épiques, dramatiques, lyriques, &c. sans compter *six mille* romanciers & presque autant de voyageurs. L'esprit se trouve obscurci dans cette multitude de livres *insignifians* qui tiennent tant de place, & qui ne servent qu'à troubler la mémoire du bibliothécaire, qui ne peut venir à bout de les arranger. Aussi ne les arrangé-

t-on pas, & le catalogue que l'on en fait depuis trente-cinq années, ne sert qu'à redoubler la confusion de ce ténébreux cahos.

S'IL faut passer par toutes les sottises imaginables (comme le dit Fontenelle) pour arriver à des choses raisonnables, nous pouvons dire que nous touchons au moment des vérités. Nos peres ont assurément épuisé toutes les extravagances possibles. Tous ces gros volumes de théologie, de jurisprudence, de médecine, d'histoire, &c. en sont la preuve. L'esprit humain paroît bien misérable dans cette riche collection, & c'est là le vrai lieu pour déplorer la foiblesse de la raison de l'homme, & gémir sur ses incroyables productions.

LA folie & la stupidité ont entassé ces *in-folio*; & l'huître dans sa coquille, paisible sur son rocher, paroît supérieure à ce *docteur* qui déraisonne pendant six mille pages, & qui se vante encore d'avoir embrassé *la science universelle*. Rien n'attriste plus que de contempler en silence ces épaisses archives de la démence la plus orgueilleuse & la plus profonde : on est tenté de prendre un *Montaigne* pour contre-poison, & de s'enfuir à toutes jambes.

CEPENDANT la lie des opinions humaines se dépose insensiblement, malgré ceux qui la soulevent & se plongent dedans, & il est à présumer que la boisson dont nous allons jouir sera pure & saine.

MAIS qui saisira un flambeau pour anéantir cet absurde ramas de vieilles & folles conceptions, que le génie méconnoissant ses propres forces & se confiant en autrui, va consulter encore dans les premieres années de la vie, & qui lui font perdre un tems précieux...... Que dis-je ? réprimons ce premier mouvement : ne brûlons rien ; cessez de frémir, pesans érudits, bizarres bibliomanes, fastidieux compilateurs de faits inutiles : allez, gorgez-vous d'une science déplorable, copiez les erreurs anciennes, composez-en un nouveau magasin, oubliez votre siecle pour celui de Sésostris. Votre pédanterie m'amuse & le mépris suffit...... Oh ! disons-nous quelquefois pour nous inspirer un salutaire retour sur nous-mêmes, l'homme a fait la guerre, & puis il a écrit tous ces gros livres, & il refera la guerre sur quelques passages de ces énormes volumes.

MAIS, comme un sot devient plus sot avec

des livres, parce qu'il y croit, un homme de génie, qui n'y croit pas, pourra de ces livres même faire jaillir une feule & grande vérité. Gardons-les donc pour lui, jufqu'à ce qu'il nous en démontre l'abfolue inutilité. Point de flambeau deftructeur; la fottife n'eft point dans le livre, elle eft dans le lecteur...... m'entendra qui voudra, je ne veux pas ici être plus clair.

CHAPITRE IV.

Fufiliers aux fpectacles.

On ne fauroit repréfenter une comédie fans trente fufiliers qui ont en poche poudre & cartouches.

Il eft bien des fifflets, mais nous avons la garde.

Ce vers eft devenu proverbe. Cette garde intérieure tient le parterre dans un état paffif; & qu'il foit ennuyé, ou foulé, ou brifé, il n'a pas le droit de marquer fa gêne ou fon mécontentement.

Ce pauvre public paie néanmoins pour prendre ce qu'on lui donne, & non ce qu'il desire. Les fusils l'environnent, & il lui est tout aussi défendu de rire un peu trop haut à la comédie, que de sanglotter un peu trop fort à la tragédie.

Le parterre (excepté dans quelques fievres passageres) est d'un morne effrayant. Et qu'il veuille manifester son existence, des soldats aux gardes sont là pour saisir les gens au collet.

On vous mene ensuite chez un commissaire, mais *c'est l'officier de garde* qui vous *juge* réellement, sur le rapport incertain de la sentinelle. Le commissaire n'est là que pour sauver les apparences : vous êtes condamné *militairement*; c'est l'officier qui vous envoie en prison : car le commissaire donne aveuglément sa signature, d'après le rapport de l'homme à l'habit bleu.

Cet abus vexatoire est assez connu ; mais l'on ne savoit pas, sans doute, que l'on ne traînoit un citoyen chez un commissaire que pour la forme, & que la détention ou la non-détention ne dépend point de lui, quoique vous soyez traduit à son tribunal.

Nos ſpectacles auroient beſoin d'un écrivain qui les ſurveillât, pour ainſi dire, qui tînt regiſtre des inſultes faites au public, ſoit par la négligence, ſoit par la pareſſe ou l'ineptie des comédiens.

Tous les arts ſont ſoumis à une critique ſalutaire, qui les tient en haleine. Pourquoi la déclamation ſeroit-elle exempte des remarques journalieres & ſuivies qui pourroient contribuer à ſa perfection? En fait des plaiſirs que procure ce bel art, on doit ſe montrer délicat; & ſi l'illuſion n'eſt pas entiere, elle eſt nulle.

Comment la critique ne repouſſe-t-elle pas ces automates, qui aſſaſſinent la ſenſibilité publique, en detruiſant la beauté de nos chef-d'œuvres? Tel comédien s'aguerrit aux ſifflets, & les huées les plus univerſelles n'arrivent plus à ſon oreille que comme un murmure doux & paſſager. Rentré dans la couliſſe, il s'eſſuie le front, & tout eſt oublié juſqu'au lendemain, où le barbare recommence à nous aſſaſſiner.

Le critique vigilant qui, au nom du public,

poursuivroit ce cruel ennemi de ses plaisirs, le chasseroit infailliblement de la scene, ou l'obligeroit à vaincre par le travail les défauts qui le rendent insupportable.

Le même censeur intimideroit la paresse, rappelleroit au théatre (qui le paie) le comédien avide qui s'en éloigne la moitié de l'année, & qui ose ensuite toucher un argent qui ne lui est pas dû. Il donneroit en même tems de justes louanges à l'acteur zélé & assidu, & sur-tout à celui qui se prêteroit le plus aux nouveautés théatrales, tandis qu'il feroit sentir que si tel autre s'y refuse, c'est autant par l'incapacité de saisir un rôle qu'il n'a pas joué trente fois, que par l'indifférence la plus coupable pour son art. Tel étoit le Kain: uniquement voué aux productions de M. de Voltaire, il avoit fait le vœu secret d'étouffer tout ouvrage qui n'arriveroit pas de Ferney.

Je l'ai vu effrontément se dire malade, lorsqu'il avoit joué sept ou huit fois dans un hiver. Il abandonnoit le théatre de la capitale, montoit en chaise de poste & alloit essayer s'il se porteroit mieux en province, en représentant

deux fois par jour; alors il bravoit les plus grandes chaleurs de l'été. S'il daignoit encore jouer à Paris, c'étoit feulement pour ne pas perdre la mémoire de huit ou dix rôles à-peu-près femblables, qu'il promenoit enfuite de tous côtés, dès que les beaux jours étoient venus: on le payoit à Paris, tandis qu'il déclamoit à Bruxelles.

Avec trois habits & un turban, cet acteur emportoit avec lui toute la tragédie françoife. Il ne lui en falloit pas davantage pour vêtir fa Melpomene; il ne lui connoiffoit qu'un vifage & qu'une attitude; de-là fon jeu circonfcrit: car il n'appercevoit rien au-delà des vêtemens, que renfermoit fon coffre.

Cet acteur trop vanté n'a jamais joué paffablement dans une piece nouvelle, parce que le premier élan de l'ame lui manquoit. Il avoit befoin d'un travail long & opiniâtre, pour produire un grand effet: auffi fon jeu, enfant de la réflexion, n'a-t-il pu embraffer que très-peu de rôles, dont les nuances encore ne furent jamais oppofées. O fublime Garrick, que tes moyens beaucoup plus étendus étoient d'une toute autre vérité!

CHAPITRE V.

Petites loges.

C'EST un fruit moderne de la licence des mœurs, un uſage indecent, qui ſacrifie le ſpectacle & le public à la délicateſſe impérieuſe de deux ou trois cents femmes qui n'ont rien à faire, & qui ferment l'entrée à tous les honnêtes citoyens, qui cherchent un délaſſement utile, & dont la fortune ne ſauroit atteindre à cette commodité *luxurieuſe*.

PAR l'arrangement des *petites loges*, les comédiens enrichis, dès le commencement de l'annee, ne ſont plus jaloux d'étudier des rôles nouveaux. Leur pareſſe eſt dédaigneuſe: la négligence & l'anarchie précipitent l'art vers une decadence aviliſſante: & tel comédien qui ſe rend inviſible ſix mois de l'année, n'en recueille pas moins dix-ſept ou dix-huit mille francs: cette ſomme lui eſt payée par le public de la capitale, qui auroit le droit de réclamer ſa préſence.

On a indiqué le moyen bien ſimple de ſoudoyer chaque acteur par repréſentation. En payant de ſa perſonne, il déployeroit ſes talens ; l'émulation naîtroit de la néceſſité, & c'eſt la voix la plus éloquente & la plus déterminante pour les comédiens de Paris.

Un autre motif pour s'élever contre les *petites loges*, c'eſt que, contre tout droit & raiſon, les comédiens prétendent n'être point comptables du produit qu'ils en retirent, aux auteurs des pieces nouvelles. Auſſi ont-ils commencé à mettre le parterre en petites loges ſans que perſonne ait eu le mot à dire.

Si le public ſe plaint de voir les comédiens diſpoſer ainſi de la ſalle, une petite maîtreſſe s'écrie : “ Comment, l'on veut m'aſtreindre à
„ entendre une comédie toute entiere, pendant que je ſuis aſſez riche pour n'en écouter qu'une ſcene ? Oh ! c'eſt une tyrannie : il
„ n'y a plus de police en France. Puiſque je
„ ne peux pas faire venir la comédie chez moi,
„ je veux au moins avoir la liberté d'y arriver
„ à ſept heures, d'y paroître en ſimple déshabillé, comme lorſque je ſors de mon lit. Je

„ veux y apporter mon chien, mon bougeoir,
„ mon vafe de nuit; je veux jouir de mon fau-
„ teuil, de ma dormeufe; recevoir l'hommage
„ de tous mes courtifans, & m'en aller avant
„ que l'ennui me faififfe: me priver de tant
„ d'avantages, c'eft attenter à la liberté que
„ donnent le bon goût & la richeffe (1)„.

Il faut donc, quand on eft femme, avoir dans une *petite-loge* fon épagneul, fon couffin, fa chauffrette; mais fur-tout un petit fat à lorgnette, qui vous inftruit de tout ce qui entre & de tout ce qui fort, & qui vous nomme les acteurs. Cependant la dame a dans fon éventail une petite ouverture où eft enchâffé un verre, de forte qu'elle voit fans être vue.

Le public refte à la porte du fpectacle, fon argent à la main, à caufe des *petites-loges* louées à l'année, & qui demeurent fouvent vuides au détriment des amateurs, qui fe rejetent fur les boulevards, défefpérés qu'ils font de ne pouvoir plus fréquenter le théatre national.

---

(1) Ce morceau, avec des guillemets, eft pris d'une brochure intitulée *les vues fimples d'un bon homme.*

L'AVANTAGE

L'AVANTAGE de l'art, du public, des auteurs & même des comédiens, exigeroit une seconde troupe. Tout Paris la desire, la demande, en sent la nécessité ; mais que fait la voix du public ? Les gentilshommes de la chambre ont dit à l'art : *Tu n'avanceras point ;* au public, *vous aurez ce qu'on voudra bien vous donner ;* aux auteurs, *nous ferons de vous ce que nous jugerons à propos.* Et l'art, & le public & les auteurs se sont vus sous le joug bisarre des gentilshommes de la chambre.

COMMENT & pourquoi ces Seigneurs s'arrogent-ils cette étrange prérogative ? Comment fondent-ils des prétentions sur les ouvrages du génie ? Comment s'opposent-ils aux progrès d'un art qui intéresse tout à la fois la dignité & les plaisirs de la nation ? Quel rapport y a-t-il entre leurs charges & la création d'une piece de théâtre ? De quel droit soumettroient ils un auteur à leur tribunal ? C'est ce que personne ne sait, c'est ce qu'ils ne savent pas eux-mêmes. Mais, amoureux de ce singulier despotisme, ils l'exercent sans titre légal ; & comme il n'y a rien de petit, dès que la passion s'en mêle, la régence des princes & princesses des cou-

liſſes, & de tout ce qui a rapport aux planches, eſt pour eux une affaire de parti, auſſi chaude que s'il s'agiſſoit de la perte de leurs fonctions principales.

Les droits des auteurs, peres du théatre, nourriciers des comédiens, ont été juſqu'à ce jour ſi incertains & ſi flottans, ſi ſubordonnés en tout point au caprice & à l'avidité, qu'on peut les conſidérer comme nuls.

Ils ſe ſont raſſemblés en corps depuis trois années, pour expoſer ces droits & les faire valoir. L'orateur eſt M. Caron de Beaumarchais qui, dans ſes plaiſans mémoires, perça de la même épée le rapporteur Goëſman & ſon Parlement : bleſſure qui détermina la mort de ce corps étranger. Nous verrons ce que produira l'union de pluſieurs écrivains qui ont de l'eſprit, & qui doivent avoir du courage & un caractere dans leur propre cauſe. Cela eſt curieux, & ſervira à réſoudre un petit problême moral, que nombre d'obſervateurs ſe ſont propoſé en ſilence & à eux-mêmes.

CHAPITRE VI.

Comédiens.

Les comédiens feront toujours des *excommuniés*, jufqu'à ce qu'il plaife au Roi, au Parlement & au Clergé de lever l'anathême : tel eft l'empire de la coutume, des préjugés ; ou fi vous l'aimez mieux, de l'inconféquence nationale. Ils auront plutôt fait de rire de *l'excommunication*, que de vouloir s'en affranchir.

La demoifelle Clairon ayant fait un *mémoire à confulter* fur cet objet, l'avocat entreprenant & téméraire fut auffi-tôt *rayé* du tableau, & l'amante de Tancrede fe trouva obligée de procurer un état à fon défenfeur, qui avoit perdu le fien, en tâchant de la réconcilier avec l'églife. L'avocat plein de fon fujet, monta quelque tems après fur le théatre, mais il n'y fut pas plus heureux qu'au barreau, & l'*excommunication* alla fe placer fur fa tête, ainfi que fur celle de la demoifelle Clairon.

ELLE prit quelque tems après de l'humeur contre le public. Un acteur ou une actrice ont toujours tort de bouder cet auguste souverain. Elle avoit refusé de jouer, la salle étant pleine & le rideau levé, à raison de je ne sais quelles rixes de foyer. Elle fut fort maltraitée du parterre, & le soir même elle alla coucher au Fort-l'Évêque. Pour se venger des clameurs de ce parterre insolent, & de ceux qui l'avoient emprisonnée, elle abandonna le théatre, pensant que le lendemain on seroit à ses genoux pour la supplier de vouloir bien rentrer. Qu'arriva-t-il? Le public l'oublia, & elle perdit son talent faute d'exercice. Elle passa dans l'obscurité & loin des applaudissemens, des jours qui auroient été remplis & glorieux sous l'habit de Melpomene, qu'elle faisoit parler avec une sorte de dignité.

LOUIS XIV n'a jamais reçu de comédiens, qu'ils n'eussent de la taille & une figure noble. Le théatre de la nation, où revivent les héros de l'antiquité, exigeroit un choix plus sévere. On voit parmi les acteurs actuels, trop peu d'hommes bien faits ; ce qui ne dispose pas l'étranger à concevoir une idée avantageuse de notre goût

pour le beau : quand il voit de petites ftatures repréfenter ce qu'il y a de plus impofant & de plus fameux dans l'hiftoire des peuples, il prend une idée défavorable du phyfique de la nation, & la remporte malgré lui dans fa patrie.

La vanité des acteurs de petite taille favorife la réception d'acteurs encore plus petits, parce que ceux-là s'imaginent par ce moyen de comparaifon, devoir paroître plus grands fur la fcene; mais fi cette manie de rapetiffer les perfonnages tragiques fubfifte encore pendant une génération, nous n'aurons bientôt plus que des *Lilliputiens*, qui en voulant faire des héros, ne feront que grotefques.

Un acteur, quand il eft mince ou fluet, ou bien quand il ne préfente plus que des os, revêtus d'un parchemin livide, a beau avoir une certaine intelligence, les efforts de fa frêle poitrine font fouffrir; & plus il gefticule avec fierté, plus il paroît fe rapetiffer. Son front dégrade la majefté de Melpomene. Le palais qu'il habite, l'idiôme relevé qu'il parle, les paffions grandes & orageufes qu'il veut peindre, tout l'écrafe & l'anéantit : il eft trop difproportionné avec ce

qui l'environne, pour que l'œil ou l'oreille puissent lui faire grace.

ALEXANDRE, dira-t-on, pour justifier *le nain tragique*, étoit petit & portoit le col penché; je l'aurois admiré, de son vivant, dans sa tente, avec sa taille exiguë, & sa tête sur une de ses épaules; mais mort, j'exige qu'il prenne une stature, un front, un port & un geste qui répondent au conquérant dont le nom rempli l'univers.

CHAPITRE VII.

Langue du Maître aux Cochers.

On distingue parfaitement le cocher d'une courtisanne, de celui d'un président; le cocher d'un duc, d'avec celui d'un financier; mais à la sortie d'un spectacle, voulez-vous savoir au juste dans quel quartier va se rendre tel équipage; écoutez bien l'ordre que donne le maître au laquais, ou plutôt que celui-ci rend au cocher: au Marais, on dit *au logis*; dans l'Isle de St. Louis, *à la maison*; au fauxbourg St.

Germain, *à l'hôtel;* & dans le fauxbourg St. Honoré, *allez :* on sent (sans avoir besoin d'un commentaire) tout ce que ce dernier mot a d'imposant.

A la porte des spectacles se trouvent toujours un *aboyeur* à la voix de *Stentor*, qui crie : *Le carrosse de M. le Marquis ! Le carrosse de Madame la Comtesse ! Le carrosse de M. le Président !* Sa voix terrible retentit jusqu'au fond des tavernes où boivent les laquais ; jusqu'au fond des billards où les cochers se querellent & se disputent : cette voix qui remplit un quartier couvre tout, absorbe tout, le bruit confus des hommes & des chevaux. Laquais & cochers à ce signal retentissant, abandonnent les pintes & les queues, & courent reprendre la bride des chevaux, & ouvrir la portiere.

CET *aboyeur*, pour donner à sa poitrine une force plus qu'humaine, renonce au vin & ne boit que de l'eau-de-vie. Il est toujours enroué, mais cet enrouement même imprime à sa voix un son rauque & épouvantable, qui ressemble à un tocsin. Il creve bientôt à ce métier. Un autre le remplace ; il hurle de même, boit de

même, & meurt comme son prédécesseur, à force d'avoir avalé de l'eau-de-vie d'épicier.

CHAPITRE VIII.

Messes.

On dit par jour à Paris six à sept mille messes; à quinze sols piece. Toutes ces messes ont été fondées par nos bons aïeux, qui pour un rien, commandoient le sacrifice non-sanglant. Entrez dans une église; à droite, à gauche, en face, en-arriere, de côté, un prêtre, ou consacre, ou éleve l'hostie, ou la mange, ou prononce l'*Ite missa est.*

Des prêtres Irlandois se sont quelquefois avisés de dire deux messes par jour; & vu l'immensité de la ville, le hasard seul a fait reconnoître la supercherie. Un double appétit les forçoit à cette double célébration.

On appelloit *messe musquée*, une messe tardive qui se disoit, il y a quelques années, au St. Esprit à deux heures; le beau monde pa-

feſſeurs s'y rendoit en foule avant le dîner. On donnoit trois livres au prêtre ; parce qu'il étoit obligé de jeûner juſqu'à cette heure ; la loueuſe de chaiſes y gagnoit encore. L'Archevêque a défendu la meſſe, & l'on a pris depuis la méthode de s'en paſſer. Il auroit mieux valu ne point abolir la *meſſe muſquée*.

DEPUIS dix ans, le beau monde ne va plus à la meſſe ; on n'y va que le dimanche, pour ne pas ſcandaliſer les laquais, & les laquais ſavent qu'on n'y va que pour eux.

LE 3 Août 1670, le nommé *François Sarrazin*, natif de Caen en Normandie, âgé de vingt-deux ans, d'abord huguenot, puis catholique, mais toujours ennemi de la préſence réelle, attaqua l'hoſtie, l'épée à la main, au moment que le prêtre la levoit, dans l'égliſe Notre-Dame, à l'autel de la Ste. Vierge. En voulant percer ladite hoſtie immédiatement après la conſécration, il bleſſa de deux coups le prêtre qui prit la fuite ; mais ſes bleſſures ne furent pas dangereuſes.

AUSSI-TÔT toutes les meſſes ceſſerent, on

dépouilla les autels de leurs ornemens, l'église fut fermée jusqu'au jour de la *réconciliation.*

Le 5 Août, *François Sarrazin* fit amende honorable, ayant un écriteau devant & derriere, portant ces mots : *sacrilege impie.* On lui coupa le poing, & il fut brûlé vif en place de Greve ; il ne donna aucun témoignage de repentir ni de regret de mourir.

Le 12 se fit la réparation solemnelle du sacrilege commis. Il y eut une procession générale, où assisterent toutes les Cours souveraines. Toutes les boutiques, tant de la ville que des fauxbourgs, furent fermées par ordre du sieur de la Reynie, lieutenant de police. *Voyez la gazette de France 1670, page 771, jusqu'à la page 796.*

Aucun sacrilege de cette espece, graces à Dieu, n'a été commis dans notre siecle, malgré les écrits, les discours & le grand nombre d'incrédules. L'on n'a pas troublé la moindre aspersion d'eau-benite, & jusques dans les processions publiques du jubilé, le culte toujours extérieurement respecté, n'a reçu aucune atteinte.

ON dira que de la Barre d'Abbeville a donné un ſcandale public. Il n'y a rien de moins prouvé que la mutilation de ce *Crucifix* ſur un pont. Ce crucifix de plâtre étoit à portée d'être renverſé à chaque minute par les charettes, & le chevalier de la Barre n'étoit pas homme à tirer l'épée contre un crucifix ; il avoit de la raiſon & de la philoſophie ; il mourut avec une fermeté tranquille. Le Parlement, uniquement pour prouver aux Jéſuites ſon attachement à la foi, rendit un arrêt ſemblable à ceux de l'inquiſition ; il s'en eſt repenti lorſqu'il n'étoit plus tems.

L'ON peut aſſurer qu'il ne ſévira déſormais d'une maniere auſſi violente, que contre un nouveau *François Sarrazin*, ſi un pareil inſenſé ſe repreſentoit, ce dont on doute très-fort.

ON a l'aïr d'un ſot écolier qui n'a rien vu & rien entendu, quand on ſe met à déclamer contre les myſteres & les dogmes. Il n'y a plus que les garçons perruquiers qui faſſent des plaiſanteries ſur la meſſe. La dit qui veut, l'entend qui veut ; on ne parle plus de cela.

CHAPITRE IX.

La Fête-Dieu.

La Fête-Dieu eſt la fête la plus pompeuſe du catholiciſme. Paris ce jour-là eſt propre, ſûr, magnifique & riant; on voit que les égliſes poſſedent beaucoup d'argenterie, ſans compter l'or & les diamans, que les ornemens ſont d'une richeſſe peu commune, & que le culte enfin coûte & a coûté exceſſivement au peuple; car tous ces tréſors ſtagnans ont été pris ſur lui.

On dit qu'on a vu, il y a quelques années, à la proceſſion de Saint-Sulpice, deux chevaliers de Saint-Louis careſſer l'orgueil & le faſte des cardinaux, en portant l'extrêmité de leurs longs manteaux rouges, à-peu-près comme des laquais portent la queue à une ducheſſe. Seroit-il poſſible que des guerriers décorés, à l'appas d'une médiocre ou forte récompenſe, euſſent pu ſe réſoudre à faire la fonction des plus vils de tous les hommes, & cela aux yeux de la nation!

QUI ne croiroit, en voyant la pompe de cette fête, que la ville ne renferme aucun incrédule dans son sein ? Tous les ordres de l'Etat environnent le Saint-Sacrement, toutes les portes sont tapissées, tous les genoux fléchissent, les prêtres semblent les dominateurs de la ville, les soldats sont à leurs ordres, les surplis commandent aux habits uniformes, & les fusils mesurant leurs pas, marchent à côté des bannieres. Les canons tirent sur leur passage, la pompe la plus solemnelle accompagne le cortege ; les fleurs, l'encens, la musique, les fronts prosternés, tout feroit croire que le catholicisme n'a pas un seul adversaire, un seul contradicteur ; qu'il regne, qu'il commande à tous les esprits..... Eh bien ! l'on a admiré la marche & l'ordre de la procession, le dais, le soleil, les coups d'encensoirs, qui jaillissent à tems égaux, la beauté des ornemens ; l'on a entendu la musique militaire entrecoupée de fréquentes & majestueuses décharges ; l'on a compté les cardinaux, les cordons-bleus, les évêques, les présidens en robe rouge, qui ont assisté à cette solemnité ; l'on a comparé les chasubles & les chappes des différentes paroisses ; l'on a parlé des reposoirs. Voilà ce qui a frappé tous les esprits ;

voilà ce qui a attiré leur respect & leurs hommages.

Le marquis de Brunoy, fils du banquier Montmartel, riche de vingt-six millions, dépensoit à Brunoy cent mille écus pour le reposoir & la procession de cette fête annuelle. Jaloux d'imprimer le plus grand éclat aux cérémonies de l'église, il rassembloit de tous côtés des ecclésiastiques, qu'il chargeoit d'ornemens magnifiques, & qu'il traitoit ensuite d'une maniere splendide. Comme ses parens sollicitoient son interdiction, à raison sur-tout de ce faste religieux, il répondit au juge qui lui faisoit subir un interrogatoire : " Si j'avois donné cet argent à une courtisanne, on ne l'eût pas trouvé mauvais ; je l'ai appliqué à la décoration du culte catholique, dans un royaume catholique, & l'on m'en fait un crime ".

Ce millionaire a été interdit sur la requête de ses parens. Les détails de son procès sont infiniment curieux, & le caractere du marquis de Brunoy est un phénomene moral.

CHAPITRE X.

Proteſtans.

Les proteſtans avoient un temple à Charenton, lequel pouvoit contenir quatorze mille perſonnes ; ils y tinrent leurs ſynodes nationaux de 1623, 1631, 1644. Le ſage édit de Nantes donné par Henri IV ayant été révoqué par la dure & aveugle intolérance de Louis XIV, on détruiſit le temple en cinq jours.

On imagina d'établir ſur ces ruines un couvent où l'on pratiqueroit une adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, comme pour expier ce qui avoit été prêché en ce lieu contre la foi de la préſence réelle du corps de Notre-Seigneur J. C. dans l'Euchariſtie.

Aujourd'hui les proteſtans n'ont plus de temple ; ils vont chez les ambaſſadeurs proteſtans : ils ſont néanmoins en très-grand nombre, & compoſent un ſixieme de la ville. Ils n'inſultent en aucune maniere au culte reçu, ni

à ceux qui le professent ; ils sont paisibles, laborieux, & attendent en silence un changement que les lumieres morales & politiques doivent infailliblement amener.

POURQUOI le Parlement de Paris, sollicité par l'autorité royale d'assurer enfin leur état civil en France, a-t-il tergiversé dans l'accomplissement de ces vues sages & paternelles ? Pourquoi s'est-il opposé à la suppression des corvées, à celle des maitrises ?..... J'examinerois le *pourquoi* ; mais mon sujet m'emporte, & je ne puis l'abandonner.

CHAPITRE XI.

Liberté Religieuse.

LA liberté religieuse est au plus haut degré possible à Paris ; jamais on ne vous demandera aucun compte de votre croyance : vous pouvez habiter trente ans sur une paroisse sans y mettre le pied, & sans connoître le visage de votre curé : vous aurez soin toutefois d'y rendre le pain beni ; d'y faire baptiser vos enfans si vous en

en faites, & d'accomplir la taxe des pauvres ; taxe modique, que tout citoyen devroit tripler de lui-même. Quand vous ferez malade, le curé ne viendra point vous troubler, à moins qu'il ne soit impoli, ou que vous ne soyez un homme célebre ou très-connu. Vous pouvez néanmoins lui fermer la porte au nez, si sa visite vous deplait trop fort.

Le prêtre n'entre plus que chez le petit peuple, parce que cette classe n'a point de portier. Chez tout autre malade, on attend qu'il agonise : alors on envoie la paroisse ; le prêtre accourt avec les Saintes-Huiles ; il n'y a plus personne ; la bonne intention est réputée pour le fait.

On commande un convoi de cent pistoles, & l'on a à l'enterrement un simulacre de confesseur en robe théologale, qui n'a jamais vu le mort en vie : on lui donne un louis d'or & un gros cierge pour cette complaisance. Le curé, le confesseur, les héritiers, tout le monde est content : ainsi le sage décampe à petit bruit pour l'autre monde, il y aborde en *louvoyant*, sans trop choquer les usages de celui-ci, & sans causer des scandales.

Il y a plus de cent mille hommes qui regardent le culte en pitié. On ne voit dans les églises que les personnes qui veulent bien les fréquenter. Elles sont remplies certains jours de l'année : les cérémonies y attirent la foule ; les femmes composent toujours les trois-quarts au moins de l'assemblée. On va dans le carême entendre les prédicateurs un peu renommés, pour juger leur style, leur éloquence & leur débit.

On disoit à un évêque, de quoi vous plaignez-vous ? Avez-vous vu un seul sacrilege ? Un seul philosophe a-t-il troublé le moindre cathéchisme ? Ceux qui prêchent en chaire ont-ils rencontré un seul argumentateur ou contradicteur ? Ils ont constamment joui du plus beau droit possible, celui de n'être jamais interrompus, quoiqu'il disent...... L'évêque reprit : *Plût à Dieu qu'il y eût de tems en tems quelques sacrileges ! On penseroit du moins à nous ; mais on oublie de nous manquer de respect.*

On n'a refusé la sépulture (que je sache) qu'à M. de Voltaire, & le curé de Saint-Sulpice a fort mal-entendu ce jour-là les intérets de sa religion. Dix autres curés, à sa place, l'auroient

enterré, parce qu'il étoit mort; ils l'auroient enterré de plus comme converti & bon catholique, & ils auroient très-bienfait.

SON corps n'en a pas moins été déposé en terre sainte; & si on lui a refusé un service à Paris, il l'a obtenu à Berlin dans l'église catholique, par ordre du roi de Prusse, bon plaisant quand il s'en mêle. Le sang de l'agneau a coulé sur la tombe de l'auteur de Mahomet; le parti opiniâtre des philosophes n'en a pas eu le démenti; il a obtenu la messe pour le repos de son ame, & aucun d'eux ne veut être privé de cet avantage; car tel est leur plaisir.

LES juifs, les protestans, les déistes, les athées, les jansénistes, non moins coupables aux yeux des molinistes, les *riennistes*, vivent donc à leur fantaisie. On ne dispute plus nulle part sur la religion; c'est un vieux procès définitivement jugé, & il étoit bien tems, après une instruction de tant de siecles. Il n'y a rien qui annonce un plus mauvais ton, que de vouloir railler un prêtre dans une société: il fait son métier gaiement, ainsi qu'un officier fait le sien. On ne scandalise plus personne, & l'on n'est plus scandalisé.

QUAND il arrive un *Jubilé*, on court les églises *par ton* ; mais cette ferveur eſt paſſagere, & ceux qui ont voulu ſe montrer *du nombre des croyans* pour ſe diſtinguer, oublient trois mois après leur rôle, & retombent dans l'inſouciance générale, qui caractériſe aujourd'hui, à ce ſujet, tous les hommes de la capitale qui ne ſont pas peuple.

LES lumieres ont amené ce calme deſirable, & le fanatiſme eſt réduit à ſe dévorer lui-même. On n'entend plus parler du janſéniſme & du moliniſme, que dans quelques maiſons obſcures, où regnent la ſottiſe & l'hypocriſie, & par quelques femmes qui, ne pouvant partager les plaiſirs du monde, s'occupent de ces vieilles diſputes devant les habitués de paroiſſe, directeurs nés de la canaille, & preſque confondus avec elle.



CHAPITRE XII.

Plébéiens.

MAIS auſſi la *liberté politique*, qui ſeroit encore plus précieuſe à Paris, eſt nulle. Je ſuppoſe que l'on veuille reſuſciter parmi nous le nom de *plébéiens* : eh bien ! cela feroit impoſſible, parce qu'il n'y auroit aucun ſens attaché à ce mot. On ne pourroit pas dire *le plébéien François*, ainſi que l'on dit le *plébéien Anglois*. Le plébéïen n'exiſte pas à Paris : il eſt peuple, populace ou bourgeois ; il a des titres, des maiſons, des privileges ou des charges ; mais il n'a point d'exiſtence politique : il n'a ni l'habitude, ni le pouvoir d'expoſer ſans contrainte ſa haine ou ſon mécontentement. Le plébéïen Anglois juge, pour ainſi dire en corps, ſes intérêts & ſes guides : il a un caractere de raiſon & de rectitude. Le peuple de Paris, pris en maſſe, n'a point cet inſtinct ſûr qui démêle ce qui lui ſeroit convenable, parce qu'il manque d'inſtruction, qu'il ne ſait point lire, ainſi que le plébéïen Anglois.

COMME il ne jouit point de la liberté de la presse, il manquera long-tems de capacité; il est voué à l'ignorance. Son patriotisme n'étant pas éclairé, est nécessairement foible: on ne connoît que des saillies qui se refroidissent. Il n'a pas même la liberté de se livrer à ses affections: l'on redouteroit peut-être ses applaudissemens autant que ses murmures.

PARIS enfin n'a point de bouche publique, par où s'échappe le cri fort & direct de la vérité: elle ne tonne jamais à l'oreille du souverain; elle sort d'une maniere timide & détournée, du sein du petit nombre qui, supportant moins le fardeau des maux publics, voit avec plus d'indifférence les méprises du gouvernement.

AINSI point d'activité, point d'énergie pour les choses publiques, parce que le peuple n'a pas le droit de parler & d'être écouté. Il sait très-bien qu'on métamorphoseroit en attentat séditieux, en révolte illégitime, la contradiction la plus légere, la moindre impatience, & il se rend simple spectateur des opérations ministérielles. Aussi la stupidité & l'ignorance po-

litique font le caractere de la multitude à Paris, plus que dans les autres pays de l'Europe, & je n'en excepte aucun.

CHAPITRE XIII.

Capitation.

TOUTE tête laïque la paie, même le dauphin de France, comme premier ſujet. Jean-Jacques Rouſſeau s'étoit obſtiné à ne point payer de capitation, allégant que le bureau de la ville, qui avoit alors le département de l'opéra, lui devoit *ſoixante mille francs* pour ſon Devin du village.

ON étoit ſur le point d'envoyer garniſon dans ſon grenier, lorſque le receveur, averti à tems, porta le cas litigieux au tribunal du prévôt des marchands, échevins & quarteniers. Il y eut aſſemblée, & après avoir recueilli les voix, il fut décidé qu'on remettroit généreuſement les *trois livres douze ſols* de capitation (1) à l'auteur d'Emile.

(1) C'eſt la taxe ordinaire d'une ſervante.

J'OSE attester ce fait, ayant été témoin des poursuites & de la résistance opiniâtre de Jean-Jacques. Il avoit défendu à sa femme & à ses amis de payer pour lui au bureau, sous peine d'encourir son indignation éternelle. On lui objectoit que la garnison n'avoit point de respect pour les grands écrivains, quels qu'ils fussent. *Eh bien!* répondit-il, *si l'on s'empare de ma chambre & de mon lit, j'irai m'asseoir au pied d'un arbre, & là j'y attendrai la mort.* Il étoit homme à le faire, comme il le disoit: heureusement qu'on reconnut à tems quel homme pauvre & illustre on poursuivoit. Il demeuroit alors au cinquieme étage, rue Plâtriere, non loin de la grande poste.

CET impôt, qui n'a point un titre honorable, alarme plus que les *dixiemes* & que les *entrées*, parce qu'il frappe directement l'individu, & qu'il soumet sa personne. Il rapporte peu en comparaison des autres impositions. Il ne dispose pas le citoyen à concevoir de lui-même un noble orgueil; mais grace au travail financier, il prend depuis quelques années un accroissement arbitraire, qui ne tarderoit pas à le rendre lourd & redoutable, si la voix des

réclamations n'étoit pas ouverte. Le prévôt des marchands eſt juge en cette partie ; & il fait droit aux requêtes, quand on s'y prend de bonne heure

A cette capitation ſe joignent les quatre ſols pour livre, & la taxte impoſée pour le rétabliſſement du palais, &c. Tout cela compoſe un ſecond impôt, preſque équivalent au premier.

SI la finance n'étoit pas l'antipode de la raiſon & de l'humanité, l'impôt ſeroit aſſis ſur les arts & le luxe ; tels que les équipages, les hôtels, les laquais, les jardins enclos dans la ville, & l'on ne demanderoit de l'argent qu'à ceux qui ont de l'argent.

SI l'on ne payoit pas ſa capitation, il n'y auroit pas *d'exécution civile*, c'eſt-à-dire, qu'on n'enleveroit pas vos meubles pour les vendre ſur le carreau ; mais il y auroit *exécution militaire*. Le receveur, au nom du roi de France, vous enverroit *garniſon*, & vous auriez chez vous des ſoldats qui coucheroient dans votre lit, & qui feroient la ſoupe dans votre âtre.

L'OPÉRA donne tous les ans quelques repré-

ſentations extraordinaires pour la *capitation des acteurs* : ainſi ils paient en monnoie de ſinge, c'eſt-à-dire, en ſauts & en gambades : le ſurplus leur tient lieu de gratification.

Il y a des capitations de *trente ſols*, & l'on envoie des commandemens *de par le Roi*, dans des recoins placés ſous des ruines, & ouverts à tous les vents. Dans l'Inde, les pauvres paient le tribut avec des poux ; ils donnent ce qu'ils ont. Les infortunés dont je parle s'acquitteroient beaucoup plus facilement ſelon la méthode indienne.

CHAPITRE XIV.

Filles d'opéra.

L'ARGENT coule pour des fêtes, pour des ſpectacles, pour les frivoles jouiſſances du luxe. L'opéra ſur-tout eſt entretenu à grands frais, pour efféminer les courages, fondre les têtes fortes de la Nation dans le creuſet de la volupté, & les couler en molleſſe.

On n'a rien épargné. L'art des enchantereſſes prodigue ces molles poſtures, qui jettent l'étincelle des deſirs dans de jeunes organes. La hardieſſe de leurs regards, qui devroit révolter, invite une folle jeuneſſe. On oublie que ces beautés ſont à prix d'or, & qu'elles ont des rivales qui ne ſont point vénales. On leur prête mille graces piquantes, parce qu'elles ſemblent pleines du Dieu qu'elles célebrent & qu'elles chantent, & ce n'eſt que dans leur bras qu'on ſe déſabuſe de leurs charmes. Toute victime de la débauche eſt toujours une froide prêtreſſe de l'amour.

Une fille eſt enlevée au pouvoir paternel, dès que ſon pied a touché les planches du théatre. Une loi particuliere rend vaines les loix les plus antiques & les plus ſolemnelles. Cette fille d'opéra ſe montre aux foyers toute reſplendiſſante de diamans : elle eſt reſpectée de ſes compagnes, à raiſon de ſa robe éclatante, de ſa voiture légere, de ſes chevaux ſuperbes. Il s'établit même un intervalle entr'elles, ſelon le degré d'opulence, & l'on ne diroit plus que la plus riche fait le même métier. Elle reçoit avec hauteur celle qui débute, elle traite avec

les airs d'une femme de qualité, le bijoutier féduifant & l'induftrieufe marchande de modes. Le magiftrat déride fon front en fa préfence, le courtifan lui fourit, le militaire n'ofe la brufquer. Sa toilette eft tous les matins furchargée de nouveaux préfens : le Pactole femble rouler éternellement chez elle.

MAIS la mode qui l'éleva vient à changer. Une petite rivale qu'elle n'appercevoit pas, qu'elle dédaignoit, fe met infolemment fur les rangs, brille, l'éclipfe, & la fait déferter fon fallon. La courtifanne fuperbe, quoiqu'ayant encore de la beauté, fe trouve l'année fuivante feule, avec des dettes immenfes. Tous les amans fe font enfuis ; & quand fes affaires feront liquidées, à peine aura-t-elle de quoi payer fa chauffure & fon rouge.



CHAPITRE XV.

Répugnance pour le mariage.

TANDIS que tant de filles jouissent d'une liberté licencieuse, & qui ne tourne pas même au profit de la population, que ferez-vous de ce nombre infini de filles, sous l'aîle de leurs parens, austeres gardiens de leur pudicité, & qui sont condamnées par leur indigence ou par leur sotte fierté, à passer leur vie dans le célibat ? Ne sont-elles pas incessamment sur le bord de l'abyme, & ne deviendront-elles pas tôt ou tard la proie de la mélancolie ou de la débauche ?

LA beauté & la vertu n'ont parmi nous aucune valeur, si une dot ne vient à leur appui : il faut qu'il y ait un vice radical dans notre législation, puisque les hommes fuient & redoutent de signer le plus doux des contrats. Effrayé des charges qu'entraîne le titre de mari, l'homme ne veut plus payer le tribut à une patrie ingrate ou abusée.

Ou les femmes ont agi contre elles-mêmes en se livrant au luxe, ou nous ne sommes pas éloignés du dernier terme de la corruption. On ne prend plus de femmes sans dot; les hommes ne se marient plus ou ne se marient qu'à regret. Quel renversement dans l'ordre social, & quel est le remede à apporter à ce vice politique!

COMMENT n'y auroit-il pas des célibataires dans une ville où le vice trouve tant de facilités, & comment la dissipation de nos femmes, le mépris qu'elles font de leurs devoirs, n'épouvanteroient-ils pas les hommes, sur les suites d'un nœud que l'usage tourne en ridicule, que les loix ne protegent que quand le mal est fait, & qu'il n'y a plus rien à ajouter au scandale!

DÉTAILLONS dans les chapitres suivans ce qui fait, pour ainsi dire, du mariage *un objet de dérision.* Tout l'avantage est pour le vice; & que reste-t-il à la vertu?



CHAPITRE XVI.

Le nom que vous voudrez.

LA foule nombreuſe des courtiſannes qui arrêtent dans leurs filets la jeuneſſe la plus brillante, & qui l'enlevent aux autres femmes, a fait naître à Paris une eſpece de femmes qui, ſans avoir l'effronterie du vice, n'ont pas l'auſtere rigueur de la vertu. Elles n'ont pas la même aſſurance dans le maintient, mais le regard à-peu-près auſſi complaiſant : elles ne reçoivent point d'argent, mais elles acceptent des bijoux, qui ont un air de décence. Elles déclament affreuſement contre les *filles*, leurs rivales & leurs ennemies ; mais tantôt elles ont perdu au jeu, elles ſe plaignent tout bas d'être ruinées, & on leur prête ſecrétement de quoi n'être pas grondées de leurs maris, qu'elles ſavent craindre & non reſpecter.

L'HOMME qui veut les poſſéder n'aura guere que la peine de changer leur navette, leur étui, leurs boîtes, parce que l'or ne ſera point de

plusieurs couleurs, & qu'il est indispensable que la mode à cet égard soit constamment suivie.

La mode autorise que ces femmes se montrent au bal, au colisée, aux spectacles, & qu'on ne dise pas en les rencontrant; *c'est une telle*, mais *c'est Madame une telle*, *à qui M*** donne le bras.* Malheur à qui voudroit en médire! tout le cercle des bonnes amies qui, de proche en proche, se prolonge jusqu'à l'infini, prendroit feu, & toutes les fois que le médisant se présenteroit quelque part, on auroit des migraines à son service; il seroit regardé comme le perturbateur de tous les petits arrangemens de société; & pour se servir du terme reçu, un *monstre.* Cette épithete m'avertit de clorre bien vîte le chapitre.



CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

De certaines femmes.

Si les femmes attaquoient, que deviendrions-nous devant leurs charmes, devant leur audace passionnée & leurs amoureux transports ? La nature leur a donné la pudeur, qui est une suite du défaut de forces qui leur ont été sagement refusées. Aujourd'hui certaines femmes, par désœuvrement, par curiosité & sur-tout par ambition, ne s'interdisent point l'attaque, mais le systême de la nature n'est pas rompu pour cela ; les hommes ont le droit de refuser, ou en sont quittes pour une *passade*.

Ce petit chapitre ne sera point entendu dans les pays fortunés où regne encore l'innocence : ailleurs il ne le sera que trop. Je n'ai donc pas besoin de l'achever. C'est bien à regret que ma plume touche à ces turpitudes ; mais je peins Paris.



CHAPITRE XVIII.

Des filles publiques.

ELLES ſe donnent après tout pour ce qu'elles ſont; elles ont un vice de moins, l'hypocriſie; elles ne peuvent cauſer les ravages qu'une femme libertine & prude occaſione ſouvent ſous les fauſſes apparences de la modeſtie & de l'amour. Malheureuſes victimes de l'indigence ou de l'abandon de leurs parens, rarement déterminées par un tempérament fougueux, elles ne s'offenſent, ni de l'outrage, ni du mépris; elles ſont avilies à leurs propres yeux; & ne pouvant plus régner par les graces de la pudeur, elles ſe jetent du côté oppoſé, & elles étalent l'audace de l'infamie.

MAIS il y a encore des degrés dans cet abyme de corruption; l'une ſe livre tout à la fois au plaiſir & à l'argent; l'autre eſt une brute qui n'a plus de ſexe, & qui ne ſent pas même la dériſion qu'elle inſpire.

Nous n'offenſerons pas ici les oreilles chaſtes, ni les yeux de l'innocence, en leur préſentant les ſcenes de la débauche & de la crapule ; nous tairons les fantaiſies du libertinage, les ſaillies & les fougues de cent cinquante mille célibataires, voués à quarante mille proſtituées. Elles vont à ce nombre.

Un peintre qui a du génie, M. Rétif de la Bretonné, en a tracé le tableau dans ſon *Payſan perverti :* les touches en ſont ſi vigoureuſes, que le tableau en eſt révoltant ; mais il n'eſt malheureuſement que trop vrai. Arrêtons-nous, & gardons-nous d'épouvanter les imaginations ſenſibles ; car les déſordres voilés de l'humanité ne ſont pas bons à mettre au grand jour.

Disons ſeulement que le nombre des filles publiques ne favoriſant que trop le déſordre des paſſions, a donné aux jeunes gens un ton libre qu'ils prennent avec les femmes les plus honnêtes ; de ſorte que dans ce ſiecle ſi poli, on eſt groſſier en amour.

Nous ſommes ſi éloignés de la galanterie ingénieuſe de nos peres, que notre converſa-

tion avec les femmes que nous eſtimons le plus, eſt rarement délicate. Elles abondent en mauvaiſes plaiſanteries, en équivoques, en narrations ſcandaleuſes. Il feroit tems de corriger ce mauvais ton ; c'eſt aux femmes qu'il appartient d'établir la réforme, en ne permettant plus ces propos qu'elles ont été obligées de ſouffrir, ſous peine de paſſer pour *bégueules*.

LES paſſions honteuſes & publiques portent avec elles leur contre-poiſon, & ne ſont pas peut être ſi difficiles à réprimer que celles dont le déréglement paroît excuſable ; en ſorte que je croirois qu'une *fille publique* eſt plus près de devenir honnête femme que la *femme galante*.

MAIS le ſcandale des filles publiques eſt pouſſé trop loin dans la capitale. Il ne faudroit pas que le mépris des mœurs fût ſi viſible, ſi affiché ; il faudroit reſpecter davantage la pudeur & l'honnêteté publique.

COMMENT un pere de famille, pauvre & honnête, ſe flattera-t-il de conſerver ſa fille innocente & intacte dans l'âge des paſſions, lorſque celle-ci verra à ſa porte une proſtituée

mise élégamment, attaquer les hommes, faire parade du vice, briller au sein de la débauche, & jouir sous la protection des loix mêmes, de sa licence effrénée? Le retour qu'elle fera sur elle-même lui dira qu'il n'y a aucun prix solide attaché à l'exercice de la vertu, & elle se lassera de se combattre elle-même : la raison ne pourra point lui faire appercevoir distinctement les avantages qui résultent de la sagesse ; elle ne verra que l'exemple le plus dangereux des séducteurs, sur-tout pour son sexe.

Aussi n'est-il guere possible que l'imagination la plus hardie ajoute à la licence des mœurs actuelles : la corruption dans le dernier ordre des citoyens, ainsi que dans le premier, n'a presque plus de progrès à faire.

On compte à Paris trente mille *filles publiques*, c'est-à-dire *vulgivagues*, & dix mille environ moins indécentes, qui sont *entretenues*, & qui d'années en années passent en différentes mains. On les appelloit autrefois, *femmes amoureuses*, *filles folles de leur corps*. Les filles publiques ne sont point *amoureuses*; & si elles sont folles de leur corps, ceux qui les fréquentent sont beaucoup plus insensés.

La police va chercher des *espionnes* dans ce corps infame. Ses agens mettent ces malheureuses à contribution, ajoutent leurs désordres aux désordres de la chose, exercent un empire sourdement tyrannique sur cette portion avilie, qui pense qu'il n'y a plus de loix pour elle : ils se montrent enfin quelquefois plus horriblement corrompus que la vile prostituée ; car celle-ci acquiert le droit de les traiter avec mépris, tant ils remportent le prix de la bassesse ! Oui, il y a des êtres au-dessous de ces femmes de mauvaise vie, & ces êtres sont *des hommes de police*.

Une ordonnance de police fait défense aux marchands de louer à ces femmes, à prix d'argent, à la *semaine* ou à la *journée*, des *robes*, des *pelisses*, des *mantelets & autres ajustemens* ; ce qui prouve d'un côté l'extrême misere, & de l'autre l'usure effroyable que ces marchands ne rougissoient pas d'exercer sur ces créatures, qui n'ont ni meubles, ni vêtemens, & qui sentent la nécessité de se parer, afin d'être payée à un plus haut prix ; car une *pelisse* se rend plus exigeante qu'un *casaquin*.

Toutes les semaines on en fait des enlé-

vemens nocturnes, avec une facilité qui, trop excessive, ne sauroit manquer de déplaire au spéculateur politique, malgré le mépris qu'inspire l'espece que l'on traite ainsi : le spéculateur songera à la violation de l'asyle domestique dans les heures de la nuit, à la foiblesse du sexe, aux mauvais traitemens qu'il essuie, & aux inconvéniens qui en peuvent résulter, ces créatures étant quelquefois enceintes ; car le libertinage ne les dispense pas toujours d'être meres.

On les conduit dans la prison de la rue Saint-Martin, & le dernier vendredi du mois *elles passent à la police ;* c'est-à-dire, qu'elles reçoivent à genoux la sentence qui les condamne à être enfermées à la Salpêtriere. Elles n'ont ni procureurs, ni avocats, ni défenseurs. On les juge fort arbitrairement.

Le lendemain on les fait monter dans un long chariot qui n'est pas couvert. Elles sont toutes debout & pressées. L'une pleure, l'autre gémit ; celle-ci se cache le visage ; les plus effrontées soutiennent les regards de la populace qui les apostrophe ; elles ripostent indécemment, & bravent les huées qui s'élevent sur leur passage.

Ce char ſcandaleux traverſe une partie de la ville en plein jour, & les propos que cette marche occaſione, ſont encore une atteinte à l'honnêteté publique.

Les plus *huppées* & les *matrônes*, avec un peu d'argent, obtiennent la permiſſion d'aller dans un chariot couvert.

Arrivées à l'hôpital, on les viſite, & on ſépare celles qui ſont infectées pour les envoyer à Bicêtre y trouver la cure ou la mort; nouveau tableau qui s'offre à ma plume, mais que je recule encore, frémiſſant de le tracer, & non guéri de l'impreſſion horrible qu'il a laiſſé dans tous mes ſens.

O toi qui, loin des villes, reſpire en paix l'air des monts, heureux habitans des Alpes! tu ne vois autour de toi que des beautés innocentes, pures & intactes, comme la neige qui couronne les ſommets reſplendiſſans de ces montagnes qui ceintrent l'horiſon; dans ce ſéjour des vertus, auſſi éloigné par tes mœurs du ſiege brillant de la corruption, que tu en es loin par tes goûts ſimples & paiſibles, ap-

prends à connoitre & à mieux goûter les chastes embrassemens d'une tendre épouse, & les caresses d'une sœur aimée. Tu sais combien la pureté de l'ame & la modestie vraie & touchante, prêtent de charmes & d'intérêts à la beauté; quelle distance infinie se trouve entre le sourire maniéré & le regard d'une Parisienne, & le front animé & pudique de ces vierges brillantes de fraîcheur & de santé, pour qui la débauche est encore un mot sans idées! Ah! trop heureux républicains, conservez tous dans vos paisibles retraites cette pureté de mœurs, gage de la félicité & des vertus domestiques; pleurez sur le jeune imprudent qui, épris d'un vain faste, amoureux d'un luxe puéril, trompé par une liberté licencieuse, va se précipiter dans les grossieres voluptés de la capitale; retenez le, enchaînez-le; & de peur que des mots honteux ne viennent à frapper les chastes oreilles des jeunes beautés qu'il abandonne, & qui les feroient rougir sans qu'elles en comprissent toute l'étendue, dites-lui en langue non vulgaire: *Siste miser! ibi luxus & avaritia matrimonio discordi junguntur; ibi ingenuitas morum corrumpitur & venditur auro; ibi horribilis cacomonades veneris tem-*

plum & voluptatum ſedes occupat ; ibi amoris ſagittæ mortiferæ & venenatæ ; ibi exercentur artes damnoſæ ſeu ſaltem vanæ & prorsùs inutiles ; ibi moventur lites & jurgia ; ibi juſtitia ipſa gladium pro miſeris tenet ; ibi miſeros agricolas excoriant & procurator & publicanus, nec miſſura cutem, niſi plena cruoris, hirundo ; ibi faſtus & opes dominantur ; ibi virtus laudatur & alget, dum vitia coronantur. Undè proverbium frequens & ſolemne : omne malum ab urbe.

On peut évaluer à *cinquante millions* par an l'argent que l'on prodigue aux *filles publiques*, en les comprenant toutes ſous cette dénomination. L'article des aumônes ne va guere qu'à *trois millions ;* diſproportion qui donne à réfléchir. Cet argent va aux marchandes de modes, aux traiteurs, aux aubergiſtes, aux hôtels garnis, &c. Et ce qui inſpire un profond effroi, c'eſt que ſi la proſtitution venoit à ceſſer tout-à-coup, vingt mille filles périroient de miſere, les travaux de ce ſexe malheureux ne pouvant pas ſuffire ici à ſon entretien ni à ſa nourriture. Auſſi ce débordement eſt-il comme inſéparable d'une ville populeuſe ; & une infinité de mé-

tiers ne subsistent que par la circulation rapide des especes qu'entretient le libertinage. L'avare lui-même tire son or de son coffre, pour en acheter de jeunes attraits que le besoin lui soumet, & une passion plus forte a domté sa passion chérie. Il regrette son or, il pleure; mais l'or a coulé.

CHAPITRE XIX.

Courtisannes.

On appelle de ce nom celles qui, toujours couvertes de diamans, mettent leurs faveurs à la plus haute enchere, sans avoir quelquefois plus de beauté que l'indigente qui se vend à bas prix. Mais le caprice, le sort, le manege, un peu d'art ou d'esprit, mettent une énorme distance entre des femmes qui n'ont que le même but.

Depuis l'altiere Laïs qui vole à Long-champs dans un brillant équipage (que sans sa présence licencieuse on attribueroit à une jeune duchesse), jusqu'à la *raccrocheuse* qui se morfond

le foir au coin d'une borne, quelle hiérarchie dans le même métier! Que de diftinctions, de nuances, de noms divers, & ce pour exprimer néanmoins une feule & même chofe! Cent mille livres par an; ou une piece d'argent ou de monnoie pour un quart-d'heure, caufent ces dénominations qui ne marquent que les échelles du vice ou de la profonde indigence.

On peut placer les courtifannes entre les femmes décemment entretenues & les filles publiques. Un auteur les a très-bien définies. " On les prendroit, dit-il, pour les femmes „ des courtifans; elles ont effectivement tous „ les mêmes vices, emploient les mêmes „ rufes & les mêmes moyens, font un métier „ auffi défagréable, ont autant de fatigues, „ font auffi infatiables; en un mot, leur ref- „ femblent beaucoup plus que les femelles „ de certaines efpeces ne reffemblent à leurs „ mâles. „



CHAPITRE XX.

Le payſan perverti, par M. Rétif de la Bretonne.

J'AI renvoyé pour ce que je ne pouvois pas dire, à ce roman hardiment deſſiné, qui a paru il y a quelques années. La force du pinceau y fait un portrait animé des déſordres du vice & des dangers affreux auxquels l'inexpérience & la vertu ſont expoſées dans une capitale diſſolue. Cet ouvrage doit être ſalutaire, malgré ſes peintures trop nues & trop expreſſives, parce qu'il n'eſt pas un pere en province qui, d'après cette lecture, ne fixent conſtamment ſon fils auprès de lui; & c'eſt un très-grand mal que cette manie récente d'envoyer tous les enfans à Paris, où ils viennent ſe perdre & ſe corrompre.

LES villes du ſecond & du troiſieme ordre ſe dépeuplent inſenſiblement, & le gouffre immenſe de la capitale dévore non-ſeulement l'or des parens, mais encore l'honnêteté & la

vertu native de leurs fils, qui paient cher leur imprudente curiosité.

Le silence absolu des littérateurs sur ce roman plein de vie & d'expression, & dont si peu d'entr'eux sont capables d'avoir conçu le plan & formé l'exécution, a bien droit de nous étonner, & nous engage à déposer ici nos plaintes sur l'injustice ou l'insensibilité de la plupart des gens de lettres, qui n'admirent que de petites beautés froides & conventionnelles, & qui ne savent plus reconnoitre ou avouer les traits les plus frappans & les plus vigoureux d'une imagination forte & pittoresque.

Est ce que le regne de l'imagination seroit totalement éteint parmi nous, & qu'on ne sauroit plus s'enfoncer dans ces compositions vastes, morales & attachantes, qui caractérisent les ouvrages de l'abbé Prevost & de son heureux rival, M. Rétif de la Bretonne ? On se consume aujourd'hui sur des hémistiches, *nugæ canoræ:* on pese des mots; on écrit des puerilités académiques: voilà donc ce qui remplace le nerf, la force, l'étendue des idées & la multiplicité des tableaux! Que nous devenons secs & étroits!

Il reſte à une plume douée de cette énergie, un tableau neuf à tracer. Une mere malheureuſe, qui ſe trouve preſſée entre la famine & le déshonneur, qui ne peut échapper à la mort qu'en livrant ſa fille, qui combat longtems, qui triomphe & qui expire au milieu des hommes cruels, calculateurs de ſes ſouffrances, & qui attendoient d'elle ce ſacrifice horrible & forcé, elle meurt avec la conſcience de la vertu, il eſt vrai; mais ſa mort eſt ſans fruit. Le lendemain de ſon trépas, ſa fille tombe dans les embûches du vice, ou plutôt elle cede au malheur & à l'inexpérience.

Si quelque homme opulent me lit, s'il eſt du nombre de ceux qui avancent l'or pour corrompre, il aura trouvé, ſans doute, des meres faciles & criminelles, & à un tel point, que je n'oſe ici l'écrire; mais il ſaura en même tems qu'un pareil tableau ne mériteroit pas d'être relégué dans la claſſe des fictions imaginaires.

CHAPITRE XXI.

Bal de l'Opéra.

Le bal de l'opéra entretient cette licence, la consacre par une sorte de convention générale. Il invite les caracteres les plus réservés à se livrer au goût universellement avoué. Il est réputé très-beau, quand on y est écrasé: plus il y a de cohue, & plus on se félicite le lendemain d'y avoir assisté.

Quand la presse est considérable, les femmes se jetent dans le flux & le reflux, & leurs corps délicats supportent très-bien d'être comprimés en tout sens au milieu de la foule, qui tantôt est immobile, & tantôt flotte & roule.

Il faut avoir bien peu d'esprit, dit-on, pour n'en avoir pas sous le masque; ce qu'on y entend est cependant beaucoup moins spirituel que ce qui se dit dans nos cercles. On n'y parle point des personnes ni des événemens, & tous les

les propos deviennent vagues, futiles, excepté ceux de galanterie. Si le gouvernement permettoit pour un ſeul bal un *franc parler abſolu*, cela ſeroit très-piquant.

LES filles entretenues, les ducheſſes, les bourgeoiſes ſont cachées ſous le même domino, & on les diſtingue; on diſtingue beaucoup moins les hommes, ce qui prouve que les femmes ont en tout genre des nuances plus fines & plus caractériſées.

IL régnoit autrefois dans les bals une groſſe gaieté; il n'y en a plus : on s'obſerve ſous le maſque autant que dans la ſociété.

J'AI vu à Paris un bal où cinquante **** avoient ſous leurs dominos ſix coups à tirer. Il eſt vrai qu'on ne le ſut que le lendemain, mais il faut avouer que c'étoit un ſingulier bal que celui-là.

C'EST au bal, vers le matin, que l'on peut dire qu'à Paris, ſur-tout, l'on rencontre des laideurs aimables.

JE ſuis fâché qu'on y perde inſenſiblement

cette tournure attentive & polie, que l'on doit aux femmes dans toutes les circonſtances, & ſur-tout dans une aſſemblée publique.

Les calambours y circulent. Qu'eſt-ce qu'un Calambour, me demandera un étranger ? C'eſt ce qu'un ſot trouve bien plus facilement qu'un homme d'eſprit.

Quand un carme, un cordelier, un bénédictin s'échapant du cloître, a pu aſſiſter une fois au bal de l'opéra ſans être vu ni reconnu, il s'eſtime le plus heureux des hommes ; il ne ſait pas que l'ordre lévitique y abonde, & que les petits collets, qui courent tout le jour en habit violet, ſont blaſés ſur ce divertiſſement.

La ſeule choſe que l'on exécute à Paris gravement, & comme s'il s'agiſſoit de l'affaire la plus importante, c'eſt *un quadrille*. J'ai été ſtupéfait de la dignité qu'on y mettoit.

On ſait que l'on envoie une poupée pour ſervir de modele chez l'étranger ; mais ſait-on que dans une lettre on envoie le plan d'un ballet, d'une contre-danſe variée par mille

figures, ou d'un quadrille nouveau, pour le faire exécuter avec justesse & précision à cinq cents lieues de distance ?

Le bal de l'opéra a donné lieu à un événement qui tiendra sa place dans l'histoire, en ce qu'il aura servi à prouver que, malgré les changemens des siecles, les anciens usages reviennent rapidement sur leurs pas, lorsque quelques circonstances frappantes rappellent le génie national.

On donne six livres par tête pour entendre une symphonie bruyante & monotone; mais on se sert de spectacle les uns aux autres. Quand on n'a rien à demander aux femmes, on s'y ennuie; mais on y va pour dire le lendemain: j'allai hier au bal, & j'ai manqué d'y étouffer.



CHAPITRE XXII.

Les Demoiſelles.

RIEN de plus faux dans le tableau de nos mœurs, que *notre comédie*, où l'on fait l'amour à des *demoiſelles*. Notre théatre ment en ce point. Que l'étranger ne s'y trompe pas : on ne fait point l'amour aux *demoiſelles* ; elles ſont enfermées dans des couvens juſqu'au jour de leurs noces. Il eſt moralement impoſſible de leur faire une déclaration. On ne les voit jamais ſeules ; & il eſt contre les mœurs d'employer tout ce qui reſſembleroit à la ſéduction. Les filles de la haute bourgeoiſie ſont auſſi dans des couvens ; celles du ſecond étage ne quittent point leur mere, & les filles en général n'ont aucune eſpece de liberté & de communication familiere avant le mariage.

IL n'y a donc que les filles du petit bourgeois, du ſimple marchand & du peuple, qui aient toute liberté d'aller & de venir, & conſéquemment de faire l'amour à leur guiſe. Les

autres reçoivent leurs époux de la main de leurs parens. Le contrat n'eſt jamais qu'un marché, & on ne les conſulte point. On appelle *griſettes*, les filles qui peuplent les boutiques de marchandes de modes, de lingeres, de couturieres.

PLUSIEURS d'entr'elles tiennent le milieu entre les filles entretenues & les filles d'opéra. Elles ſont plus réſervées & plus décentes ; elles ſont ſuſceptibles d'attachement : on les entretient à peu de frais, & on les entretient ſans ſcandale. Elles ne ſortent que les dimanches & fêtes, & c'eſt pour ces jours-là qu'elles cherchent un *ami*, qui dédommage de l'ennui de la ſemaine ; car elle eſt bien longue, quand il faut tenir une aiguille du matin au ſoir. Celles qui ſont ſages amaſſent de quoi ſe marier, ou épouſent leur ancien amant. Les autres vieilliſſent l'aiguille à la main, ou ſe mettent en maiſon.

OR, un auteur comique devroit être fort attentif ſur toutes ces convenances, & ſavoir qu'une déclaration d'amour ne ſe fait jamais à une demoiſelle, que lorſqu'on y eſt autoriſé par le vœu des parens ; & le mariage alors eſt

ordinairement arrêté. Ainsi nos auteurs modernes, en faisant de toutes les *amoureuses* de théatre des filles de qualité, n'ont peint que les amours des *grisettes*.

ILS doivent dorénavant n'admettre que de jeunes veuves, s'ils ne veulent pas aller directement contre les usages. Mais aussi, pourquoi dans toutes les comédies *des filles de qualité*, ainsi que des *Comtes* & *Marquis*, tandis qu'un étage plus bas la scene devient plus variée, plus plaisante, plus animée ? Mais comme il y a le jargon conventionnel de la tragédie, de même on a créé un autre jargon pour la comédie : & ni les Rois, ni les gens de qualité ne reconnoissent là leur idiôme. C'en est un que l'auteur s'est fait avec une étude infinie, & pour manquer péniblement toutes ses pieces.



CHAPITRE XXIII.

Galanterie.

ELLE remplace l'amour qui régnoit encore à Paris il n'y a pas plus d'un fiecle. Du tems de Louis XIV, on mettoit dans fes goûts de la décence & de la délicateffe.

LES fortes paffions font rares aujourd'hui ; mais auffi n'ont-elles pas ce caractere farouche, qui faifoit fuccéder la vengeance à la tendreffe, & les crimes aux plaifirs les plus doux. On ne fe bat plus pour les femmes ; leur conduite a rendu ces combats ridicules.

CE que l'imagination, ou exaltée ou trompée, avoit ajouté de trop à l'amour, on l'a émondé : & à confidérer le changement d'un œil philofophique, l'amour que nous avons adopté convient à la foibleffe de notre caractere, & au peu de befoin que nous avons de fentir notre ame s'élever & prendre un certain reffort. Nous nous paffons de force & de gran-

deur dans tout le reſte : pourquoi en mettrions-nous dans l'amour ?

On ne voit plus un amant délaiſſé, chercher dans le poiſon un remede à ſes maux : il y en a de plus doux ; & l'inconſtance (que je ne prétends pas juſtifier) vaut cependant mieux que les mouvemens frénétiques, qui tenoient encore plus à l'orgueil perſonnel qu'à la vraie tendreſſe.

Il ſeroit dangereux, dit-on, que l'amour dévorât toutes nos autres paſſions. La patrie & la ſociété y perdroient. Ne voir, n'adorer qu'un ſeul objet, lui tout ſacrifier, c'eſt perdre ſa liberté, c'eſt livrer à une ſorte de délire & d'extravagance toutes les facultés de notre ame. Voilà la logique reçue.

L'estime vraie & ſentie (ajoute-t-on), quand elle eſt perpétuée, ſuppoſe bien plus de vertus dans l'objet aimé : & une femme qui ſent avec délicateſſe, eſt plus jalouſe d'inſpirer un tel ſentiment, que d'attirer les hommages uniquement attribués à ſes charmes, parce que ces hommages s'évaporent & ne ſont pas dus

à ſon ame. C'eſt ainſi que l'on prétend juſtifier nos mœurs ; mais la patrie dont on parle y a tout perdu.

L'AMOUR, proprement dit, n'eſt donc plus à Paris, ſi nous oſons l'avouer, qu'un libertinage mitigé, qui ne ſoumet que nos ſens, ſans tyranniſer la raiſon ni le devoir ; auſſi éloigné de la débauche que de la tendreſſe, décent dans ſes vivacités, quand il peut l'être, & délicat dans ſon inconſtance. Il n'exige point de ſacrifices qui nous coûteroient trop chers. Loin de nous armer les uns contre les autres, il ne s'approprie point les momens qui ſont conſacrés au devoir ; il reſpecte les nœuds de l'amitié, quelquefois même il les reſſerre : enfin, il fait paſſer l'honneur avant tout, & proſcrit également toute foibleſſe & toute lâcheté.

LE légiſlateur pourroit effacer aujourd'hui de ſon code les loix contre la violence. Nos Lucrèces n'ont plus de Tarquins à redouter. Le ſéducteur ne l'eſt que pour celle qui veut bien être ſéduite, & la véritable vertu peut ſe conſerver intacte au milieu de tant d'exemples contraires. Mais fera-t-on honneur à mon

fiecle de l'abfence d'un tel vice ? Je ne le crois pas, parce qu'il fuppofe l'anéantiffement de plufieurs vertus. Le viol prouvoit, ainfi que le facrilege, que les femmes & les autels étoient religieufement adorés.

L'AMOUR ne fera donc point appellé parmi nous le bourreau des cœurs ? Toujours content, toujours folâtre, il s'envole avant l'ennui : il attaque avec tant de légéreté, que fes atteintes ne bleffent que les cœurs qui confentent à être bleffés.

JE dis qu'en ôtant à cette paffion ce qu'elle avoit de féroce & de redoutable, on a diminué quelques crimes & beaucoup de grands talens. A en juger par l'hiftoire, les forfaits fanglans étoient comme inféparables des affections profondes, jaloufes & vindicatives, qui tyrannifoient nos aïeux : ainfi tout eft compenfé.

LES grandes paffions, difent les apologiftes du fiecle, font affez incompatibles avec le bonheur: il n'appartient qu'à elles, il eft vrai; mais le bonheur eft fi rare, qu'il vaut mieux prendre en légere monnoie la fomme des plaifirs.

N'ayant plus de grandes chofes à faire, nous n'avons pas befoins de fortes paffions.

CHAPITRE XXIV.

Des femmes.

LA remarque de Jean-Jacques Rouffeau n'eft que trop vraie, que les femmes à Paris, accoutumées à fe répandre dans tous les lieux publics, à fe mêler avec les hommes, ont pris leur fierté, leur audace, leur regard & prefque leur démarche.

AJOUTONS que les femmes, depuis quelques années, jouent publiquement le rôle d'entremetteufes d'affaires. Elles écrivent vingt lettres par jour, renouvellent les follicitations, affiegent les miniftres, fatiguent les commis. Elles ont leurs bureaux, leurs regiftres ; & à force d'agiter la roue de fortune, elles y placent leurs amans, leurs favoris, leurs maris, & enfin ceux qui les paient.

ON voit beaucoup de femmes qui difent

d'après Ninon : *Je me ſuis fait homme.* Auſſi une inſultante galanterie ne rend plus aux belles qu'un culte ironique & offenſant.

JAMAIS autrefois en parlant du ſexe, on ne diſoit *les femmes*; on auroit proféré une expreſſion groſſiere.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU a dit des choſes ſi dures aux femmes de Paris, que je n'oſe même le combattre. Il avoue que l'on peut & que l'on doit y chercher une amie. Je penſe, en effet, qu'il s'y trouve beaucoup de femmes ſenſées, véritablement ſenſibles aux nobles procédés, & capables de la plus grande conſtance en amitié. Mais en amour..... Oh ! je n'ai pas le droit, comme Jean-Jacques, de leur dire de terribles vérités. Lui ſeul a ſu leur plaire, en ne les flattant pas.

MILORD CHESTERFIELD, après avoir encenſé de ſon mieux notre nation, a fini par dire à l'oreille de ſon fils, que les femmes parmi nous ſont de grands enfans qu'il faut amuſer avec deux hochets, la vanité & la galanterie.

NOUS avons des mines charmantes, des yeux

vifs & malins, des phyſionomies gracieuſes & fines, des têtes ſpirituelles ; mais on compte les belles têtes, & elles ſont exceſſivement rares.

POURQUOI les femmes aiment-elles la capitale ? parce qu'elles y ſont environnées d'un plus grand nombre d'adorateurs. Parlez-leur de la campagne, elles ne déguiſent pas l'averſion qu'elles reſſentent pour ce ſéjour ſolitaire, où elles ſe ſentent bien moins puiſſantes.

QUELQUE impérieuſe que puiſſe être une femme Pariſienne, elle reconnoîtra toujours l'aſcendant de l'homme ſur elle, ſi celui-ci ſait être ferme & prudent. C'eſt le mari qui fait la femme. Mais comme les trois-quarts des hommes ſont ſans caractere, ſans force, ſans dignité, il y a une foule de femmes diſſipées, dépenſieres, galantes, & inſolemment altieres.

C'EST le principal défaut de nos femmes que l'orgueil, le rang & l'opulence ont enivrées de trop bonne heure. Rien ne choque plus que ce ton étrange, parce que la femme, quelle qu'elle ſoit, ne peut jamais imprimer à ſon regard l'inſolence ou l'injure, ſans perdre de ſes graces,

de sa dignité & de son empire réel. La nature a voulu qu'elle ne pût jamais s'élever au dessus d'un homme, par son geste ou par son accent, sous peine à l'instant même de paroitre odieuse & ridicule. Rien ne la dispense de cette subordination éternelle, fût-elle sur le trône du monde. Elle peut commander, faire agir toutes les passions despotiques & même orgueilleuses : mais il ne lui est pas permis d'être insolente envers un homme, c'est-à-dire, d'oser mépriser son maître.

Les femmes qui ne comprennent guere une idée politique, pour peu qu'elle soit vaste & un peu compliquée, ont des notions admirables sur l'ordre & l'économie domestique. Elles sont précieuses chez un peuple qui vient de naitre, & en même tems chez celui qui est tout-à-fait corrompu. Elles réparent à Paris, dans l'intérieur des maisons, le mal que la législation fait au-dehors.

Chez les républicains, les femmes ne sont que des ménageres. Mais les femmes sont pleines de lumieres, de sens & d'expérience. Lorsque la nation n'existe point encore, ou bien lorsque

qu'elle n'exifte plus, c'eft alors qu'il faut les confulter : car étrangeres aux liens du patriotifme, elles tiennent merveilleufement les doux liens de la fociabilité.

VOILA leur véritable empire à Paris. Elles font riantes, douces & aimables, tant qu'elles repréfentent. Dans l'intérieur domeftiques elles font payer à ce qui les environne la contrainte qu'elles s'impofent dans le monde. Elles ont affaire aux maris les plus débonnaires de ce globe, elles fe piquent de perfectionner leurs vertus patientes, & de les fubjuguer de toute maniere.

IL eft néanmoins une claffe de femmes très-refpectables ; c'eft celle du fecond ordre de la bourgeoifie. Attachées à leurs maris & à leurs enfans, foigneufes, économes, attentives à leurs maifons, elles offrent le modele de la fageffe & du travail. Mais ces femmes n'ont point de fortune, cherchent à en amaffer, font peu brillantes, encore moins inftruites. On ne les apperçoit pas, & cependant elles font à Paris l'honneur de leur fexe.

LA coutume de Paris a trop accordé aux

femmes , ce qui les rend impérieuſes & exigeantes. Un mari eſt ruiné , s'il perd ſa femme. Elle aura été malade pendant dix années , elle lui aura coûté infiniment, il faut qu'il reſtitue tout à ſon décès.

DE-LA , la triſteſſe avec laquelle on ſerre des nœuds qui ailleurs ſont ſi doux.

A un certain âge , la femme qui ne ſe fait pas bel eſprit, ſe conſtitue dévote. Elle en prend la contenance, aſſiſte à tous les ſermons, court toutes les bénédictions , viſite ſon directeur , & s'imagine enſuite qu'il n'y a qu'elle au monde qui faſſe de bonnes actions. Elle ſe le perſuade ſi bien , qu'elle damne tous ceux qu'elle rencontre , & ſur-tout ceux qui impriment.

Nos femmes ont perdu le caractere le plus touchant de leur ſexe , la timidité , la ſimplicité, la pudeur naïve : elles ont remplacé cette perte immenſe par les agrémens de l'eſprit, les graces du langage & des manieres ; elles ſont plus courues , moins reſpectées : on les aime ſans croire à leur amour ; elles ont des amans & des amis. Ceux-là diſparoiſſent , & ceux-ci ont

ont le malheur de les ennuyer. Elles se trouvent seules sur le retour de l'âge, après avoir passé au milieu de tant d'hommes dont elles ont plutôt captivé le cœur que l'estime.

Elles ont fait trop de chemin pour pouvoir revenir à leur sexe ; il faut qu'elles se fassent hommes tout à-fait, au risque de perdre encore davantage. Mais du moins elles ne seront plus des êtres mixtes, & notre hommage alors sera plus sérieux.

CHAPITRE XXV.

Cocarde.

Ces mêmes femmes qui présidoient aux tournois, qui enrichissoient de leurs mains les cotes-d'armes de leurs amans, qui leur présentoient leurs armures, qui les envoyoient au combat, s'acquittent aujourd'hui envers la gloire en donnant une *cocarde.* C'est que l'amour pour la patrie est d'un poids tout aussi léger que le présent.

Les femmes aiment elles les hommes célebres, comment les aiment-elles ? Savent-elles réellement les apprécier ? Queſtions faciles à réſoudre dans le dernier ſiecle, & qui de nos jours ont leurs difficultés.

CHAPITRE XXVI.

Séparations.

Le divorce n'eſt pas permis, & les plaintes en ſéparation ſont éternelles. Les voûtes du temple de la juſtice rétentiſſent des gémiſſemens qu'y portent des époux fatigués l'un de l'autre. Le mariage offre une foule d'hommes que ces liens ſacrés meurtriſſent & déchirent. Ils frémiſſent contre l'indiſſolubilité d'un nœud que tous les efforts ne ſauroient rompre.

Notre législation, en preſcrivant un terme indéfini, n'a point ſu compoſer avec nos paſſions, ni avec notre nature. Cette loi extrême s'eſt manifeſtée ſur-tout dans les pays où l'éducation dépouillant le cœur de ſon énergie par-

ticuliere, lui a désappris à sentir une passion forte & unique.

La loi a été obligée d'accorder les *séparations*, beaucoup plus révoltantes que le *divorce* : car la séparation isole deux êtres, & les laisse dans une espece de néant.

Le divorce, dans les pays où il est permis est infiniment plus rare que la séparation. Faut-il s'étonner si ne pouvant briser cette loi inflexible, & liée mal-à-propos à la religion la plus austere, l'homme est parvenu, pour ainsi dire, à la ridiculiser, en la violant tant de fois & si ouvertement.

Les séparations volontaires sont fort communes à Paris. On demanderoit vainement aux loix la rupture d'un nœud devenu insupportable. On le délie de soi-même, & ni les loix civiles, ni les loix ecclésiastiques, ne vous interrogent sur cette désunion, pourvu qu'aucun des contractans ne se plaigne. Voilà comme les loix irréfragables perdent tout-à-coup leur force & leur vertu.

CHAPITRE XXVII.

Contraste.

LES femmes dans la capitale jouissent non-seulement de la plus grande liberté possible, mais encore du plus incroyable crédit. Par des manœuvres secretes & particulieres, elles sont l'ame invisible de toutes les affaires, elles réussissent sans presque sortir de chez elles, elles déterminent la voix publique dans des circonstances où elle sembloit d'abord demeurer indécise.

QU'IL y ait une rixe entre mari & femme, le mari commence par avoir tort, & au bout de trois jours, il est peint des plus affreuses couleurs. La ligue offensive & défensive se manifeste de tous côtés: en vain les avocats, les loix, le jugement sont pour le pauvre époux; tout cela est cassé à un autre tribunal. Les femmes soutiennent leur parti, malgré les démonstrations les plus authentiques; & après

avoir ameuté les eſprits, finiſſent par les entraîner.

Mais malheur à celle qui n'eſt pas mariée; rien ne lui eſt permis: on lui fait un crime de tout. Les meres ſont d'autant plus vigilantes, qu'elles connoiſſent tous les tours que les paſſions peuvent inſpirer. Ainſi le rôle de fille eſt le plus cruel rôle du monde. On la dreſſe à tous les rians atours de la mignardiſe & de la coquetterie; on ne lui imprime que l'amour des arts, qui ſervent & embelliſſent la volupté; on ne lui impoſe d'autre devoir que la ſcience de plaire; & l'on veut que, renonçant au but de tant d'inſtructions, elle ſoit froide, ſourde à tous les propos qui circulent autour d'elle, & qu'elle demeure même inſenſible au plaiſir qui naît de l'impreſſion de ſes charmes.

Il faut donc qu'elle diſſimule avec un cœur neuf, & qui ne ſembloit pas né pour ſoutenir le rôle d'une feinte perpétuelle. Elle ne peut jamais dire un mot de ce qu'elle ſent ſi bien; le monde devient injuſte & abſurde à ſon égard. Qu'elle ſoit mélancolique, elle eſt tourmentée, dit-on, du deſir & du beſoin d'avoir un amant.

Eſt-elle gaie, folâtre? Cet enjouement touche à peu de réſerve. Elle ne peut ni rire, ni ſoupirer : on veut qu'elle ſoit fille & qu'elle ne le ſoit pas.

Et voilà pourquoi les filles s'ennuient avec les femmes, & les femmes avec les filles. Auſſi ne peuvent-elles pas cauſer enſemble; & s'il y a une très-étroite union entre une femme & une fille, l'innocence de celle-ci touche à ſon terme.

CHAPITRE XXVIII.

Les vapeurs.

La molleſſe eſt douce, & ſa ſuite eſt cruelle.

Ce vers de Voltaire eſt d'un phyſicien. En effet, la molleſſe du corps indique l'inaction de l'ame. Toutes les parties de notre corps tombent dans un relâchement qui enleve aux fibres l'élaſticité néceſſaire, pour que les ſecrétions ſe faſſent avec régularité.

De-la, les *vapeurs* qui naiſſent de ce défaut d'occupation qui a detérioré les facultés de l'ame. L'imagination eſt d'autant plus active, qu'elle regne ſur des organes délicats qui, inceſſamment flattés, ont perdu leur reſſort, & ſe ſont affaiſſés dans une langueur qui ſoumet les nerfs aux plus terribles convulſions, parce que, détendus par trop de jouiſſances, ils ſe replient & agiſſent ſur eux-mêmes.

C'est l'imagination qui ouvre le champ de la douleur, parce que cette puiſſance, quand elle n'a pas un objet qui la captive, a le don de métamorphoſer en maux tout ce qui l'environne. L'oiſiveté favoriſe les paſſions trop ſenſuelles, & celles-ci ſont ſi-tôt épuiſées, que le principe de ſenſibilité qui ſurvit ne ſait plus où ſe prendre & s'attacher.

Ce principe fatigue, devient un tourment; il n'y a plus de voluptés pour l'être miſérable qui ſe ſent exiſter & qui voudroit des plaiſirs à l'infini, tandis que ſes organes ſont oblitérés, & que les nerfs ne peuvent plus tranſmettre les ſenſations dont ils ſont les véhicules.

Terrible état! c'eſt le ſupplice de toutes

les ames efféminées, que l'inaction a précipitées dans les voluptés dangereuſes, & qui, pour ſe dérober aux travaux impoſés par la nature, ont embraſſé tous les fantômes de l'opinion.

Nos docteurs, accoutumés à tâter le pouls à nos jolies femmes, ne connoiſſent plus que les vapeurs & les maux de nerfs. Quand un *fort* de la halle eſt malade, ils diſent qu'il a des vapeurs, & ils le mettent au bouillon de poulet & à l'eau de tilleul.

Une jolie femme qui a des vapeurs, ne fait plus autre choſe que de ſe traîner de ſa baignoire à ſa toilette, & de ſa toilette à ſon ottomane. Suivre dans un char commode une file ennuyeuſe d'autres chars, cela s'appelle *ſe promener*, & elle ne prend point d'autre exercice. Celui-ci eſt même réputé trop violent, & elle n'en uſe que deux fois le mois.

Ainsi les riches ſont punis du déplorable emploi de leur fortune. En voyant d'un œil ſec la miſere d'autrui, ils n'en ſont pas plus heureux; & ne ſachant point tirer un parti réel & avantageux de leur opulence, ils ſont maudits, ſans faire un pas de plus vers le bonheur.

CHAPITRE XXIX.

De l'idole de Paris, *le joli* (1).

J'ENTREPRENDS de prouver que le *joli*, dans tous les genres, eſt la perfection du beau & même du ſublime ; que l'avantage d'être aimable l'emporte ſur tous les autres, & que le peuple qui peut ſe dire la plus jolie nation, doit paſſer, ſans contredit, pour le premier peuple de la terre. J'écris pour les hommes-femmes de Paris.

ON a eu juſqu'ici une fauſſe opinion de ce qui méritoit l'hommage univerſel des hommes. La nature a beſoin d'être corrigée & embellie par l'art. Si on la mutile, c'eſt, comme on fait, pour la rendre plus gracieuſe. L'agrément eſt le dernier trait que l'on puiſſe donner aux belles choſes. Finit-on un édifice, un tableau, un inſtrument ? On lui prête des ornemens qui ſeuls

(1) Ce chapitre ironique a déja été imprimé ; mais c'eſt ici ſa véritable place.

le font valoir. Il en eſt de même des mœurs; on ne commence à jouir que lorſqu'on commence à rafiner.

LORSQU'UNE nation eſt encore barbare, elle peut facilement rencontrer le ſublime. C'eſt ainſi que l'œil avide de l'Arabe découvre l'ombre d'un arbuſte au milieu des déſerts brûlans où il s'égare. On fait alors de grandes choſes, mais c'eſt ſans le ſavoir: on n'agit que par inſtinct. Qu'eſt-ce, en effet, que le ſublime, ſinon une exagération perpétuelle, un coloſſe que l'ignorance conſtruit & admire? Le génie, dans ſes bonds impétueux, extravague en nous étonnant. Les peuples mêmes les plus ſauvages ont créé ſans effort ce ſublime tant admiré: la rudeſſe des paſſions ſuffit pour l'enfanter.

C'EST une nature brute qui n'a pas beſoin de culture. Alors on peint les tableaux communs du lever & du coucher du ſoleil; on s'extaſie à la vue d'un ciel étoilé; on ſe promene à pas lents ſur le bord de la mer, & l'on admire ces flots mugiſſans qui battent majeſtueuſement ſes rives.

ON idolâtre le fantôme de la liberté, &

l'on a la sottise de combattre & de mourir pour elle. On rejette un riant esclavage, qui n'en mérite pas le nom, & qui doit vous créer une foule de plaisirs enchanteurs : état délicieux, où des chaînes d'or & de soie ne vous captivent que pour vous faire parcourir un cercle d'amusemens variés ! où l'on vous ôte une force dangereuse, pour vous laisser une foiblesse fortunée ! On refuse dans ces tems grossiers d'élever des rois sur sa tête, & l'on se prive stupidement de l'aspect d'une cour brillante, qui réunit & les galanteries les plus ingénieuses, & les chef-d'œuvres heureux des arts & du goût. On vit sans peintres, sans statuaires, sans musiciens, sans coëffeurs, sans cuisiniers, sans confiseurs. Il regne dans les mœurs un courage gigantesque, une vertu sévere & pédante : tout est grand & ennuyeux. Les maisons sont vastes comme des cloîtres; tous les divertissemens publics & particuliers portent avec eux l'empreinte d'un caractere mâle. Les femmes sont séquestrées de la société, n'allument le feu de l'amour que dans le cœur de leur époux. Elles ne se disputent point les hommes, elles se bornent à donner des citoyens, à les élever, à gouverner un ménage. L'autorité paternelle, l'au-

torité maritale (noms si judicieusement devenus ridicules parmi nous) jouissent de tous leurs tristes droits. Les mariages sont féconds, & une maniere de vivre uniforme & sérieuse, & le caractere dominant de ce peuple qui ne differe guere des ours.

Mais, dès qu'un rayon vient l'éclairer, dès qu'il sort de cette gravité imposante & taciturne, il commence d'abord à entrevoir le beau ; il taille, il façonne, il se crée des regles : le goût & la délicatesse viennent & enfantent le *joli*, mille fois plus séduisant. On ne voit plus sur les tables le dos énorme d'un bœuf, d'un sanglier ou d'un cerf. On ne voit plus des héros grossiers dévorer des moutons, des princesses filer ou faire la lessive. On s'honore d'une noble oisiveté ; & des mets délicats, remplis de sucs quintessenciés, se succedent pour réveiller un appétit sans cesse éteint & renouvellé.

Les guerriers (si toutefois ils mangent), effleurent l'aile d'un faisan ou celle d'une perdrix ; quelques-uns d'entr'eux ne vivent même que de chocolat ou de sucreries. On ne vuide plus des outres, on goûte des liqueurs fines ;

poiſon délectable & chéri. Les hommes au poignet de fer, à l'eſtomac d'autruche, aux muſcles nerveux, ne ſe montrent qu'à la foire.

C'EST l'heureux ſiecle où l'on répand plus d'aiſance dans le commerce de la vie, où l'on brillante tous les objets, où l'on imagine chaque jour de nouveaux divertiſſemens pour chaſſer l'immortel ennui.

ON voit naître enfin la *bonne compagnie*, terme parfait de la ſucceſſion graduelle des choſes, & la coëffure devient l'affaire importante & capitale.

L'AMOUR n'eſt plus auſſi cette flamme conſumante qui faiſoit pleurer les Achilles, qui pouſſoit les Paladins à travers les monts & forêts; c'eſt une affaire de vanité, & telle femme s'imagine l'emporter en mérite ſur les autres femmes, à proportion de ſes amans. Elles ont le cœur aſſez bon pour ſe croire obligées de faire un grand nombre d'heureux. Tout change, mais c'eſt pour le mieux. Fils! vous ne dépendrez plus ſervilement d'un pere qui penſoit bonnement que la nature lui avoit donné quel-

qu'empire ſur vous. Femmes ! vous vous moquerez de votre époux ; plus de liens gênans, chaque individu eſt libre & n'eſt ſoumis qu'au joug politique....

O comme tout devient facile & naturel ! Ce qui enflammoit l'imagination de nos aïeux mélancoliques, eſt à peine un ſujet de plaiſanterie. Ces idées ſublimes, qui avoient égaré des têtes ardentes, qui leur avoient inſpiré ce fanatiſme opiniâtre qui tient à de fortes penſées, & qui fait peut-être les grands hommes, ne paroiſſent plus que ſur un ſtérile papier où elles ſont jugées, non ſur leur degré d'élévation & de force, mais ſur l'expreſſion qui les habille & les décore. M. de la Harpe vous dira que Milton, Dante, Shakeſpear, &c. ſont des écrivains *monſtrueux :* il eſt vrai que M. l'académicien eſt éloigné de cette *monſtruoſité.*

Ce beau même qui, comme une ſtatue inanimée & polie, n'avoit parlé qu'à l'ame, ne ſemble plus qu'une image intellectuelle, faite pour les rêveries des philoſophes. Mais le *joli* eſt venu à ſon tour. Le *joli* a touché tous les ſens, le *joli* eſt toujours charmant, juſques dans

ſes caprices. Il prête en effet des attraits à la volupté, il eſt l'orateur des cercles, il attache la curioſité, il orne les talens de tous leurs avantages : toujours léger & différent de lui-même, il voit dans toutes ſes attitudes le goût préſider à ſa ſtructure délicate.

Il falloit toute l'étendue de nos lumieres pour donner une forme à cet enchanteur qui revêt des couleurs les plus riantes les objets de la nature qu'il imite, ou plutôt qu'il ſurpaſſe.

Qu'est-ce que la beauté? Un rapport, une juſte proportion, une harmonie très-ſouvent froide & dénuée de graces. Le *joli* n'a pas beſoin d'être examiné ; il inſpire l'ivreſſe dès qu'il eſt apperçu : un ſoupir involontaire rend hommage à ſa perfection. Voyez ces petits chef-d'œuvres gracieux, ces miniatures exquiſes, ces merveilles fragiles ; elles en ſont plus précieuſes, l'œil s'y fixe avec complaiſance, l'œil admire, & l'imagination, toute active qu'elle eſt, ſe trouve ſatisfaite, & ne conçoit rien au-delà.

TRANSPORTONS en idée dans nos villes un de ces hommes qui peuploient jadis les forêts de la Germanie, & qui reparoiffent encore fur notre globe fous les noms de Tartares, de Hongrois, &c.: vous appercevrez une haute ftature, une large & forte poitrine, un menton qui nourrit une barbe rude & épaiffe, des bras charnus, une jambe fortement tendue, qui à chaque pas fait jouer un faifceau de mufcles élaftiques & fouples. Cet homme eft auffi agile que robufte. Il fupporte la faim, la foif; il couche fur la terre, il brave l'ennemi, les faifons & la mort. Plaçons à fes côtés cet élégant que les graces ont femblé careffer en le formant; il exhale au loin une odeur d'ambre; fon fourire eft doux, & fes yeux font vifs; à peine fon menton porte l'empreinte de la virilité; fa jambe eft fine & légere; fes mains femblent créées non pour les travaux de Mars, mais pour piller les tréfors de l'amour. La faillie étincelle en fortant de fa bouche de rofe; il voltige comme l'abeille, & ne paroît formé que pour repofer comme elle dans le calice des fleurs; il gronde le zéphir, pour peu qu'il dérange l'édifice de fa chevelure. Impatient, à peine,

peine s'arrête-t-il sur une idée : son imagination est aussi prompte, aussi changeante, que son être est sémillant.

Eh bien ! prononcez, gentils François, lequel des deux mérite la préférence ? Avouez que le premier vous fera peur, autant que l'autre vous causera de plaisir à voir ou à entendre.

Passons aux arts. On s'est donné, je crois, le mot pour admirer ces productions dramatiques, où les personnages sont agités de mouvemens convulsifs, où les passions sont peintes sous leurs vraies couleurs : cela peut être fort bon pour tempérer l'ennui majestueux qui regne dans nos grandes salles de spectacle. Mais lorsqu'à table on veut appeller la gaieté, encore plus nécessaire au bien être que les vins les plus délicieux, récitera-t-on alors, comme faisoient les anciens, les morceaux tragiques de cet épouvantable Shakespear ou de ce triste Sophocle ? O que le tems est bien mieux employé ! Le rimeur plaisant, le chansonnier aimable l'emportent même sur les maîtres du Parnasse. Un couplet de chanson, un vaudeville, un madrigal, un petit conte, tiennent tous les

esprits attentifs ; bons ou mauvais, on rit toujours, parce que le *joli* est le pere de la joie, & qu'il mérite la couronne, lorsque l'homme rendu à lui-même & dépouillé de sa robe, ose avouer ses goûts, ses caprices, & paroître ce qu'il est.

LÉGERS Anacréons de nos jours, qui valez ou qui croyez valoir le vieux chantre de Bathylle, accourez aimables frivolistes, & faites disparoître le sublime Homere, le divin Platon, & tous ceux qui leur ressemblent.

OUI, le *joli* est le Dieu aimable, unique, qui met en mouvement les facultés intérieures & leur donne un ressort, une vivacité qu'elles ne reçoivent pas toujours de la vue des plus beaux objets. Le grand, le sublime ne sont point rares ; ils abondent dans la nature ; nos yeux en sont fatigués. Le sublime est au sein de cette immense forêt, dans ce désert sans bornes, dans les augustes ténebres de ce temple solitaire ; il se déploie sur la voûte radieuse du firmament ; il vole sur les ailes des tempêtes ; il s'éleve avec ce volcan, dont la flamme rouge & sombre embrase la nue ; il accompagne

la majesté de ces vastes débordemens ; il regne sur cet océan qui joint les deux mondes ; il descend dans ces cavernes profondes où la terre montre ses entrailles ouvertes & déchirées. Mais le *joli*, le *joli*, qu'il est rare ! Il se cache avec un soin égal à sa gentillesse ; il faut le découvrir, c'est-à-dire, savoir le reconnoître. Où se trouvent les yeux fins & exercés qui sont dans la confidence de ses graces ? C'est une fleur passagere qu'un rayon va brûler, qu'un souffle va détruire, c'est à la main de l'homme à la cueillir, sans flétrir son doux velouté ; c'est à elle seule qu'il appartient de composer le bouquet fait pour le sein de la beauté.

C'EST peu ; l'homme unit son industrie à l'ouvrage de la nature, & soudain le goût de l'un surpasse l'orgueilleuse création de l'autre. C'est alors qu'on voit naitre ces parterres dessinés, ces bocages soumis à l'ingénieux ciseau, ces élégantes broderies, ces petits plats, ces estampes, ces ariettes & ces vers étincelans, qui moussent comme les perles liquides du Champagne.

HEUREUSE nation qui avez de jolis apparte-

mens, de jolis meubles, de jolis bijoux, de jolies femmes, de jolies productions littéraires; qui prisez avec fureur ces charmantes bagatelles, puissiez-vous prospérer long-tems dans vos jolies idées! perfectionner encore ce joli persifflage qui vous concilie l'amour de l'Europe, & toujours merveilleusement coëffés, ne jamais vous réveiller du joli rêve qui berce mollement votre légere existence!

CHAPITRE XXX.

Les convois.

REMBRUNISSONS nos pinceaux, il en est tems. Tout change, tout passe avec une effrayante rapidité; le son des cloches funebres me l'annonce. Cette population ira bientôt se fondre dans les cercueils; ils sont tout ouverts; ils attendent leur proie. Le magasin est plein; on sait que le nombre des victimes ne diminuera jamais; on a l'expérience journaliere que la mort frappe des coups prompts & inattendus; mais il n'y a point de ville où le spectacle du trépas fasse moins d'impression. On

est accoutumé aux enterremens, & qui veut être pleuré après sa mort, ne doit pas mourir à Paris. L'on y regarde passer un convoi avec une extrême indifférence.

Les prêtres & les fossoyeurs comptent sur des trépas périodiques ; ils connoissent le mois de l'année où la grosse sonnerie retentira plus fréquemment dans les airs, & savent quand les cierges du poids de deux livres sortiront de la boutique de l'épicier. Les jurés-crieurs reviennent exprès de la campagne, & développent d'avance la lugubre tenture. Les fosses sont creusées & béantes.

Le *layetier*, fabricateur de notre dernier vêtement (*robe d'été*, *robe d'hiver*, a dit La Fontaine), a reçu ordre de l'église d'apporter un plus grand nombre de bieres. Le curé & les fabriques calculent chacun de leur côté l'argent que produira la mortalité.

Dans les sociétés, rien de si vrai à la lettre que ce petit dialogue d'une fable ancienne, insérée depuis dans la comédie du Cercle. Monsieur un tel est mort, ---- je coupe en cœur, ----

cela est fâcheux assurément ; --- vous jouez trefle, Madame, --- c'étoit un honnête homme ; de quoi est-il mort ? ---- carreau, ---- il s'est avisé de mourir subitement.... & la partie continue sans que la moindre altération se manifeste sur les visages ; on a froncé les sourcils par air, mais le cœur est demeuré froid. La même indifférence attend ces ames indifférentes.

On devroit louer, comme les anciens, des pleureurs aux enterremens, puisque nous ne versons plus une seule larme à la mort de nos parens & de nos amis. Un homme apprend que sa femme vient de se noyer ; il frappe du pied, & dit : *cela est bien désagréable !*

Dans l'espace de cent années, il faut que deux millions cinq cents mille individus déposent leurs ossemens & leurs chairs alkalisées sur un point de six mille toises de circonférence ; & dans cette espace, trente cimetieres suffisent pour recevoir ce grand nombre de cadavres. Chaque paroisse réclame ses morts avec un soin jaloux, & il faut des dispenses pour aller pourrir un peu plus loin.

Certes, il n'y a point de champ de ba-

taille où la mort fasse entendre d'une voix plus terrible & plus éclatante, ces mots de la guerre: *soldats*, *serrez les rangs*. Les rangs sont éclaircis à chque instant par des coups aussi rapides & aussi invisibles que ceux du boulet; mais la fréquence des trépas répand une sorte d'insensibilité qui, des esprits, passe sur les fronts.

UN convoi n'est pas une cérémonie triste; les riches ont un grand luminaire, toute l'argenterie de l'église, une tenture qui ceint les colonnes du temple, un poële richement brodé, un *de profundis* en faux-bourdon, quatre-vingts prêtres en surplis blancs portant des cierges allumés, tandis que toutes les cloches en branle retentissent au loin dans les airs: on chante posément les vêpres; un maître des cérémonies guide & place l'assemblée; un beau goupillon passe dans toutes les mains, on se range sur une même ligne, on salue & l'on est salué avec presque autant de grace que dans un sallon.

POUR le pauvre, on le congédie avec quelques versets des *laudes* ou des *matines*, à la pâle lueur de quatre cierges entamés, qui portent sur

des chandeliers de cuivre ; on galoppe l'indispensable *de profundis*, & ceux qui portent le cercueil & la croix de bois, courent d'un pas impatient & précipité, le jeter dans la fosse. Un petit goupillon dont les barbes sont rares & usées, trempe dans un sale benitier où l'on a versé l'eau-benite d'une main encore avare ; le plus souvent il est à sec, & la main du fils ou de l'ami (s'il lui en reste un), ne peut arroser que de ses pleurs l'endroit où sont déposées des cendres cheries. Le prêtre est déja loin, quand le fils ôte de ses yeux le mouchoir humide, il se trouve seul sur la tombe de son pere, & jusqu'au bedeau boiteux, tout a déserté le cimetiere en murmurant contre la pauvreté du défunt & de celui qui l'enterre.

Les billets d'enterremens ressemblent à des invitations : *vous êtes prié d'assister*, &c. on trouve au bas : *de la part de Madame sa veuve ; de la part de M. son gendre.* On devroit y marquer l'âge du décédé ; mais il n'y a rien de si incivil à Paris, que de s'informer de l'âge des morts & de celui des vivans.

On paie toujours d'avance à l'église le con-

voi, le fervice & l'enterrement. On vous préfente un *tarif* tout imprimé : vous choififfez combien vous voulez de prêtres, de cierges, de flambeaux, de chandeliers. Voulez-vous la petite ou la grande fonnerie ? vous paierez tant; *trois volées* pour la petite, *neuf* pour la grande : *vous en aurez*

Monfieur le mort, laiffez-nous faire,
Il ne s'agit que du falaire :

tout cela fe calcule ; tant pour la préfence de M. le curé, &c.

Celui de Saint-Euftache eft beaucoup plus cher que celui de Saint-Pierre-aux-bœufs, attendu qu'il eft plus gros feigneur. Il n'enterre que les perfonnes de diftinction : cinquante francs pour l'ouverture d'une foffe; *tant* pour les chantres qui glapiront quand on defcendra le corps ; *tant* pour la garniture & le parement du maître-autel ; *tant* pour le petit chœur ou le grand chœur; *tant* pour le confeffeur ou fon fimulacre ; *tant* pour fes gants blancs.

On ne viendra chercher le défunt que lorf-

que vous aurez délivré votre argent : il ne vous feroit pas permis d'acheter une biere chez un layetier, l'église en tient magasin & doit seule vous la vendre ; c'est un accaparement : elle gagne sur votre biere près de la moitié du prix intrinseque.

A peine un homme a-t-il rendu le dernier soupir, qu'on l'arrache encore chaud de son lit ; on ne cherche plus qu'à se débarrasser de son corps. La loi terrible & fatale des vingt-quatre heures regne impérieusement dans cette derniere catastrophe de la vie humaine, comme dans les fictions théatrales qu'adore la nation. Elle ne se départira jamais de ces deux mauvaises & cruelles regles.

On fuit, on abandonne le corps à un *vieillard*. Ce *vieillard* est un prêtre indigent & subalterne, qui garde un mort la nuit, & à qui l'on donne *vingt sols & une bouteille de vin*. Il lit quelquefois à côté du cadavre, au lieu de l'office des morts, *Tibulle* ou la *Pucelle* : familiarisé avec le trépas, il veille indifférement sous son étole la beauté qui n'est plus, & le vieillard qui a terminé sa carriere ; le cierge

funéraire ne l'attriste pas : tandis que le benitier est au pied du lit, il tire sa bouteille cachée sous un coin du linceul, & il abrege, en la vuidant, les longues heures de la nuit.

Avant les vingt-quatre heures, le corps sera dépouillé, enveloppé d'un drap, cloué dans la biere & porté dans le trou.

Le lendemain, on ne distinguera plus son cercueil ; quatre ou cinq nouveaux peseront sur le sien : c'est ce qu'on peut voir, puisqu'ils sont le plus souvent à découvert, & l'œil (s'il en a le courage), a la permission de les compter. Le fossoyeur ne jettera de la terre dessus que quand cette pyramide de tombeaux aura la proportion requise ; ils ne seront en terre, proprement dit, que quand il y en aura un nombre suffisant, & que le gouffre avide sera rempli.

On s'est élevé contre cette précipitation inhumaine ; mais les avertissemens, ceux mêmes des naturalistes, ne font rien sur les usages enracinés : plus ils sont mauvais, plus ils sont tenaces.

CHAPITRE XXXI.

D'un pauvre.

MAIS peut-être n'y a-t-il pas aussi de ville où les mourans soient plus disposés à quitter la vie. Les deux extrêmes de la société policée ne sont pas heureux, l'un par l'ennui & l'autre par la misere. L'un a fatigué ses sens & ne retrouve plus le ressort nécessaire pour ses jouissances. L'autre achete trop cher la courte & pénible satisfaction de ses besoins. Il est las de la vie dont le premier est dégoûté. A ce sujet, je veux vous donner la narration suivante.

DANS le fauxbourg Saint-Marcel, lieu où par excellence domine la misere, le mauvais air, conséquemment le mauvais pain, l'huile empoisonnée, une fievre pourpeuse, *brochant sur le tout*, moissonnoit les pauvres par centaines. Ils n'avoient pas le tems de se faire traîner à l'Hôtel-Dieu. Les confesseurs ne for-

toient pas d'une maifon, & l'extrême onction defcendoit du grenier au feptieme étage (1).

Les bras tomboient aux foffoyeurs. Le cercueil bannal, depuis quinze jours, rouloit de porte en porte, & ne s'étoit pas trouvé vuide un feul inftant. On avoit demandé un renfort pour exhorter les mourans; car la communauté des prêtres de la paroiffe ne pouvoit plus y fuffire. Vint un capucin vénérable : il entre dans une efpece d'écurie baffe, où fouffroit une victime de la contagion. Il y voit un vieillard moribond, étendu fur des haillons dégoûtans. Il étoit feul : une botte de paille lui fervoit de couverture & d'oreiller ; pas un meuble, pas une chaife; il avoit tout vendu dans les premiers jours de fa maladie, pour quelques gouttes de bouillon. Aux murs noirs & dépouillés, pendoient une hache & deux fcies : c'étoit-là toute fa fortune, avec fes bras, quand il pouvoit les mouvoir : mais alors il n'avoit pas la force de les foulever : *Prenez courage*, *mon*

(1) Parce que le grenier en formoit le huitieme. J'ai fait cette note pour les étrangers, qui n'auroient pas conçu comment l'on pouvoit defcendre au feptieme étage.

ami, lui dit le confeſſeur ; *c'eſt une grande grace que Dieu vous fait aujourd'hui ; vous allez inceſſamment ſortir de ce monde, où vous n'avez eu que des peines..... Que des peines*, reprit le moribond d'une voix éteinte ? *Vous vous trompez ; j'ai vécu aſſez content, & ne me ſuis jamais plaint de mon ſort. Je n'ai connu ni la haine ni l'envie : mon ſommeil étoit tranquille. Je fatiguois le jour, mais je repoſois la nuit. Les outils que vous voyez me procuroient un pain que je mangeois avec délices, & je n'ai jamais été jaloux des tables que j'ai pu entrevoir. J'ai vu le riche plus ſujet aux maladies qu'un autre. J'étois pauvre, mais je me ſuis aſſez bien porté jusqu'à ce jour. Si je reprends la ſanté ; ce que je ne crois pas, j'irai au chantier, & je continuerai à bénir la main de Dieu qui, juſqu'à préſent, a pris ſoin de moi.* Le conſolateur étonné ne ſavoit trop comment s'y prendre avec un tel malade. Il ne pouvoit concilier le grabat avec le langage du mourant. Il ſe remit néanmoins, & lui dit : *Mon fils, puiſque cette vie ne vous a pas été fâcheuſe, vous ne devez pas moins vous réſoudre à la quitter ; car il faut ſe ſoumettre à la volonté de Dieu...... Sans doute* (reprit le

moribond, d'un ton de voix ferme & d'un œil assuré), *tout le monde doit y passer à son tour. J'ai su vivre, je saurai mourir : je rends graces à Dieu de m'avoir donné la vie, & de me faire passer par la mort pour arriver à lui. Je sens le moment....., le voici...., adieu ; mon pere.*

VOILA le sage, je crois ; & cet homme pendant qu'il vivoit, fut peut-être méprisé du riche, qui ne sait point faire usage de la vie, & qui se désole en lâche, lorsqu'il s'agit de mourir.

CHAPITRE XXXII.

Aux riches.

USEZ, usez donc du moment qui vous reste, pour faire le bien ; tout va fuir bientôt de vos mains. Soyez charitables, pour ne point sentir l'inévitable remords qui vous attend, si vous endurcissez votre cœur. Entendez-vous les cris des nécessiteux ? ils vous redemandent la portion que vous retenez sur leur subsistance, tandis que les excès vous tuent. Venez, appro-

chez. Quel spectacle déplorable! & si les maux vont toujours en croissant, quel sera donc le sort de cette ville!

Ici, une malheureuse mere, impuissante à nourrir son fils à la mamelle, voit son sein épuisé, tromper la bouche affamée de l'enfant chéri, dont la débile existence pese à celle qui lui a donné le jour, & qui ne peut retarder que de quelques instans la mort prête à l'enlever. Là l'homme, vieilli à cinquante ans sous le faix des travaux publics, n'a d'autre perspective que la consolation d'être reçu dans un hôpital pour y mourir. O vous! qui nagez dans l'opulence, qui foulez ce même peuple sous les pieds de vos chevaux, tandis que votre regard encore plus cruel, plonge sur lui avec dédain & orgueil, ne croyez pas que ces maux soient sans remedes, ne vous persuadez pas que le malheur soit l'inévitable partage de la plus nombreuse portion d'hommes. Voyez dans le bien commencé, le bien qui reste à faire, & ne pensez pas que les moyens manquent pour secourir l'humanité souffrante.

Il est peu d'hommes qui, en donnant aux pauvres,

pauvres, n'ait réfléchi qu'il n'alloit pas assez loin, & que son superflu appartenoit de droit & en entier aux indigens. Mais on étouffe cette voix secrete, qui est autant le cri de la justice, que celui de la pitié. On s'étourdit, on étend son nécessaire au-delà de ses vraies dimensions : on le sent, on cherche à se le cacher ; mais on s'avoue à soi-même, qu'on n'a qu'une charité mesquine & imparfaite. Le trait de la vérité échappe à notre propre & secret aveu ; tant la conscience est un sentiment profond, durable, armé contre nous-mêmes ! On l'affoiblit, mais on ne l'éteint jamais.

Je laisse ceux qui me liront sur cette réflexion, persuadé que s'ils la négligent, elle s'élevera un jour terrible contr'eux, & au moment où ils voudroient avoir accompli le bien, qu'il sera trop tard de vouloir faire. Je les préviens qu'il n'y aura plus alors que l'idée consolante d'avoir été humains, secourables, qui applanira pour eux ce passage si redoutable, pour quiconque n'a pas obéi à cette voix intime, notre premier & incorruptible juge.

CHAPITRE XXXIII.

Suicide.

FERAI-JE ici le tableau du sombre désespoir ? Dirai-je pourquoi on se tue à Paris depuis environ vingt-cinq ans ? On a voulu mettre sur le compte de la philosophie moderne, ce qui n'est au fond, je l'oserai dire, que l'ouvrage du gouvernement. La difficulté de vivre, & d'un autre côté, le jeu & les loteries trop autorisées, voilà ce qui occasionne les nombreux suicides, dont on n'entendoit presque pas parler autrefois. Les impôts ne diminuent point; les droits d'entrées sont toujours épouvantables. On a gêné le commerce, ou plutôt il n'existe pas, tant il est surchargé d'entraves. Les douanes le fatiguent & le repoussent; on a desséché successivement toutes les branches nourricieres; on a tout fait passer dans la main du Roi; argent, charges, privileges, &c. Les agens de la finance moderne, calculateurs impitoyables, semblables aux vampires qui vont encore sucer les morts, donnent le dernier coup

de cabeſtan, ſur un peuple déja mis au preſſoir. A la longue, tant de fardeaux accumulés le font ſuccomber. Les éternelles loix prohibitives enchaînent l'induſtrie.

CEUX qui ſe tuent, ne ſachant plus comment exiſter, ne ſont rien moins que des philoſophes : ce ſont des indigens, las, excédés de la vie, parce que la ſubſiſtance eſt devenue pénible & difficile.

QUAND rendra-t-on à la conſommation des denrées un cours plus facile ? Quand le miniſtere, ſemblable à l'enfant qui fait un bouquet de la fleur de l'arbre, ſans s'embarraſſer du fruit, ceſſera-t-il de taxer des denrées, c'eſt-à-dire, d'aller contre ſes propres intérêts ? Car ſi le peuple n'eſt pas nourri avec une certaine abondance, comment pourra-t-on compter ſur la force, ſur la ſanté, ſur l'attachement des citoyens ? Les Pariſiens ſeront énervés, & la plupart ſe refuſeront à reproduire leurs ſemblables (1).

(1) De-là le proverbe : *Enfans de Paris, mauvaiſe nourriture.*

La police a soin de dérober au public la connoissance des suicides. Quand quelqu'un s'est homicidé, un commissaire vient sans robe, dresse un procès - verbal sans le moindre éclat, & oblige le curé de la paroisse à enterrer le mort sans bruit. On ne traîne plus sur la claie, ceux que des loix ineptes poursuivoient après leur trépas. C'étoit d'ailleurs un spectacle horrible & dégoûtant, qui pouvoit avoir de dangereuses suites, dans une ville peuplée de femmes enceintes.

Le nombre des suicides peut monter, année commune, à cent cinquante personnes. La ville de Londres n'en fournit pas autant, quoique beaucoup plus peuplée; & de plus, la consomption est chez les Anglois une véritable maladie, qui n'existe point à Paris. Cette comparaison nous dispense de toute autre réflexion.

A Londres, c'est donc le riche qui se tue, parce que la *consomption* attaque l'Anglois opulent, & que l'Anglois opulent est le plus capricieux des hommes, conséquemment le plus ennuyé. A Paris, les suicides se trouvent dans les classes inférieures, & ce crime se commet

le plus fouvent dans des greniers ou dans des chambres garnies.

PLUSIEURS fuicides ont adopté la coutume d'écrire préalablement une lettre au lieutenant de police, afin d'éviter toute difficulté après leur décès. On récompenfe cette attention, en ordonnant leur fépulture. Aucun papier public n'annonce ce genre de mort; & dans mille ans d'ici, ceux qui écriront l'hiftoire d'après ces papiers, pourront révoquer en doute ce que j'avance ici; mais il n'eft que trop vrai, que le fuicide eft plus commun aujourd'hui à Paris, que dans toute autre ville du monde connu.

CHAPITRE XXXIV.

Filets de Saint-Cloud.

LES corps des malheureux qui fe noient, n'ont pas tous l'avantage d'avoir le vafte & fuperbe océan pour tombeau, ainfi qu'ils s'en étoient flattés. Ils s'arrêtent (excepté pendant les tems des places), *aux filets de Saint-Cloud;* & celui qui a cru pouvoir s'échapper de ce

monde sans laisser aucune trace, est reconnu ; ses restes viennent attester à la *morgue* son crime, son infortune & son erreur.

DANS une fête publique que l'on donna il y a trente-deux ans environ, sur le bord de la Seine, gonflée par les grosses eaux, le désordre & l'intempérance ayant fait tomber dans la riviere plusieurs personnes, le nombre s'en trouva si considérable, qu'on leva *les filets de Saint-Cloud*, afin que rien n'attestât la multitude des victimes.

ON trouve souvent dans ces filets les plus singuliers débris, que le hasard entasse pêle-mêle, & que la Seine a chariés de la capitale. On dit que cela ne laisse pas que de former un revenu pour ceux qui en ont l'administration & le bénéfice.



CHAPITRE XXXV.

Capitalistes.

LE peuple n'a plus d'argent, voilà le grand mal. On lui sous-tire ce qui lui en reste, par le jeu infernal d'une loterie meurtriere, & par des emprunts d'une séduction dangereuse, qui se renouvellent incessamment. La poche des capitalistes & de leurs adhérens récele au moins la somme de six cents millions. C'est avec cette masse qu'ils joûtent éternellement contre les citoyens du royaume. Leurs porte-feuilles ont fait ligue, & cette somme ne rentre jamais dans la circulation.

STAGNANTE pour ainsi dire, elle appelle encore les richesses, fait la loi, écrase, abyme tout concurrent, est étrangere à l'agriculture, à l'industrie, au commerce, même aux arts. Consacrée à l'agiotage, elle est funeste & par le vuide qu'elle cause, & par le travail obscur & perpétuel dont elle foule la nation. Il faut que dans cinq ou six années tout l'argent passe

tout entier, par une opération violente & forcée, dans la main de ces capitalistes qui s'entr'aident pour dévorer tout ce qui n'est pas eux.

Et néanmoins on taxe les arts, on met un impôt sur l'industrie, on fait payer le commerce, l'on demande de l'argent à un homme qui travaille. Puisque l'on n'entend que ce mot: de *l'argent*, de *l'argent*, encore de *l'argent*; qu'on laisse donc les moyens d'amasser de *l'argent*. Que tous soient appellés à morceler, à couper, à dépecer la masse énorme des métaux monnoyés, qui résident dans un petit nombre de mains. Favorisez tout ce qui peut creuser les canaux par où ce métal si attendu doit se répandre, au lieu de faire des loix, des statuts, des réglemens, des prohibitions éternelles. Quand tout se fait avec de l'argent, n'attendez pas que des vertus purement patriotiques germent sur le sol de la misere & de l'indigence.



CHAPITRE XXXVI.

L'hôtel des fermes.

Je ne passe point devant l'hôtel des fermes, sans pousser un profond soupir : je me dis ; là, s'engouffre l'argent arraché avec violence de toutes les parties du royaume, pour qu'après ce long & pénible travail, il rentre altéré dans les coffres du Roi. Quel marché ruineux ! quel contrat funeste & illusoire a signé le souverain ! Il a consenti à la misere publique, pour être moins riche lui-même. Je voudrois pouvoir renverser cette immense & infernale machine, qui saisit à la gorge chaque citoyen, pompe son sang sans qu'il puisse résister, & le dispense à deux ou trois cents particuliers, qui possedent la masse entiere des richesses. Chaque plume de commis me paroît un tube meurtrier, qui écrase le commerce, l'activité, l'industrie. La ferme est l'épouvantail qui comprime tous les desseins hardis & généreux. On ne songe plus dans cette anarchie qu'à se jetter du parti des voleurs, & l'horrible finance se soutient par

ſes déprédations mêmes. Là enfin, on tient école publique de pillages rafinés ; là, on offre des plans plus oppreſſifs les uns que les autres.

La finance eſt le ver ſolitaire qui énerve le corps politique. Ce ver abſorbe les principaux ſucs, fait naître de fauſſes faims, & tue enfin le ſein qui le renferme.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'on a voulu abſoudre la finance, parce qu'elle gagne moins aujourd'hui qu'autrefois ; mais il faut bien que ſes gains ſoient encore immenſes, puiſqu'elle bataille ſi vigoureuſement pour le maintien de ſes opérations. Puiſſent les aſſemblées provinciales, le plus bel établiſſement de ce ſiecle, le plus propre à amener le bien le plus grand & le plus deſiré, miner ce corps financier, auteur de tant de maux & de déſordres ! C'eſt quand il ſera tombé, que l'on s'étonnera qu'il ait pu ſubſiſter ſi long-tems au déſavantage du ſouverain & de la nation. L'homme qui a préparé ce grand bienfait, peut être ſûr que ſon nom ne périra point, & qu'il obtiendra ſa place parmi ceux que l'on prononce avec reconnoiſſance & reſpect. Il eſt inconteſtable que

voilà ce qu'il a fait de mieux : le reste....... il auroit peut-être dûs ou anéantir la finance d'un seul coup, ou mieux la ménager, jusqu'à un moment décisif...... Il auroit peut-être dû....... mais ceci n'est pas de mon sujet. C'est à lui d'achever ses opérations, & à moi d'achever mon livre.

CHAPITRE XXXVII.

Les Égoïstes.

JE les rencontre en foule, ces êtres vils & méprisables, qui concentrent toutes leurs pensées dans leur cercle étroit & borné, & qui immoleroient volontiers tout ce qui les environne, au point où ils résident. Ils ont tout à la fois une ame insensible qui se peint sur leurs physionomies avides, & une raison bornée qui se décele dans leurs moindres discours. Ils ont détruit les rapports qui font la force des sociétés ; ils ont interrompu la circulation des services mutuels. Si chacun suivoit malheureusement le systême qu'ils ont adopté, il n'y auroit plus l'ombre de concorde ; on ne verroit

plus que des individus armés les uns contre les autres.

Et comment, après cela, auront-ils le front d'exiger, n'aimant personne, que quelqu'un les aime; qu'avilis par la cupidité, quelqu'un les estime; qu'ayant opprimé l'Etat, sans lui rien rendre, leurs noms soient à côté des hommes qui en sont la gloire & l'honneur? Ils oseront regarder d'un œil dédaigneux l'écrivain incorruptible qui, loin d'envier leurs coupables richesses, les a en horreur. Qu'ils tremblent! Il tient le burin immortel, qui les gravera au front du sceau de leur infamie.

Méprisables égoïstes, je m'adresserai ici à l'un de vous: --- que deviendra, au milieu de vos principes, l'amitié, la bonté, la charité, tout ce qui ôte à l'homme une partie de ses miseres & de sa foiblesse? Ingrat! si tu n'es pas totalement endurci & mort au bien, ouvre les yeux; regarde autour de toi; considere ce que tu dois à tes concitoyens. On a songé que tu viendrois sur la terre bien avant ta naissance; on t'a préparé des jouissances dont tu n'es pas digne aujourd'hui, puisque tu veux jouir seul.

Ces maiſons bâties, ces rues alignées, ces chemins, ces arbres antiques & chevelus, ces arts conſolateurs, ces vaiſſeaux qui couvrent les mers, ces agriculteurs qui ont défriché les terres, ces loix ſages, cette police, qui fondent ta tranquillité, qui t'aſſurent la propriété du tréſor que tu couves des yeux, tout porte l'empreinte d'un génie bienfaiſant, qui a étendu ſes vues dans l'avenir, qui ne s'eſt point borné à des commodités perſonnelles & paſſageres, qui a embraſſé dans une prévoyance généreuſe les êtres qui dormoient encore dans la nuit du néant : & lorſqu'avançant dans l'âge, & participant à des ſiecles de travaux accumulés & de combinaiſons infinies, tu jouis des agrémens de la ſociété perfectionnée ; lâche ! tu croirois être quitte envers elle, en te déclarant un perſonnage opulent & iſolé ; tu rapporterois tout à toi ſans honte & ſans pudeur ; tu croirois pouvoir diſpoſer de ton or à ta volonté, pour ſatisfaire tes vains caprices & tes folles fantaiſies ; tu ne feras rien d'utile, rien de grand ! .... Tu me fais horreur : ta froideur annonce une corruption profonde, & le dernier degré d'inſenſibilité. Ah ! puiſque ton cœur eſt mort, & ne peut ſentir la joie de l'homme qui a été utile

à ſes ſemblables, contemple du moins les hommages qu'on lui rend, quand il a payé la dette premiere & ſacrée, quand il a laiſſé ſur la terre quelques traces d'une ame généreuſe & bienfaiſante. S'il t'es interdit de goûter les ſatisfactions intérieures, qui dilatent l'ame de cet homme juſte & bon, ſoit témoin de l'eſtime, de l'admiration, du reſpect qui accompagnent ſes pas, & vois qu'il eſt d'autres avantages que ceux que l'or procure : car il ne s'ennoblit réellement, qu'en ſervant au bonheur des humains.

Il y a enſuite les égoïſtes littéraires, c'eſt-à-dire, ces auteurs qui ne parlent que de leurs ouvrages, de leurs querelles, qui vous forcent violemment à les admirer, qui ſont dans une adoration perpétuelle de leurs talens. Inſupportables dans la ſociété, on ne peut les écouter, que pour ſuivre curieuſement toutes les ruſes mal-adroites de l'amour-propre, & pour voir juſqu'à quel point il rabaiſſe quelquefois un homme d'eſprit au niveau d'un ſot.

Les Coryphées de l'égoïſme littéraire, ſont : Cicéron chez les anciens, Buſſy-Rabutin dans

le fiecle dernier ; & de nos jours. . . . . Je laiffe les noms en blanc, afin que chacun y écrive celui des auteurs qui nous faftidient de leur mérite réel ou prétendu.

CHAPITRE XXXVIII.

Ce qu'on ne voit point.

Il n'y a rien de fi rare qu'un teftament généreux : les plus riches meurent, & ce qui prouve la dureté exceffive de leurs cœurs, ils meurent fans faire de legs à qui que ce foit, à leurs amis, à ceux qu'ils appelloient des noms les plus tendres : ils font égoïftes même dans le tombeau : infideles à l'art qu'ils ont aimé & cultivé, ils ne font rien pour lui. Quoi de plus aifé néanmoins, que de prendre une plume, pour difperfer un peu de fes biens, lorfqu'on n'en pourra plus jouir ! Les fondations magnifiques étoient plus communes autrefois. Ce devroit être un devoir que de ne pas

quitter la vie, sans laisser quelques traces de bienfaisance.

On n'a point encore vu un millionnaire à Paris, que je sache, laisser un legs à un homme pauvre & utile, que lui désignoit la voix publique. Les arts, les sciences ont besoin de soutien, d'appui, ainsi que ceux qui les cultivent. Le riche, insensible dans les bras de la mort, comme pendant sa vie, repousse toute idée de donation ; il cherche les jouissances de la vanité, jamais celles du légitime orgueil de la célébrité, & ce qui feroit plus pur encore, ce sentiment consolateur qui accompagne la générosité & en devient la récompense.

Rien n'accuse plus l'humanité que le vuide, la sécheresse, l'insensibilité, l'oubli des tendres affections qui caractérisent les testamens : il en faut dix mille, pour en citer un qui soit digne d'un être fait pour être regretté ; de grands hommes mêmes n'ont pas su faire ce dernier acte, le plus important à tracer, puisqu'il est le dernier ouvrage de notre volonté & de nos vertus. Est-ce foiblesse, inattention ou indifférence pour ce qui doit nous survivre ? Comment

ment ne compofe-t-on pas à loifir cette œuvre où l'ame paroît à nud ?

CHAPITRE XXXIX.

Ufurier.

TEL ufurier voilé fait gagner le tiers de fon capital chaque année, fans induftrie & fans rifques. La foule de ces agioteurs effrontés ne diffimule guere les voies criminelles qu'ils emploient ; ils en font même une efpece de trophée quand ils fe raffemblent entr'eux.

ON foupe fouvent en bonne compagnie à côté d'un ufurier de cette forte, mais qui n'en porte pas le nom, parce qu'il a des agens fubalternes qui expofent leur front à la honte & au mépris. Pour le prêteur en chef, on ne le voit jamais ; auffi conferve-t-il l'eftime publique, quoiqu'on foupçonne qu'il fait valoir fon argent de cette maniere.

L'AFFAIRE du comte de Morangiés (fi fameufe par les plaidoyers de Linguet, & fur-tout

par son issue), véridiquement détaillée, mettroit peut-être dans un jour éclatant, de quelles sources illustres découle souvent l'usure qui ravage la capitale.

LES Parisiens, dit le proverbe, *mangent le pain blanc avant le pain bis.* Les jeunes gens, maîtres de trop bonne heure de leur fortune, prennent leurs fantaisies pour des besoins, & ils ne se réveille de cette folie que dans l'âge où l'on est incapable de réparer le vuide.

C'EST à eux sur-tout que les usuriers s'attachent : je ne parle pas ici de cette foule de mercenaires qui prêtent à la petite semaine ; ceux-ci sont souvent moins après, moins barbares ; d'ailleurs ils sont pauvres. Mais je parle de ces riches qui s'étudient encore à dépouiller ceux qui entrent dans le monde, qui mettent à profit leurs foiblesses & leur inexpérience, & qui jouissent de leurs larcins, *par des contrats passés devant notaires.* Comment les qualifier ? On dit néanmoins. M. un tel vient d'acheter une terre ; on ne dit pas que le même qui l'a fait saisir par dessous main, est celui qui se l'approprie pour une somme modique.

Ces usuriers - là ne prêtent pas sur gages ; ils sont cent fois plus dangereux ; ils escamottent les biens & apanages des familles les plus distinguées, & l'opprobre n'accompagne point leurs pas !

Il ne faut point ranger dans la classe des usuriers, les *escompteurs* à six, à sept & même à huit pour cent par an : ils font un métier honnête & utile. L'argent est une marchandise ; l'intérêt en peut hausser dans certaines circonstances ; le meilleur papier n'est pas à l'abri des accidens ou des retards : l'escompte peut donc être proportionné à ces différens risques ; & quand des loix bizarres ont voulu régler l'intérêt de l'argent, ces loix ont été faites par des hommes despotiques, qui vouloient emprunter à bas prix. Rien ne gêne plus la circulation, n'enchaîne plus l'activité & l'industrie, que ces petites loix ecclésiastiques ; loix aveugles qui contredisent les grandes loix politiques, lesquelles font la splendeur & la richesse des nations. C'est ce qui a été très-bien développé dans un ouvrage moderne fait pour en enfanter d'autres sur ces matieres peu débrouillées parmi nous.

CHAPITRE XL.

Mont de piété.

MAIS l'on vient enfin d'établir un *mont de piété*, qu'ailleurs on nomme *lombard*; & l'administration, par ce sage établissement si long-tems desiré, a porté un coup mortel à la barbare & âpre furie des voraces usuriers, toujours acharnés à dépouiller les nécessiteux. Les agioteurs masqués, qui cachoient leurs opérations vexatoires, se sont vus forcés dans leurs invisibles retranchemens. Il faut qu'ils renoncent à un commerce illégitime, dont la trop puissante amorce étouffoit toute spéculation généreuse, toute entreprise magnanime; car l'on ne savoit plus que tourmenter l'argent, pour achever la ruine de celui qui en étoit affamé.

RIEN ne prouve mieux le besoin que la capitale avoit de ce *lombard*, que l'affluence intarissable des demandeurs. L'on raconte des choses si singulieres, si incroyables, que je n'ose les exposer ici, avant d'avoir pris des informa-

tions plus particulieres, qui m'autorisent à les garantir. On parle de *quarante tonnes remplies de montres d'or*, pour exprimer sans doute la quantité prodigieuse qu'on y en a porté. Ce que je sais, c'est que j'ai vu sur les lieux soixante à quatre vingt personnes qui, attendant leur tour, venoient faire chacune un emprunt qui n'excédoit pas *six livres*. L'un portoit ses chemises, celui-ci un meuble, celui-là un débris d'armoire, l'autre ses boucles de souliers, un vieux tableau, un mauvais habit, &c. On dit que cette foule se renouvelle presque tous les jours, & cela donne une idée non équivoque de la disette extrême où sont plongés le plus grand nombre des habitans.

QUE donneroit-on à un auteur pauvre & ayant du génie, qui porteroit un manuscrit? Par exemple *l'Esprit des loix* ou *l'Emile* non imprimés : qu'en diroit l'huissier priseur? A quel taux mettroit-il l'ouvrage?

L'OPULENCE emprunte de même que la pauvreté. Telle femme sort d'un équipage enveloppée dans son capot, & y dépose pour vingt-cinq mille francs de diamans, pour jouer le soir.

Telle autre détache ſon jupon, & y demande de quoi avoir du pain.

Le mont de piéte a fait tomber les diamans, parce que c'eſt la premiere choſe qu'on y a miſe en gage, & inſenſiblement on a vu les perſonnes les plus riches ne plus figurer avec ce brillant ſuperflu. Il y a eu enſuite dans cette privation des motifs très-reſpectables, & qui nous ſont connus. Plus d'un ſervice important a été rendu ſur ces objets d'un luxe, dont il eſt facile de ſe paſſer. Les femmes ont donné cet exemple: le ſentiment d'avoir fait une bonne action peut dédommager amplement leur ame ſenſible de cette frêle & petite jouiſſance. On aſſure que le tiers des effets ne ſont pas retirés; nouvelle preuve de l'étrange diſette de l'eſpece monnoyée. Les ventes qui ſe font offrent beaucoup d'objets de luxe à un vil prix, ce qui peut faire un peu de tort aux petits marchands; mais d'ailleurs il n'eſt pas mauvais que ces objets-là, qui avoient une valeur démeſurée, perdent aujourd'hui de leur taux inſenſé.

Il s'eſt déja gliſſé, dit-on, des abus dans cette adminiſtration: on rudoie un peu trop

le pauvre peuple : on prise les objets offerts par l'indigent à un trop vil prix, ce qui rend le secours presqu'inutile. Il faudroit que le sentiment de la charité dominât entiérement, & l'emportât sur de futiles & vaines considérations. Il ne seroit pas difficile de faire de cet établissement le *temple de la miséricorde*, généreuse, active & compatissante. Le bien est commencé ; pourquoi ne s'acheveroit-il pas de maniere à satisfaire sur-tout les plus infortunés ?

CHAPITRE XLI.

Monopole.

Un homme s'empare d'une espece de denrées en entier : alors il fait la loi tyranniquement. Voilà où le commerce devient dangereux, oppressif. C'étoit originairement un échange équitable ; il n'y a plus de proportion, elle est rompue ; une partie des contractans est écrasée ; ce n'est plus un *commerce*, c'est un *monopole* ; je suis violenté. Cet homme tyrannique me

vend la chose plus qu'elle ne vaut, parce qu'il la possede seul : il doit être puni par les loix.

MAIS si cette marchandise est de premiere nécessité ; si c'est du pain, du vin, des légumes, de l'huile, &c., il est mon véritable assassin. Que l'on entasse les sophismes ; que les économistes viennent me prouver que le bled est à lui, & qu'il est libre d'y mettre un prix arbitraire ; ce vendeur sera toujours un barbare ; il me voit souffrir, & il augmente le marché suivant ; il fait la famine & il en rit.

IL sera puni, me dira-t-on, il se trompera tôt ou tard dans ses calculs ; mais ses spéculations erronées auront été bien plus dangereuses pour moi que pour lui ; car s'il perd son argent, moi j'aurai perdu la vie.

NON, tant que les hommes seront avides, intéressés, insensibles, il ne faut pas que les denrées de premiere nécessité soient abandonnées aux noirs projets de l'avarice. Il est ridicule & honteux de livrer à l'étranger, pour 30 sols de plus sur un setier, le bled que j'ai vu croître sous mes yeux ; le citoyen doit être nourri, & de préférence, des productions de son sol.

LES monopoles, tantôt fur les œufs, tantôt fur les légumes, tantôt fur les fruits, tantôt fur les épices, ne font que trop fréquens dans la capitale, & l'on pourroit accufer les fuppôts de la police de complicité ; car elle n'a pas toujours été affez vigilante à réprimer ces indignes abus, qui affament la partie indigente du peuple, & lui font détefter l'exiftence.

QUELQUEFOIS les hommes en place ne rougiffent pas de prêter & d'avancer leur argent pour ces opérations abominables. Sous le voile qui les couvre, & qu'ils croient impénétrables, ils jouiffent des fruits infames de leur avarice. Ce crime devenu commun, a flétri des noms jufqu'alors refpectés ; c'eft un nouveau forfait de l'opulence, & prefqu'inconnu avant ce fiecle. J'ai vu arrher & accaparer les choux, les poires & même les laitues.

VOICI quatre vers fur les monopoleurs, par *M. Dorat.*

Ils engloutiffent tout par un trafic honteux,
Souvent même leurs mains par de lâches adreffes,
Détournent de Cérès les folides richeffes,
Et la fertilité difparoît devant eux.

CHAPITRE XLII.

Le regrat.

LE *regrat* eſt encore ce qui tue la partie indigente des habitans de la capitale. Cette malheureuſe portion achete les denrées beaucoup plus cher, & n'a que le rebut des autres citoyens. N'ayant pas le moyen de faire quelques modiques avances pour ces proviſions annuelles, elle paie le double de ce que valent les choſes. Tout augmente d'un tiers au moins pour cette claſſe infortunée, qui eſt obligée d'avoir recours à de petits marchands qui revendent en détail, ce qu'ils ont déja acheté en détail.

AINSI le cordonnier, le maçon, le tailleur, le porte-faix, le journalier, &c. paient le vin, le bois, le beurre, le charbon, les œufs, &c. à un bien plus haut prix que le duc d'Orléans & le prince de Condé. Ce n'eſt point là aſſurément le chef-d'œuvre de la ſociété. On ne ſonge point à diminuer ces abus, qui em-

pêchent le peuple d'être nourri. L'homme qui à trois millions de revenu, a les comeſtibles à bien meilleur marché. Le vin qu'il boit eſt excellent, & ne lui coûte pas plus cher que le vin que l'homme du peuple eſt obligé d'acheter au cabaret ; car il faut apprendre à l'étranger qu'à chaque repas l'homme du peuple achete ſa chétive ration de vin, n'ayant le plus ſouvent ni cave, ni carafon, ni argent pour en avoir une petite proviſion. *Au plus pauvre la beſace :* plus on eſt indigent, plus l'indigence vous mine & vous ronge.

Le ſel, par exemple, que l'on vend par regrat au peuple *treize ſols la livre* (1), eſt non-ſeulement falſifié dans ſon origine, mais de plus rempli de mille ordures, qui en compoſent près de la moitié. La ferme oblige, pour ainſi dire, ces *regratiers*, à empoiſonner les malheureux conſommateurs, en leur vendant à eux-mêmes ce ſel treize ſols : ils n'ont d'autre expédient que de le gâter pour y trouver leur compte. Un abus auſſi intolérable eſt public.

(1) Treize ſols une livre de ſel ! tandis que la nature le donne à notre royaume preſque pour rien.

La ferme eſt donc coupable d'empoiſonnement : car ce ſel analyſé offre des matieres étrangeres, & cette falſification dangereuſe eſt l'œuvre de la cupidité financiere. Comment l'ame ne ſe ſouleveroit-elle pas d'horreur contre ces impitoyables ennemis des citoyens qu'on rencontre à chaque pas, pervertiſſant tout, gâtant tout, & voulant encore ſe dérober à la flétriſſure qu'ils méritent.

Le vin que l'on vend dans les cabarets en détail, eſt de même falſifié, & l'on a pas encore vu pendre un marchand de vin, pour avoir tué de cette maniere ſes compatriotes.

Il n'eſt malheureuſement que trop aiſé de falſifier des boiſſons telles que le vin, le cidre, l'eau-de-vie. Le marchand enfermé dans ſon cellier compoſe ſecrétement ces mixtions, y coule la litharge, ou par avarice ou par ignorance. Ces procédés frauduleux, & toujours criminels, ne ſont pas aſſez rigoureuſement réprimés par la police, qui s'endort ou s'oublie ſur un article auſſi important.

Enfin, les farines gâtées ont été diſtribuées

quelquefois de force aux boulangers des fauxbourgs, parce que l'adminiſtration qui avoit fait magaſin de farines, quand elles furent endommagées par pluſieurs accidens, ne voulut pas perdre ſes avances, & força le peuple à manger ce bled pourri (1). O ſoleil, tu éclaires de ſemblables forfaits !

Le commerce des bleds eſt donc bien dangereux dans la main des hommes puiſſans : ils en font payer aux autres les erreurs ou les revers. *Si je deviens marchand, qui fera le métier de Roi ?* diſoit un ſouverain à qui on propoſoit un accaparement.

---

(1) Ceci s'eſt paſſé ſous le regne précédent.



CHAPITRE XLIII.

Falsifications.

On devroit bien éclairer de plus près toutes les opérations des meûniers, boulangers, marchands de vin, épiciers, regrattiers, &c., parce qu'il s'y mêle perpétuellement des fraudes qui, pour la plupart, nuisent à la santé des citoyens. L'invigilance de la police à cet égard, mérite qu'on lui en fasse des reproches; mais souvent aussi les présens que ces falsificateurs font aux subalternes préposés, leur assurent une impunité dangereuse. Quoi de plus important néanmoins à surveiller avec vigueur, que ce qui contribue à la santé publique?

On poursuit avec vigilance les voleurs de mouchoirs, & l'on ne poursuivroit pas de même celui qui m'empoisonne! Quelle contradiction!



CHAPITRE XLIV.

Mendians.

Et comment voulez-vous, à la ſuite de tant d'abus trop accrédités, que cette ville qu'on appelle ſuperbe, ne pullule pas de mendians ? L'œil de l'étranger eſt toujours déſagréablement frappé de leur nombre, & il ne revient point de ſa ſurpriſe. Autant de mendians, autant de taches dans la légiſlation d'un peuple. Il ne faut pas pour cela les étouffer, comme on a fait, dans ce qu'on nomme *dépôts*. C'eſt une cruauté abominable & gratuite.

On n'a pas aſſez cherché les moyens de remédier à cet épouvantable déſordre, ce qui déshonorera infailliblement nos Magiſtrats, s'ils ne s'occupent de cet objet. On leur a propoſé pluſieurs plans également bons, & ils n'ont qu'à choiſir.

Il paroît que chez les anciens il y avoit des pauvres, mais point d'indigens. On voit que les

esclaves avoient leurs habits, leurs tables, leurs amis : il n'est point dit, dans aucun auteur, qu'on rencontrât dans les villes de ces objets sales & dégoûtans, qui déterminent violemment la pitié, ou repoussent la main charitable. La mal-propreté, rongée de vermine, ne couroit pas les rues avec des gémissemens qui déchirent l'oreille, & des plaies qui épouvantent les yeux.

CES abus sont incorporés avec la législation, plus occupée à conserver les grandes fortunes que les petites. Les grands propriétaires, quoiqu'en disent les systêmes nouveaux, sont funestes. Ils peuplent la terre de forêts, puis de biches & de daims. Ils s'épuisent en jardins-fleuristes, & l'oppression des riches va toujours écrasant la partie la plus malheureuse.

ON a traité les pauvres en 1779, & dans les années suivantes, avec une atrocité & une barbarie qui feront une tache ineffaçable à un siecle qu'on appelle humain & éclairé. On eût dit qu'on en vouloit détruire la race entiere, tant on mit en oubli les préceptes de la charité. Ils moururent presque tous dans les *dépôts*, espece de prison où l'indigence est punie comme le crime.

ON

On vit des enlévemens qui se faisoient de nuit par des ordres secrets. Des vieillards, des enfans, des femmes, perdirent tout-à-coup leur liberté, & furent jetés dans des prisons infectes, sans qu'on sût leur imposer un travail consolateur. Ils expirerent en invoquant en vain les loix protectrices, & la miséricorde des hommes en place.

Le prétexte étoit, que l'indigence est voisine du crime, que les séditions commencent par cette foule d'hommes qui n'ont rien à perdre: & comme on alloit faire le commerce des bleds, on craignit le désespoir de cette foule de nécessiteux, parce qu'on sentoit bien que le pain devoit augmenter. On dit, étouffons-les d'avance, & ils furent étouffés; on n'imagina pas d'autres moyens.

Ces horreurs ont cessé en grande partie. On ne sauroit en accuser que des subalternes avides, qui outre-passent leur pouvoir, & qui frappent sur le pauvre sans défense, croyant bien remplir leur emploi par les moyens les plus extrêmes & les plus séveres.

En général, ceux qui travaillent de leurs

bras ne font pas assez payés, vu la difficulté de vivre dans la capitale ; ce qui jette dans la mendicité des hommes las de tourmenter leur existence presque infructueusement.

Le voyageur, dont le premier coup-d'œil juge beaucoup mieux que le nôtre, corrompu par l'habitude, nous répétera que le peuple de Paris est le peuple de la terre qui travaille le plus, qui est le plus mal nourri, & qui paroît le plus triste. L'Espagnol se procure à bon marché la nourriture & le vêtement. Enveloppé dans son manteau & couché au pied d'un arbre, il dort & végete paisiblement. L'Italien s'abandonne à un doux repos, qu'interrompt un léger travail, & ouvre son ame aux délices journalieres de la musique. L'Anglois bien nourri, fort & robuste, heureux & libre dans les tavernes, reçoit tous les fruits de son active industrie, & en jouit personnellement. L'Allemand boit, fume & s'engraisse sans soucis. Le Suédois hume l'eau-de-vie de grains. Le Russe, sans prévoyance fâcheuse, trouve une sorte d'abondance dans l'esclavage. Mais le Parisien pauvre, courbé sous le poids éternel des fatigues & des travaux, élevant, bâtissant, forgeant, plongé

dans les carrieres, perché sur les toits, voiturant des fardeaux énormes, abandonné à la merci de tous les hommes puissans, & écrasé comme un insecte, dès qu'il veut élever la voix, ne gagne qu'avec peine & à la sueur de son front une chétive subsistance, qui ne fait que prolonger ses jours, sans lui assurer un sort paisible pour sa vieillesse.

CHAPITRE XLV.

Mendians valides.

MAIS, s'il est plusieurs mendians que la misere force à tendre la main, & qui, affaissés sous le poids du malheur, ont dans le geste l'abattement de la vraie douleur, & dans les yeux le feu sombre du désespoir; il est aussi un grand nombre de gueux hypocrites qui, par des gémissemens imposteurs & des infirmités factices, surprennent votre libéralité & trompent votre compassion.

D'UNE voix artificielle, plaintive & monotone, ils articulent en traînant le nom de Dieu,

& vous pourfuivent dans les rues avec ce nom facré ; mais ces miférables ne craignent ni fa juftice, ni fa préfence. Ils mentent à chaque paffant : entretenus par les aumônes, ils font femblant d'être fouffrans, mutilés, pour fe dérober au travail qu'ils déteftent.

On a vu jadis des poltrons fe couper le pouce, pour fe difpenfer d'aller à la guerre. Eux, ils fe couvrent de plaies hideufes pour attendrir le peuple Mais quand la nuit vient, fuivez ces vagabonds dans le cabaret reculé de quelque fauxbourg, lieu du rendez-vous, vous verrez tous ces eftropiés droits & difpos, fe raffembler pour leurs bruyantes orgies. Le boiteux a jeté fa béquille, l'aveugle fon emplâtre, le boffu fa boffe de crin, le manchot prend un violon, le muet donne le fignal de l'intempérance effrénée. Ils boivent, ils chantent, ils hurlent, ils s'enivrent ; la licence la plus débordée regne dans ces affemblées. Ils fe vantent des impôts prélevés fur la fenfibilité publique, de la violence qu'ils font aux ames compatiffantes & crédules. Ils fe communiquent leurs fecrets, ils répetent leurs rôles lamentables avec des éclats de rire licencieux. La com-

munauté de femmes eſt en uſage, comme à Lacédémone, parmi ces miſerables qui, dans une égalité ſcandaleuſe, ne connoiſſent aucun principe, & ont dépouillé ces ſentimens de pudeur qui ſemblent innés dans tous les hommes policés.

Ils ſe félicitent de ſubſiſter ſans rien faire, de partager tous les plaiſirs de la ſocieté ſans en connoître les charges. Les enfans qui proviennent de ces commerces infames & illicites, ſont adoptés par les premiers d'entr'eux qui ont beſoin d'un objet innocent, pour exciter la pitié du public. Ils dreſſent leur voix enfantine à l'accent de la mendicité; & à meſure que l'enfant grandit, il transforme en métier la funeſte éducation qu'on lui a donnée.

Lorsqu'ils manquent d'enfans, ces miſérables enlevent ceux d'autrui: alors ils contournent & disloquent leurs membres, pour leur donner ce qu'ils appellent des *jambes & des bras de Dieu.*

Cet infame & criminel métier enrichiſſoit autrefois plus qu'il n'enrichit aujourd'hui, vu

la févérité de la police fur cet article. On a vu des mendians donner trente & quarante mille francs en mariage à leurs filles, & vivre chez eux très-commodément, après avoir *râlé* une journée entiere pour attirer des aumônes abondantes.

MAIS comment ofe-t-on punir la mendicité, lorfqu'on voit celle des ordres religieux revêtue d'une apparence légale, & pour ainfi dire, confacrée ? Ces ordres font riches, & ne mendient, dit-on, que par humilité; mais l'exemple n'eft-il pas dangereux ? Et comment peut-on établir une différence entre des fainéans vêtus d'un froc, & des fainéans de profeffion qui fubfiftent de la charité publique ?

TOUTES ces filles qui, le foir vous offrent leurs appas pour une légere rétribution, peuvent être confidérées comme de jeunes mendiantes; car elles font encore plus affamées que libertines. Elles vous demandent votre argent plutôt que vos careffes.



CHAPITRE XLVI.

Néceſſiteux.

Il n'eſt preſque pas poſſible, dans la ſituation actuelle de notre gouvernement, qu'il ne ſe trouve un grand nombre de coupables, parce qu'il y a une foule de *néceſſiteux* qui n'ont qu'une exiſtence précaire, & que la premiere loi eſt qu'il faut vivre. L'horrible inégalité des fortunes qui va toujours en augmentant, un petit nombre ayant tout, & la multitude rien, les peres de familles dépouillés de leur argent par la voie trop ſéduiſante des loteries & rentes viageres, & ne laiſſant preſque plus à leurs enfans que des contrats en parchemins, annullés à leur décès, le fardeau de la miſere, la dureté inſolente du riche, qui marchande la ſueur & la vie du manouvrier, les entraves miſes à l'induſtrie, les impôts multipliés, le déplacement & l'incertitude des états, le défaut de circulation, le hauſſement prodigieux des denrées, tout précipite l'infortuné dans un nouveau déſordre.

ARRIVENT les loix pénales, entourées de bourreaux, mais on corrige rarement le mal qu'on n'a point ſu prévoir. Les potences, les échafauds, les roues, les galeres, inutiles vengeances! Les mêmes délits recommencent, parce que la ſource n'en a pas été fermée; il en eſt de même de ces plaies qui verſent toujours un ſang corrompu, parce qu'on n'attaque pas la maſſe infectée.

LES riches ne ſont pas devenus plus humains. L'injuſte diſtribution de la propriété a été maintenue par les loix mêmes & par les ſupplices. Les coupables ont eu la tentation qui naiſſoit de leur ſituation : leurs beſoins n'ont point changé. Ils auroient été fideles obſervateurs des loix, ſi les loix les euſſent protégés en quelque choſe. Mais leurs mains étant vuides, la loi les repouſſoit. La faim d'un côté, de l'autre, des peines atroces, les tenoient en ſuſpens. Jugez de l'impérieuſe & cruelle néceſſité, puiſqu'ils ont haſardé leurs vies. Je ne parle point ici de ces crimes atroces & réfléchis qu'enfante la vengeance & la trahiſon, mais de ces crimes hardis qui exigent le partage des biens. C'eſt la ſociété qui a commencé le mal, parce

qu'elle n'a pas assez travaillé sur la subsistance commune que tous ont droit d'attendre, & le malheureux qui monte sur l'échafaud me paroît toujours accuser un riche.

CHAPITRE XLVII.

L'Hôtel-Dieu.

J'IRAI *à l'hôpital*, s'écrie le pauvre Parisien; *mon pere y est mort, & j'y mourrai aussi*; & le voilà moitié consolé. Quelle abnégation! quelle profonde insensibilité!

CRUELLE charité que celle de nos hôpitaux! Fatal secours, appas trompeurs & funestes! Mort cent fois plus triste & plus affreuse que celle que l'indigent recevroit sous ses toits, abandonné à lui-même & à la nature! La maison de Dieu, & on ose l'appeller ainsi! Le mépris de l'humanité semble ajouter aux maux qu'on y souffre. Le médecin, le chirurgien sont payés, d'accord: les remedes ne coûtent rien, je le sais: mais on couchera le malade à côté d'un moribond & d'un cadavre; on lui mettra le

ſpectacle de la mort ſous les yeux, lorſque les angoiſſes de la terreur pénétreront déja ſon ame épouvantée..... la maiſon de Dieu ! On le plongera dans un air rempli de miaſmes putrides; on le ſoumettra à un deſpotiſme qui n'écoutera ni le cri de ſa douleur, ni ſes repréſentations, ni ſes plaintes; on ne lui donnera perſonne pour le conſoler, pour l'affermir ; on ſera indifférent à l'enlever comme mort ou comme convaleſcent; la pitié même ſera aveugle & meurtriere ; car elle n'aura plus ce qui la caractériſe, la compaſſion profonde, l'attention ſecourable, les larmes de la ſenſibilité....... la maiſon de Dieu ! tout eſt dur & farouche dans ces lieux où tout ſouffre. Les maladies les plus contraires ſeront ſous la même couverture, & une ſimple indiſpoſition ſe convertira en un mal cruel.

Qui ne fuiroit ces hoſpices ſanglans & dénaturés ? Qui oſera mettre le pied dans cette maiſon, où le lit de la miſéricorde eſt cent fois plus affreux que le grabat nud de l'indigent; & tandis que ces horreurs révoltantes affligent les regards de l'étranger, & oppreſſent les cœurs irrités, on apprend avec une ſurpriſe

mêlée d'effroi & d'indignation, que les hommes auxquels cette adminiſtration importante eſt confiée, n'ont rien fait encore pour éviter du moins la honte des reproches; que le grand ſcandale ſubſiſte; que, tandis que tous les biens du clergé appartiennent de droit aux pauvres, diſent les ſaints canons, le clergé n'a point ſecouru puiſſamment l'humanité ſouffrante, & que ſon zele a paru tiede ſur le devoir le plus ſacré que ſes obligations lui impoſoient.

Que ſeroit-ce, ſi le vol ſacrilege des biens deſtinés au ſoulagement des miſérables, ſi ces richeſſes détournées faiſoient ſortir la cruauté, des établiſſemens même fondés par la bienfaiſance? Eſt-il ſous le ciel un crime qui méritât plus l'exécration de tous les hommes? Et cependant la voix publique accuſe hautement ces régiſſeurs, dont le nom ne devroit être cité qu'avec attendriſſement & reſpect.

L'HOTEL-DIEU a été fondé en *660*, par Saint-Landry & le comte Archambaud, pour y recevoir les malades de l'un & de l'autre ſexe, ſans exception de perſonnes. Le juif, le turc, le proteſtant, l'idolâtre, le chrétien, y entrent

également. Il y a douze cents lits ; & le nombre des malades se monte à cinq ou six mille. Comptez pour l'hôpital général dix à douze mille personnes, pour Bicêtre quatre à cinq mille ; vous aurez le dénombrement des infortunés qui ne savent où poser leur tête. Car dans nos gouvernemens modernes, on reçoit l'existence sans obtenir le point où doit reposer cette même existence.

IL est presque impossible de savoir quels sont les revenus de l'Hôtel-Dieu. Ils sont immenses ; & ce qui le feroit croire, c'est l'attention que l'on a d'en dérober la connoissance au public. Les abus paroîtroient beaucoup plus révoltans à côté de cette opulence. Rapprochez la *maison de charité* de Lyon, & l'*hôpital de Versailles*, de l'Hôtel-Dieu de Paris ; d'un côté, vous appercevrez un ordre admirable, une régie digne d'éloges & qui attendrit le contemplateur ; de l'autre, vous verrez tous les vices qui affligent l'ame, qui la soulevent & qui ne lui permettent pas de passer sur cet objet sans exhaler sa profonde indignation.

ON espéroit que le dernier incendie tour-

seroit à l'avantage des malades ; qu'on bâtiroit sur un nouvel emplacement un édifice plus spacieux, plus sain ; mais on a laissé subsister presque tous les anciens abus.

L'HOTEL-DIEU de Paris a tout ce qu'il faut pour être pestilentiel, à cause de son atmosphere humide & peu aéré ; les plaies s'y gangrenent plus facilement, & le scorbut & la gale n'y font pas moins de ravages, pour peu que les malades y séjournent.

LES maladies les plus simples dans leur principe, acquierent des complications graves par une suite inévitable de la contagion de l'air ; c'est par la même raison que les plaies simples à la tête & aux jambes sont mortelles dans cet hôpital.

RIEN ne confirme mieux ce que j'avance que le dénombrement des misérables qui périssent tous les ans à l'Hôtel-Dieu de Paris & à Bicêtre : il meurt le cinquieme des malades ; calcul effrayant, & qu'on envisage avec la plus parfaite indifférence !

IL est prouvé par l'expérience & par les

obſervations des phyſiciens, qu'un hôpital qui contient plus de cent lits, eſt une vraie peſte : on peut ajouter que toutes les fois que l'on traitera deux malades dans la même chambre, on les expoſera évidemment à ſe nuire beaucoup, & que par conſéquent l'on agira contre toutes les loix de l'humanité.

PUISSE-T-IL ſe rencontrer des hommes aſſez courageux pour remédier à ce qui dégrade aux yeux de l'étranger, cette partie de l'adminiſtration publique ! Puiſſent-ils braver les adverſaires qui frémiſſent du moindre changement ! puiſſe enfin le génie du bien l'emporter ſur le génie du mal, toujours fort, toujours opiniâtre, & faiſant la plus vigoureuſe défenſe contre tous les plans généreux qui intéreſſent l'humanité !

ON croit pouvoir aſſurer ici que le revenu de l'Hôtel-Dieu eſt tel, qu'il ſuffiroit pour nourrir preſque la dixieme partie de la capitale ; & le patrimoine ſacré des pauvres ſe trouve livré aux vices d'une adminiſtration inſuffiſante, puiſqu'elle ſe trompe depuis ſi longtems, & dans le choix des moyens & dans l'exécution.

CHAPITRE XLVIII.

Clamart.

LES corps que l'Hôtel-Dieu vomit journellement ſont portés à Clamart : c'eſt un vaſte cimetiere, dont le gouffre eſt toujours ouvert. Ces corps n'ont point de biere ; ils ſont couſus dans une ſerpiliere. On ſe dépêche de les enlever de leur lit, & plus d'un malade réputé mort, s'eſt réveillé ſous la main hâtive qui l'enfermoit dans ce groſſier linceul ; d'autres ont crié qu'ils étoient vivans, dans le chariot même qui les conduiſoit à la ſépulture.

CE chariot eſt traîné par douze hommes : un prêtre ſale & crotté, une cloche, une croix, voilà tout l'appareil qui attend le pauvre ; mais alors tout eſt égal.

CE chariot lugubre part tous les jours de l'Hôtel-Dieu à quatre heures du matin ; il roule dans le ſilence de la nuit. La cloche qui le précede, éveille à ſon paſſage ceux qui dor-

ment : il faut ſe trouver ſur la route pour bien ſentir tout ce qu'inſpire le bruit de ce chariot, & toute l'impreſſion qu'il répand dans l'ame.

On l'a vu dans certains tems de mortalité, paſſer juſqu'à quatre fois en vingt-quatre heures : il peut contenir juſqu'à cinquante corps. On met les enfans entre les jambes des adultes. On verſe ces cadavres dans une foſſe large & profonde, on y jette enſuite de la chaux vive ; & ce creuſet qui ne ſe ferme point, dit à l'œil épouvanté, qu'il dévoreroit ſans peine tous les habitans que renferme Paris.

L'ARRET du Parlement du 7 Juin 1765, qui ſupprime tous les cimetieres dans l'enclos de la ville de Paris, eſt demeuré ſans effet.

LA populace ne manque pas le jour de la fête des morts d'aller viſiter ce vaſte cimetiere, où elle preſſent devoir ſe rendre bientôt à la ſuite de ſes peres. Elle prie & s'agenouille, puis ſe releve pour aller boire. Il n'y a là ni pyramides, ni tombeaux, ni inſcriptions, ni mauſolées : la place eſt nue. Cette terre graſſe de funérailles, eſt le champ où les jeunes chirurgiens

rurgiens vont la nuit, franchiſſant les murs, enlever des cadavres, pour les ſoumettre à leur ſcalpel inexpérimenté : ainſi, après le trépas du pauvre, on lui vole encore ſon corps ; & l'empire étrange que l'on exerce ſur lui, ne ceſſe enfin que quand il a perdu les derniers traits de la reſſemblance humaine.

CHAPITRE XLIX.

Les enfans-trouvés.

L'HÔPITAL des enfans-trouvés eſt un autre gouffre, qui ne rend pas la dixieme partie de l'eſpece humaine qu'on lui confie. Dans la province de Normandie, on a calculé d'après l'expérience de dix ans, qu'il mouroit cent quatre enfans ſur cent huit : voyez la gazette de Deux-Ponts, du 9 Avril 1771 ; le réſultat s'eſt trouvé à-peu-près pareil dans pluſieurs provinces du royaume.

SEPT à huit mille enfans légitimes ou illégitimes arrivent tous les ans à l'hôpital de Paris, & leur nombre augmente chaque année. Il y

a donc sept mille peres malheureux qui renoncent au sentiment le plus cher au cœur de l'homme. Ce cruel abandon que combat la nature, annonce une foule de nécessiteux, & ce fut de tout tems l'indigence qui causa la plupart des désordres trop généralement attribués à l'ignorance & à la barbarie des hommes.

DANS les pays où le peuple jouit d'une certaine aisance, les citoyens même des dernieres classes sont fideles à la loi de la nature ; la misere ne fit & ne fera jamais que de mauvais citoyens.

A ne considérer que les causes ordinaires qui précipitent les enfans dans ce malheureux gouffre, mille raisons pressantes excusent une grande partie de ceux qui ont eu le malheur de se trouver réduits à cette cruelle nécessité. Les calamités nationales ont épuisé peu-à-peu les forces & les ressources du corps politique, mais il est une foule d'autres causes secondes, qu'il sera très-aisé de démêler, pour peu qu'on veuille réfléchir à la constitution politique de la capitale.

LA difficulté de vivre s'y fait sentir de plus

en plus. Quelque envie qu'aient tous les individus de se procurer de quoi subsister honnêtement, il ne leur est pas également possible d'y parvenir. Et comment songer à la subsistance des enfans, quand celle qui accouche est elle-même dans la misere, & ne voit de son lit que des murailles dépouillées !

Le quart de Paris ne sait pas bien sûrement la veille si ses travaux lui fourniront de quoi subsister le lendemain. Faut-il être étonné qu'on se porte au mal moral, quand on ne connoît que le mal physique ?

En tout tems, à toutes les heures du jour & de la nuit, sans question & sans formalités, on reçoit tous les enfans nouveaux-nés qu'on présente à cet hôpital.

Ce sage établissement a prévenu & empêché mille crimes secrets : l'infanticide est aussi rare qu'il étoit commun autrefois, ce qui prouve que la législation change totalement les mœurs d'un peuple.

Une fille qui a une foiblesse, la dérobe à

tous les regards ; elle n'en porte point la peine. Je crois qu'on a mis le libertinage un peu plus à son aise, d'accord : mais, outre qu'il est des inconvéniens inséparables de toute grande société, & qu'il seroit inutile de vouloir anéantir, on a paré à une multitude de malheurs, de scandales & de forfaits.

On avoit proposé de faire de tous ces enfans-trouvés autant de soldats. Projet barbare! Parce qu'on a nourri un enfant, a-t-on le droit de le dévouer à la guerre ? Ce seroit une charité bien inhumaine, que celle qui l'éleveroit pour lui redemander son sang, & lui ôter la liberté malgré lui. Nul ne doit naître soldat, que tous les citoyens ne le soient indistinctement.

La tendresse maternelle s'éteignoit devant le fatal point d'honneur, lorsque le généreux Saint-Vincent-de-Paule (qui méritoient un éloge de la main du panégyriste de Descartes & de Marc-Aurele), offrit un asyle à ces innocentes victimes, qui doivent le jour à la foiblesse, à la séduction ou au libertinage.

J'ai dit que le nombre des enfans-trouvés

montoit à sept mille par année ; mais il faut observer qu'un grand nombre de ces enfans viennent de la province. Là, quand une fille devient mere, elle fait partir secrétement l'enfant qu'elle craint de conserver, & que dans toute autre circonstance elle eût idolâtré.

Ce malheureux enfant, qui perdroit celle qui lui a donné le jour, exilé par le préjugé au moment de sa naissance, est recueilli de lieue en lieue par des mains mercenaires. Hélas ! c'est peut-être un *Corneille*, un *Fontenelle*, un le *Sueur* qui, dans ce transport, va succomber à l'intempérie des saisons, aux fatigues du voyage ; l'oserai-je dire, au défaut de la nourriture ; & ce qu'il y a d'incroyable, c'est que ce même enfant, venu de Normandie ou de Picardie, à travers mille dangers, y retournera le soir même de son arrivée à Paris, parce que le sort lui aura donné à la *creche* une nourrice Normande ou Picarde.

C'est un homme qui apporte sur son dos les enfans nouveaux nés, dans une boite matelassée qui peut en contenir trois. Ils sont de bout dans leur maillot, respirant l'air par en

haut. L'homme ne s'arrête pas pour prendre ses repas, & leur faire sucer un peu de lait. Quand il ouvre sa boîte, il en trouve souvent un de mort; il achete le voyage avec les deux autres, impatient de se débarrasser du dépôt. Quand il l'a déposé à l'hôpital, il repart sur-le-champ pour recommencer le même emploi, qui est son *gagne-pain*.

Presque tous les enfans qu'on transporte de Lorraine par Vitry, périssent dans cette ville. Metz a vu dans une seule année neuf cents enfans exposés. Quelle matiere à réflexion!

Il feroit tems de chercher un remede à ce mal. Ou il faudroit cesser de mésestimer la fille honnête & courageuse qui nourriroit de son lait son enfant, & racheteroit ainsi sa faute par tous les soins maternels; ou il faudroit épargner à ces enfans ce transport pénible qui en moissonne le tiers, tandis qu'un autre tiers périt avant l'âge de cinq ans.

En Prusse toutes les filles nourrissent leurs enfans, & publiquement. Il seroit puni, celui qui les offenseroit de paroles dans cette au-

gufte fonction de la nature. On s'accoutume à ne voir plus en elles que des meres ; voilà ce qu'a fait un Roi philofophe ; voilà comme il a donné des idées faines à fa nation.

On avoit propofé de fubftituer au lait de femme, celui de chevre & de vache : le Nord fe trouve très-bien de ce fyftême. Pourquoi ne profiterions-nous pas de l'idée que nous avons donnée aux nations étrangeres ? Elles favent mettre en pratique ce que nous imaginons infructueufement.

CHAPITRE L.

Loterie royale de France.

AUTRE fource de grands maux, & nouvellement ouverte. C'eft un fléau qui ne fe renouvelle pas moins deux fois par mois. Cette loterie, fatale dans tous les fens poffibles, eft une véritable contagion qui nous eft arrivée d'Italie. Elle fut condamnée d'abord à Rome fous peine de banniffement : pourquoi faut-il qu'elle fe foit répandue dans prefque toutes

les grandes villes de l'Europe ? Paris avoit assez de maux intestins à combattre sans celui-là.

Les entrepreneurs savent très bien que leur gain est immense & infaillible ; que le nombre des perdans doit surpasser de beaucoup ceux qui gagnent ; que presque toutes les chances sont à leur avantage ; qu'il n'y a aucune proportion entre la mise & le lot ; & ils font jouer au pauvre peuple deux fois par mois le jeu le plus insensé & le plus dévorant. Le stupide vulgaire se flatte d'attraper un *quaterne* ou un *quines.*

Les suites funestes de cette cruelle loterie sont incalculables. L'illusion fait porter aux cent douze bureaux, l'argent réservé à des devoirs essentiels. Les domestiques, incités par un appas dangereux, trompent & volent leurs maitres. Les parens aveuglés par leur tendresse, croient doubler leur fortune, & la perdent entiérement. Les commis, les caissiers hasardent leur dépôt, & se donnent ensuite la mort par désespoir. Plusieurs maisons sont tombées par ce jeu ruineux. Une certaine ivresse s'empare de tous les infortunés, & ils perdent le dernier

ſoutien de leur vie défaillante. On eſt pleinement inſtruit de toutes ces ſcenes tragiques, déſaſtrueuſes & preſque journalieres ; & malgré toute l'évidence du danger, & toute la force du ſentiment, qui fait voir cette loterie comme vexatoire, on en laiſſe ſubſiſter les funeſtes opérations, tant on a ſoif d'argent, tant on fait peu de cas des mœurs & de la tranquillité de familles !

CES conquêtes odieuſes de l'Etat ſur les citoyens, & des citoyens ſur leurs freres, sont-elles dignes de la mere-patrie ? & la ſociété devroit-elle immoler ainſi ſes enfans, leur tendre des pieges, & appeller d'inévitables déſordres, en agitant périodiquement toutes ces roues de fortune ?

ON parle de décorer la ville, de bâtir des édifices ; *l'aiſance & les mœurs en ſont le plus bel ornement*, diſoit Zénon. La divinité ne marque ni de temples, ni d'autels ; mais ce qui doit ſur-tout réjouir ſes regards, c'eſt la ſubſiſtance aiſée & journaliere d'un peuple heureux & content. La prudence en politique eſt l'œil des autres vertus.

Extrait, *ambe*, *terne*, *quaterne*, *quines*; mots ci-devant inconnus au peuple, quels désastres ne lui avez-vous pas déja causés? Quel argent ne lui avez-vous pas enlevé furtivement? Hélas! il ignore que cette loterie est toute à l'avantage des banquiers, & il passe sa vie *à combiner des numéros*. La crainte & l'espérance le rendent superstitieux & hébêté, & ne sachant pas même *calculer*, il reste dans la plus grossiere illusion. Son ignorance à cet égard devroit être sa sauve-garde.

Le roi de Prusse, sage législateur, a banni les loteries de Berlin & de ses Etats: ce grand exemple donné par une tête forte & habile à gouverner, dit plus que tous les raisonnemens; & sa longue expérience dépose contre ces jeux, qui dessechent les forces vitales d'un empire, en ôtant au peuple une partie de sa subsistance.



CHAPITRE LI.

Le chapitre équivoque.

COMMENT préserver Paris de la faim qui menace perpétuellement les deux tiers de ses habitans, insensiblement ruinés par les séductions les plus perfides & les plus multipliées? Parlons à une ville dépravée, & dans une ville corrompue. Depuis que la société a admis & consacré par ses loix mêmes une prodigieuse inégalité de fortunes, le grand forfait a été commis, & depuis chacun a & a dû avoir sa maniere d'exister. C'est un combat perpetuel, où tout fait effort sur la masse des richesses, pour en détacher quelque partie. Il ne s'agit plus ici de loix platoniques; il faut considérer aujourd'hui le renversement de la société naturelle, les effets monstrueux du luxe, & la dépravation générale qu'il a entraînée. L'Etat est un corps malade, gangrené; il ne s'agit pas de lui imposer les devoirs d'un corps sain & vigoureux, mais de le traiter conformément à ses plaies presque incurables.

Le luxe ſeul peut guérir les plaies du luxe : c'eſt un poiſon devenu néceſſaire a l'enſemble. La premiere loi eſt de vivre. Le ſpectacle le plus hideux eſt l vifage de la miſere oiſive, & qui attend la mort les bras croiſés, en pouſſant quelques gemiſſemens inarticulés : & comme la capitale eſt un amas confus & incohérent d'hommes qui n'ont ni terres à cultiver, ni manufactures à diriger, ni charges à remplir, qui ſont écraſés du fardeau journalier de l'indigence, & qui ne peuvent vivre que d'une induſtrie prompte & particuliere, il faut, puiſque le mal eſt fait, & qu'on a toléré tant de ſortes d'abus, il faut donner des moyens de ſubſiſtance à cette foule d'hommes qui pourroient faire pis.

L'Etat autoriſe publiquement une loterie, qui n'eſt qu'un jeu de haſard ; toujours favorable au banquier, & dont le gain eſt pour lui ſeul. Et pourquoi interdire les mêmes jeux aux particuliers, tandis qu'on les ruine d'une maniere toujours infructueuſe pour chacun d'eux ? C'eſt l'Etat qui joue, mais qui joue à coup ſûr. Qu'il reſtitue donc aux particuliers les avantages & les bénéfices ; il vaut mieux qu'un homme ſoit joueur, que d'être un uſurier, un

escroc, un voleur. Dès que l'oisiveté reghe dans une grande ville, le seul moyen de parer à sa destruction inévitable, est de faire ensorte que les moyens de subsister ne soient refusés à personne; car la loi voulant être raisonnable, deviendroit aveugle & inhumaine.

Le jeu est un commerce momentané, rapide, susceptible d'un nombre infini de chances, propre à diviser merveilleusement les trop grosses fortunes. Il forme une circulation d'argent, & cette circulation abreuve, vivifie, & de plus, favorise les consommations. Ceux qui ne jouent pas, se ressentent du bénéfice de ceux qui gagnent. Dans l'ivresse du gain, l'argent coule, échappe, & se répand sur tous les pas de l'heureux joueur. L'avarice devient généreuse, & tous les fronts sont déployés par le mouvement actif de l'espérance & de la joie.

Une circulation très-rapide est imprimée à l'argent; tous les marchands s'en ressentent, & de proche en proche, tous les plus petits canaux du corps politique reçoivent des germes de fécondité.

J'aimerai toujours mieux voir dans Paris

des maiſons de jeu, que des maiſons de proſtitution. Les premieres peuvent cauſer quelque bien, les ſecondes ne peuvent qu'être funeſtes en tout ſens. Le ſyſtême de Laws fut un jeu public. Jamais on ne vit tant d'activité en France; le mouvement du commerce étoit rapide, les affaires multipliées & tous les petits états jouiſſent. Ce jeu moins déſordonné, moins violent, contenu dans les limites qui appartiennent à chaque objet, eût été très-utile.

Ne nous abuſons donc pas aujourd'hui, & voyons les choſes telles qu'elles ſont. Depuis que l'or eſt l'eſprit vital des empires, & que les Rois eux-mêmes ne regnent que par l'or, on ne compte plus que ſes heureux poſſeſſeurs. Dans les rangs les plus élevés, tout comme ailleurs, on ſe baiſſe pour ramaſſer l'or, & ſans lui, tout eſt vaine décoration.

Les dignités ſtériles ne ſont plus des dignités. La ſcience du blaſon eſt reléguée dans les dictionnaires, & nous demandons comme l'Anglois, non plus *quel homme eſt-ce?* mais, *combien a-t-il?* L'égalité des individus, qui le croiroit! ſemble devoir renaître des ferments

tions mêmes du luxe : en attendant qu'il nous tue, il nous suspend, égaux sur les bords de l'abyme. Plus de maîtres dans nos cités, que ceux qu'on se donne ; plus d'esclaves, que ceux qui n'ont point d'or : qui a de l'or peut regarder tout homme en face ; qui a payé l'impôt au souverain, est absolument quitte envers lui.

On se l'arrache, on se le partage cet or si nécessaire ; & dans ce combat, le vainqueur d'aujourd'hui sera demain vaincu. Qui ne sent que dans un tel choc politique, & sujet à tant de balancement, les différentes places que chacun occupe n'admettent point de différences légitimes aux yeux de la raison ! qu'il n'y a d'autre distinction réelle & permanente que l'or ! qu'il faut donc le lancer en tout sens, afin qu'il passe de main en main, & que chacun ait le droit d'en obtenir des parcelles ! Ne sent-on pas que, consacrer d'un côté les monstrueux héritages, & empêcher de l'autre que tel homme n'hérite d'un autre à une table de jeu, c'est la contradiction la plus absurde, la plus dangereuse, même au gouvernement actuel, qui s'étant fait banquier, a distrait sciemment le bien qui pouvoit résulter de ce jeu effroyable,

où tous les désavantages sont nécessairement pour ceux qui *pontent*.

Si ce remede paroît opposé à des réflexions plus sages, je ne l'indique que comme un remede momentanée, & qui donne le tems au législateur de recourir à des moyens plus conformes à la vertu. C'est Colbert qui a commencé le mal, & je suis pleinement justifié par ses institutions & celle de ses imitateurs. Colbert, à la tête du commerce & des manufactures, leur a sacrifié l'agriculture. Il a porté dans le sein des villes cette foule d'hommes qui fertilisoient les campagnes; il a créé la classe innombrable des rentiers. On avoit des ouvrages d'un travail précieux, & l'on manquoit de pain. On lit avec étonnement que durant les troubles de France, qui précéderent le regne de Henri IV, le royaume produisoit des subsistances deux fois au-delà de la consommation des habitans, & que pendant les opérations brillantes de Louis XIV, au milieu des miracles de la peinture & de la sculpture, la nation souffroit de la disette; disette qui depuis s'est fréquemment renouvellée, ce qui prouve un vice dans le ministere de ce Colbert si vanté,

vanté, qui a procuré à Louis XIV de nouveaux moyens de prodigalité, qui a fondu le peuple dans le service de la cour, qui a augmenté la puissance royale au-delà de ses bornes naturelles.

ET ce qu'il faut remarquer, c'est que malgré Colbert, le manufacturier & le marchand n'ont jamais pu jouir d'un degré d'estime égal à leurs travaux. Pourquoi celui qui achete se croiroit-il au-dessus de celui qui vend ? Les besoins ne sont-ils pas réciproques ? Et de quelle chose dans le monde l'argent n'est-il pas le signe ? On soudoie le trône, on paie les autels ; le monarque & le pontife ont des revenus qu'ils touchent de leurs mains en monnoie. Les récompenses les plus illustres ont dans tous les Etats modernes l'argent pour base. Je vois les grands seigneurs aussi âpres à l'obtenir, que ceux qui en sont totalement privés. Tous les grands comédiens de ce monde, depuis ceux qui jouent sur les treteaux, jusqu'à ceux qui représentent dans les cours, sont payés, & d'avance : conformité assez remarquable. Le commerce, dit-on, est fondé sur le gain ; voilà ce qui l'avilit. Mais tout respire le gain ! Celui

qui se trouve au lever du roi fait une espece de trafic de son tems, de ses courses, de ses assiduités, de ses courbettes. Il ne voyage cependant que de Paris à Versailles. Le négociant visite tous les ports de l'Europe ; il est utile à tous les hommes. Tel a rapporté de ses voyages une multitude de connoissances, & tel gentilhomme qui ne veut vendre que son sang, marchande des années entieres un régiment qui lui échappe ; & le voilà pauvre, lui & ses descendans, pour deux cents années.

AI JE plaisanté, ai-je raisonné ? C'est ce que je vous laisse à deviner, Lecteur.

CHAPITRE LII.

Mes regrets & bien superflus !

EN voyant tout ce qui déshonore sur ce point un peuple riche & policé, quel écrivain n'a point regretté de ne pas trouver dans cette ville une *tribune aux harangues*, où l'on parleroit au public assemblé. On y tonneroit contre de cruels abus, qui ne cessent en tous pays

que quand on les a dénoncés à l'animadversion publique. Les plus beaux morceaux d'éloquence qui nous restent de l'antiquité, sont émanés de la tribune; & aujourd'hui que les lumieres politiques deviennent plus saines, on y proposeroit ce qui pourroit être utile au public.

QUI oseroit y monter sans se sentir échauffé des nobles flammes du patriotisme? Aujourd'hui dans les gouvernemens les plus libres, les peuples ne connoissent les débats des administrateurs & les vices de l'administration, que par les papiers publics; moyen toujours précieux, mais bien inférieur à la parole qui tonne au milieu d'une immense assemblée.

CHAPITRE LIII.

Souhait.

CETTE population qui s'accroît, s'accroîtra encore; car, depuis que les routes sont ouvertes, tout vient, tout fond des provinces sur la capitale; des colonies de jeunes gens y accourent, abandonnent les toits paternels, soit

pour y faire fortune, soit pour y vivre avec plus de liberté; & de-là ce nombre infini de gens qui cherche de l'emploi & de l'occupation. La masse d'argent s'y précipite, & d'autant plus qu'il ne reflue pas vers les provinces, & que les provinces y versent incessamment le leur. Mais cette masse se concentre en peu de mains.

CES considérations ont fait desirer à plusieurs que Paris devînt port, comme il l'a été autrefois, à ce qu'il semble. Il est sûr que le commerce maritime conviendroit très-bien à la capitale d'un royaume aussi peuplé que la France, sur-tout si l'on considere que presque tout l'argent est dans Paris. Ce commerce ne nuiroit en rien aux autres villes du royaume, parce que les relations nouvelles, ouvertes avec l'Amérique, pourroient occuper le double & le triple des vaisseaux qui courent les mers, parce que le propre commerce est de vivifier toutes les parties qu'il arrose; parce qu'avec le tems & quelques efforts, l'on peut enlever à l'Angleterre & à la Hollande une partie de cet empire presque exclusif qu'elles s'attribuent.

QUELLE incroyable activité, & quel surcroît

d'induſtrie naitroit de ce nouveau point de vue! Il agrandiroit & ennobliroit les ſpéculations de nos financiers, transformés en agioteurs, faute de plus grands moyens. Il fourniroit une multitude de reſſources à tant d'hommes qui languiſſent avec du courage & du talent!

Le projet de faire aborder les vaiſſeaux marchands au pied du ſuperbe palais des Tuileries, n'eſt pas jugé impraticable. On prétend même que pour vaincre toutes les difficultés, la dépenſe totale n'excéderoit pas quarante-ſix millions. J'ai vu un plan qui me ſemble devoir être vainqueur de tous les obſtacles, & qui rendroit la riviere navigable en tout tems.

Eh quoi! eſt-ce au peuple qui a joint la Méditerranée à l'Océan, eſt-ce au pays qui a enfanté Riquet & Laurent, à redouter une entrepriſe beaucoup plus facile? Et quand il fallut ordonner aux eaux du canal de Languedoc de paſſer ſur un pont, & de traverſer une riviere, de couler à travers une montagne percée à ſa crête, de monter, de deſcendre une autre montagne ſans s'égarer, c'étoient d'autres travaux, d'autres difficultés à domter; difficultés

regardées comme infurmontables. On en vint à bout néanmoins, fur plus de quarante lieues d'étendue, & la fcience des machines n'étoit point alors perfectionnée au point où elle l'eft aujourd'hui.

QUELLE entreprife plus utile & plus néceffaire! On a dépenfé bien davantage pour des bofquets peuplés de marbres ftériles, & qui n'atteftent que l'orgueil des rois & non leur magnificence. Mes vœux hâtent le moment où cette ville aura un débouché pour fes nombreux enfans, obligés le plus fouvent de s'expatrier ou de ramper dans des occupations qui dégradent l'ame. Je lui vois alors un gage de fubfiftance affurée, un gage de félicité, & je ne tremblerai plus fur les futurs deftins; elle aura un rang égal aux capitales du monde. Mais je ne la confidérerai vraiment comme floriffante, que quand elle fe fera fait jour au fein des mers, pour appeller en ligne directe l'abondance dans fes murs: fans ce moyen, le revers le plus inattendu peut tout-à-coup la deffécher, la flétrir, & donner la mort à fes citoyens.

CHAPITRE LIV.

Paris-port.

TANDIS qu'on a dépensé trois ou quatre millions pour des guerres folles, inutiles, inconséquentes, comment n'a-t-on pas réalisé le projet de faire venir les vaisseaux à Paris? Rendre *Paris-port*, comme il l'a été autrefois; rétablir l'ancien commerce maritime de cette grande ville; y faire aborder les vaisseaux qui viendroient y mouiller des quatre parties du monde, ne feroit-ce pas donner tout-à-coup au commerce de la France la plus vigoureuse de toutes les impulsions? L'opulence de la capitale, sa population, l'activité de ses habitans, tout garantiroit les fonds, les matelots & le succès.

LE projet est praticable; il ne faudroit que creuser le lit de la riviere pour qu'elle fût navigable; & les frais devroient-ils être épargnés pour cette magnifique & importante opération?

ALORS peut-être, ſans la marine royale (cette coûteuſe & inutile décoration), les armateurs ſortiroient en foule, & ſe rendroient redoutables, parce qu'ils marcheroient avec toutes les forces réunies d'une ville peuplée, induſtrieuſe & riche. Le ſort de la capitale ne ſeroit plus incertain, des reſſources promptes ſeroient aſſurées à tous les regnicoles. La France comporte par ſes richeſſes territoriales cinq à ſix villes maritimes du premier ordre, & nous en avons à peine trois.

TOUT ce qui eſt dépenſé à Paris en luxe frivole, en jouiſſances futiles, prendroit naturellement ſon cours vers un commerce grand & généreux, qui éléveroit les ames & les eſprits. L'agiotage diſparoîtroit pour faire place au négoce, l'uſure rougiroit quand elle appercevroit des moyens plus grands, plus lucratifs & légitimes; enfin, ſi les ſuccès ſont proportionnés à la maſſe de pouvoir qu'on met en action, de quels avantages ne pourroit-on pas ſe flatter?

LA tête d'un pareil royaume figureroit avec plus de ſplendeur, environnée de mille vaiſ-

ſeaux; & l'abondance qui ne vient à elle qu'en épuiſant les environs, & fatiguant les hommes, les chevaux & les routes, viendroit flotter ſans peine & ſans efforts au pied de ſes magnifiques remparts. L'induſtrie aiguillonnée en tout ſens ne ſeroit plus timide ni obſcure; elle s'agrandiroit avec le projet, & la réaction de tous les eſprits opéreroit quelque choſe de grand, c'eſt-à-dire, de relatif à la puiſſance réelle du royaume.

Cette nouvelle conquête vaudroit bien celle de quelques iſles éloignées, ſur la poſſeſſion deſquelles s'égare la routine de la politique moderne.

Si l'on remonte dans l'hiſtoire, l'on verra que des peuples de la Suede, du Danemarck & de la Norwege, au nombre de quarante mille hommes, ayant à leur tête *Sigefroi*, vinrent en l'année 885 faire le ſiege de Paris avec ſept cents voiles, ſans compter les barques, en ſorte (qu'au rapport d'*Abbon*, religieux de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, contemporain & témoin oculaire, qui a écrit l'hiſtoire de cette guerre en deux volumes en vers la-

tins), la riviere étoit couverte de leurs bâtimens l'espace de deux lieues. Il ajoute qu'ils étoient deja venus deux fois dans le même siecle.

Jules-Cesar rapporte dans le troisieme livre de ses commentaires, que lors de la conquête des Gaules, il fit faire pendant un hiver six cents vaisseaux des bois qui étoient aux environs de Paris; qu'au printems il fit monter sur ces vaisseaux son armée, avec armes, bagages, chevaux, provisions, & qu'il descendit la Seine, passa à Diepe, & de-là en Angleterre, dont il fit la conquête.

N'avons-nous pas vu, il y a quelques années, le premier Août 1766, le capitaine Berthelot arriver au Pont-Royal, vis-à-vis des Tuileries, sur son vaisseau de cent soixante tonneaux, de cinquante-cinq pieds de quille, & dont le grand mât avoit quatre-vingt pieds de hauteur? Lorsqu'il partit le 22 du même mois, chargé de marchandises, l'eau de la Seine étoit à-peu-près à la même hauteur, c'est-à-dire, à vingt-cinq pieds. Ce vaisseau est arrivé de Rouen à Paris en sept jours, de

Roüen à Poiſſy en quatre jours, & une autrefois du Havre à Paris en dix jours.

L'ACADÉMIE des ſciences, belles-lettres & arts de Rouen, annonça dans ſa ſeance publique, tenue le premier Août 1759, qu'elle propoſoit pour ſujet du prix de l'année ſuivante cette queſtion : *La Seine n'a-t-elle pas été autrefois navigable pour des vaiſſeaux plus conſidérables que ceux qu'elle porte, & n'y auroit-il pas des moyens de lui rendre ou de lui procurer cet avantage?* En 1760 le prix fut remis, l'académie n'ayant pas été ſatisfaite des mémoires qui lui furent envoyés. En 1761 les nouveaux ne lui ayant pas paru meilleurs, elle ſe décida à changer la matiere du prix.

LE projet n'a jamais été jugé impraticable par les ingénieurs, & le devis eſtimatif des ouvrages, ſigné par pluſieurs architectes, a été mis ſous les yeux du miniſtere.

ON a de l'argent pour des guerres deſtructives & incertaines, pour les vieux rebus du radotage miniſtériel; on n'en a point pour féconder une ville immenſe & ſoulager les pro-

vinces du tribut énorme & onéreux qu'elle en exige.

CHAPITRE LV.

Les Prisons.

RETOMBONS de ces fublimes projets à ce qui exifte. Abandonnons nos beaux rêves, pour contempler notre indigence & notre pauvreté réelle ; voyons notre extrême indifférence pour tout ce qui intéreffe de fi près l'humanité. Des images confolantes ont erré autour de moi : les cachots, les chaînes, le bruit des clefs diffipent le fonge.

LA loi arrête l'innocent comme le coupable, lorfqu'il s'agit de conftater un délit; mais la prifon étant déja une peine très-grave, elle doit être adoucie autant qu'il eft poffible qu'elle le foit. Or, pour s'affurer de ma perfonne, il ne faut pas pour cela attaquer ma fanté, me priver des regards du foleil & de l'air, me jeter dans une demeure infecte, me faire languir au milieu d'une troupe de brigands, dont la feule vue eft un fupplice.

Si le ſoupçon exige que je ſois totalement privé de ma liberté, que je ne ſois point à la merci de l'avarice d'un geolier ; qu'en m'arrachant à mes foyers, on ne me confonde point avec ceux qu'on va conduire au gibet ; car je puis être innocent.

La loi ne me devra aucun dédommagement, quand elle aura reconnu mon innocence : d'accord, parce qu'elle aura agi au nom de l'intérêt général, auquel tout eſt & doit être ſubordonné ; mais que je n'emporte pas une affreuſe maladie de ma captivité, tandis qu'il eſt ſi facile de m'épargner ces horreurs, en m'accordant un peu d'air au milieu de ma ſolitude !

Les priſons ſont reſſerrées, mal-ſaines, infectes : on les a juſtement comparées à de hauts & larges puits, aux parois deſquels ſeroient adoſſées des maſures étroites & hideuſes. Si le priſonnier veut y être ſéparé, il paiera *ſoixante francs par mois* un petit emplacement de *dix pieds quarrés :* tout s'y vend le double ; & l'on diroit qu'il y a au *guichet* une taxe particuliere pour rendre la miſere des priſonniers encore plus profonde.

D'ÉNORMES chiens font la garde & même la police avec les geoliers. Rien n'eſt plus frappant que l'analogie qui les caractériſe. Ces éleves ſont dreſſés à ſaiſir un priſonnier au collet & à le mener au cachot ; ils obeiſſent au moindre ſigne.

UNE petite porte épaiſſe s'ouvre trente fois par quart-d'heure ; il faut que tout ce qui ſert à l'entretien & à la nourriture paſſe par-là ; il n'y a point d'autre entrée.

LES cachots ſont les réceptacles de toutes les horreurs & de toutes les miſeres humaines : les vices les plus monſtrueux y ſont naturaliſés, & le criminel oiſif s'enfonce-là dans de nouveaux crimes.

ON nomme *pailleux* les miſérables qui reſpirent encore dans ces ſouterrains. L'humanité eſt réellement effrayante & hideuſe ſous ce deplorable point de vue : tirons le rideau.

IL y a à la porte de la priſon un *cercueil bannal* pour les priſonniers & *pailleux* qui decedent ; ils n'obtiennent point de biere de

la charité publique ; on ne leur accorde qu'un linceul. Ce cercueil très-épais & très-solide reçoit chaque jour tous les morts, & indistinctement ; quelquefois il en contient deux, quand les trépassés sont des adolescens. Le cercueil bannal de la prison du Châtelet sert depuis plus de quatre vingt ans. Les *pailleux* l'appellent *la croûte de pâté*. O sauvages errans dans les forêts de l'Amérique septentrionale ! vous mangez vos ennemis ; vous faites un trophée sanglant de leur chevelure, mais vous n'avez jamais du moins offert à la main tremblante de l'historien les tableaux que j'aurois ici à tracer !... Non, laissons les monstrueuses turpitudes de l'humanité dégradées sous les voiles épais qui la couvrent. Les gardiens féroces de ces criminels ne s'attendrissent jamais, & ils ajoutent d'eux-mêmes à la dureté de leur ministere.

Un édit bienfaisant & paternel va faire cesser une grande partie de ces abus, & le bien qui se fait devient le gage du bien qui se fera. Qu'il se fait lentement !



CHAPITRE LVI.

Sentence de mort.

QUELLE voix finiftre & retentiffante empliffant les rues & les carrefours, fe fait entendre jufqu'au fommet des maifons, & crie qu'un homme plein de jeuneffe va périr, égorgé de fang-froid par un autre homme, au nom de la fociété ? Le colporteur, en courant & hurlant, vend la fentence encore humide; on l'achete pour favoir le nom du coupable, & apprendre quel eft fon crime ; on a bientôt oublié l'un & l'autre. C'eft une condamnation fubite qui vient épouvanter les efprits au moment où l'on ne s'y attendoit pas.

LA populace quitte les atteliers & les boutiques, & s'attroupe autour de l'échafaud, pour examiner de quelle maniere le patient accomplira le grand acte de mourir en public au milieu des tourmens.

LE philofophe qui, du fond de fon afyle, entend

entend crier la ſentence, gémit; & ſe remettant à ſon bureau, le cœur gonflé, l'œil attendri, il écrit ſur les loix pénales & ſur ce qui néceſſite le ſupplice; il examine ſi le gouvernement & la loi n'ont rien à ſe reprocher; & tandis qu'il plaide la cauſe de l'humanité dans ſon cabinet ſolitaire, & qu'il ſonge à remporter le prix de Berne, le bourreau frappe avec une large barre de fer, écraſe le malheureux ſous onze coups, le replie ſur une roue, non la face tournée vers le ciel, comme le dit l'arrêt, mais horriblement pendante. Les os briſés traverſent les chairs. Les cheveux hériſſés par la douleur, diſtillent une ſueur ſanglante. Le patient dans ce long ſupplice demande tour-à-tour de l'eau & la mort. Le peuple regarde au cadran de l'hôtel-de-ville, & compte les heures qui ſonnent; il frémit conſterné, contemple & ſe tait.

MAIS le lendemain un autre criminel fait relever l'échafaud, & le ſpectacle affreux de la veille n'a point empêché un nouveau forfait. La populace revient contempler le même ſpectacle, le bourreau lave ſes mains ſanglantes, & va ſe confondre dans la foule des citoyens.

L'ASSASSIN meurt, & l'homme qui a fait éprouver à une armée entiere les horreurs de la famine, qui a été plus terrible aux soldats de la patrie que le fer & le feu de l'ennemi, qui a fait disparoître des voitures de farines, & peuplé les hôpitaux, cet homme vient bâtir un palais devant l'effigie du Monarque qu'il a trompé & volé ! Il devroit y entendre le murmure de l'État, les cris plaintifs des soldats qu'il a fait mourir d'inanition : il devroit se réveiller, agité par la frayeur, & voir des spectres menaçans errer autour de lui. Cependant il dort avec sécurité ; des regiſtres signés par des hommes de loi, vendus à ses rapines, ont légitimé ses vols ; à l'aide de calculs faux, il paroît innocent : son vil & infame métier s'accrédite pour ainsi dire, & lui donne un rang parmi cette race affamée d'or. Dans ses momens de bonne humeur, il raconte jusqu'à ses exploits meurtriers ; & comment, mettant le feu lui-même à des magasins, il a revendu à l'État ce qui lui avoit été payé. Incendiaire & assassin en Allemagne, il en plaisante à Paris.

ET le millionnaire qui médite invente des plans *extendeurs* d'impositions ingénieuses &

calculées sur la partie indigente du peuple; lorsqu'il a bien dîné, calcule ce qui doit lui revenir de tel forfait politique, au moment où il est travaillé d'une digestion laborieuse.

JE ne lui pardonnerai jamais; je le citerai incessamment au tribunal de l'humanité; je pardonnerai plutôt au malheureux qui, n'ayant qu'un pistolet & du courage, m'attaquera au détour d'une rue, pour m'ôter le signe représentatif des alimens dont il a besoin.

OUI, l'homme qui m'assassineroit me paroîtroit moins odieux que tous ces oppresseurs de la patrie. Je lui pardonne d'avance si ce malheur doit m'arriver: partie offensée, je lui rends mon affection; je le justifie même, & je garde le sentiment de la haine pour l'être monstrueux qui égorge dans le sein du luxe & des richesses, & le sentiment du mépris pour des loix qui n'ont pas la force d'arrêter ou de punir ces détestables attentats.



CHAPITRE LVII.

Le Bourreau.

L'EXÉCUTEUR de la haute-justice a pour gage *dix-huit mille livres* par an. Il n'en touchoit que seize mille il y a six ans. Il avoit le droit de porter ses mains immondes sur les denrées publiques, pour en prendre une portion. On l'a dédommagé en argent.

IL n'y a eu qu'un homme de décapité à Paris depuis quarante ans environ. Aussi le bourreau est-il inexpérimenté dans cette fonction.

LA derniere classe du peuple connoît parfaitement sa figure ; c'est le grand acteur tragique, pour la populace grossiere qui court en foule à ces affreux spectacles, par le sentiment de cette inexplicable curiosité, qui entraîne jusqu'à la foule polie ; quand le crime ou le criminel sont distingués.

LES femmes se sont portées en foule au

ſupplice de *Damiens* ; elles ont été les dernieres à détourner leurs regards de cette horrible ſcene.

Le petit peuple s'entretient fréquemment de l'exécuteur, dit qu'il a table ouverte pour les pauvres chevaliers de Saint-Louis, & va chercher chez lui de la graiſſe de pendu ; car il vend les cadavres aux chirurgiens, ou les garde pour lui, à ſon choix : le criminel ne peut pas ſe vendre de ſon vivant, ainſi qu'il fait à Londres.

Rien ne diſtingue cet homme des autres citoyens, même lorſqu'il exerce ſes épouvantables fonctions, ce qui eſt très-mal vu. Il eſt friſé, poudré, galonné, en bas de ſoie blancs & eſcarpins, pour monter au fatal poteau, ce qui me paroît révoltant, puiſqu'il devroit porter, en ces momens terribles, l'empreinte d'une loi de mort. Ne ſaura-t-on jamais parler à l'imagination ? & puiſqu'il s'agit d'effrayer la multitude, ne connoîtra-t-on jamais l'empire des formes éloquentes ? L'extérieur de cet homme devroit l'annoncer.

Il eſt, ſans contredit, le dernier citoyen de

la ville, & lui seul est frappé par son emploi d'un opprobre inhérent. Il a des valets qui exercent pour cent écus le métier qu'il fait pour six mille. Et il trouve des valets!

IL y auroit beaucoup de réflexions à faire sur cet argent de notre législation criminelle, pour savoir à qui il appartient spécialement; mais cet examen nous jetteroit dans une dissertation étrangere à la nature de cet ouvrage.

IL marie ses filles, quand il en a, à des bourreaux de province. Entr'eux ils s'appellent, (à l'instar des évêques) *Monsieur de Paris*, *Monsieur de Chartres*, *Monsieur d'Orléans*, &c. & *Charlot* & *Berger* fournissent aux entretiens du peuple une matiere inépuisable. Tels savetiers savent l'histoire des pendus & des bourreaux, ainsi qu'un homme de bonne société sait l'histoire des rois de l'Europe & de leurs ministres.

CHAPITRE LVIII.

Place de Grève.

LA, ſont venus tous ceux qui ſe flattoient de l'impunité (& l'on ne ſauroit imaginer comment ils s'abuſoient à ce point extrême.) Un *Cartouche*, un *Ravaillac*, un *Nivet*, un *Damiens*; & plus ſcélerat qu'eux encore, un *Deſrues*. Il y montra ſa froide intrépidité, & le courage tranquille de l'hypocriſie. Je l'ai vu & entendu au châtelet; car il ſe trouvoit alors dans la même priſon avec l'auteur de la *Philoſophie de la Nature*, & j'allois viſiter l'écrivain.

DESRUES n'avoit à la bouche que les noms ſacrés de Dieu & de religion: le génie du crime n'a guere été plus loin; & par la méditation & la complication de ſes forfaits, il a offert un exemple effrayant de ce que pouvoit receler & imaginer l'abyme noir & impénétrable du cœur humain, quand la perverſité y regne.

CETTE place eſt encore étroite, quoique

nouvellement élargie. Les exécutions devroient se faire ailleurs ; car on oblige une foule de rentiers qui ont prêté leur argent au Roi, à voir tous les apprêts révoltans d'une exécution ; & rien de si hideux, de si indigne de la majesté des loix. Mais tout ce qui concerne la jurisprudence criminelle, est parmi nous dans un si déplorable cahos, qu'il y a bien d'autres réformes à faire, avant que de donner aux exécutions une couleur qui les distingue d'un meurtre sanglant ou d'une vengeance atroce.

L'ASSASSIN au fond des bois a-t-il jamais couché un homme sur une croix de Saint-André, pour lui casser les os de douze coups ? puis l'a-t-il ployé sur une roue de carrosse, un confesseur à ses côtés, qui ne peut délier le patient, & qui l'exhorte à souffrir ? Certes, là justice est plus effrayante que le crime. L'assassin donne son coup de poignard, craint d'envisager sa victime, fuit avec le remords, tandis que la justice compte pendant vingt-quatre heures les cris désespérés d'un malheureux qu'environne un peuple immense.

On reproche à la populace de courir en foule

à ces odieux ſpectacles ; mais quand il y a une exécution remarquable ou un criminel fameux, renommé, le beau monde y court comme la plus vile canaille.

Nos femmes dont l'ame eſt ſi ſenſible, le genre nerveux ſi délicat, qui s'évanouiſſent devant une araignée, ont aſſiſté à l'exécution de Damiens, je le répete, & n'ont détaché que les dernieres leurs regards du ſupplice le plus horrible & le plus dégoûtant que la juſtice ait jamais imaginé pour venger les Rois.

On reproche à la populace (l'auteur d'un ouvrage moderne ſur *la paſſion du jeu*), que ce que ce jour-là même *on joua à la Grève, qu'on y joua de l'argent* en attendant l'huile bouillante, le plomb fondu, les tenailles rougies au feu, & les quatre chevaux qui devoient enfin écarteler l'aſſaſſin.

Le patient, tant la coutume a d'empire, ne harangue jamais le public ; ce qu'il fait ſi ſouvent en Angleterre : on ne lui en octroieroit pas la permiſſion. Le général Lally paroiſſant vouloir parler au peuple, on lui mit un *bâillon*.

Ainsi la forme du gouvernement se caractérise par-tout, & ne permet à personne d'élever la voix, même à sa derniere heure, & de haranguer un instant avant que d'expirer.

Les colporteurs, qui crient les sentences de mort (la médaille de cuivre sur l'estomac), font quelquefois retentir l'arrêt fatal jusqu'aux oreilles du supplicié ; cruauté impardonnable ! Ils appuient sur-tout fortement sur ces mots, *qui condamne un assassineur*. Cet horrible barbarisme est de leur invention, mais il frappe plus vivement les organes du peuple que le mot *assassin*, & le peuple dit & dira toujours *assassineur* ; cela lui semble plus énergique.

Il y a quelques années qu'un fils ayant fait assassiner son pere, fut rompu *à la place Dauphine* avec son complice, exécuteur du crime. Le parricide qui avoit entraîné dans l'abyme un homme foible, par l'appas du plus mince intérêt, se montra sur l'échafaud si dur, si hautain, si peu repentant (tandis que son compagnon prioit & se résignoit), qu'au premier cri qu'il jetta sous le premier coup de barre, un battement universel partit de toutes les mains.

J'AI cru que ce trait (peut-être unique), devoit appartenir au tableau des mœurs du peuple de la capitale.

ON ne coupe plus de tête ; ce qui prouve que les *nobles* & les *grands* ne prévariquent point.

CHAQUE année offre une race nouvelle de voleurs & de scélérats qui ont un caractere différent : l'an passé c'étoient des empoisonneurs, connus sous le nom d'*endormeurs*, qui méloient dans le tabac & dans les boissons un venin assoupissant, dangereux & mortel : cette année, ce sont des *voleurs d'église*, des sacrileges, qui pendant les nuits enfoncent, pillent les sacristies, emportent ciboires, calices, croix, chandeliers, &c. On a dépouillé, tant sur la route de Flandre qu'aux environs de Paris, près de quarante églises.

ON a vu, dit-on, de ces sacrileges qui avoient volé un ciboire, en renvoyer les hosties au curé du lieu dans une lettre, après avoir employé une de ces mêmes hosties comme *pain à cacheter*.

On a révoqué en doute les exécutions nocturnes faites aux flambeaux. Il paroît constaté que rien n'est moins imaginaire. On ne conçoit pas comment la loi se plaît à un meurtre clandestin. L'interprétation la plus forcée n'a jamais pu lui donner cet horrible caractere. La peine de mort ne sauroit être considérée que comme un exemple, & jamais comme une punition ; or, qu'est-ce que d'étrangler un homme dans les ténebres, à l'insu des citoyens qui dorment ; si vous lui faites grace de la publicité, faites-lui grace de la vie. Ce n'est qu'au nom de la société qu'il doit la perdre, & votre arrêt est un crime, si elle ignore tout à la fois le délit & le supplice.

CHAPITRE LIX.

Servante mal pendue.

Il y a dix-sept ans environ qu'une jeune paysanne, d'une figure très-agréable, s'étoit mise en service chez un homme qui avoit tous les vices qu'entraîne la corruption des grandes villes. Épris de ses charmes, il tenta tous les

moyens de la féduire. Elle étoit honnête ; elle réfifta. La fageffe de cette fille ne fit qu'irriter la paffion du maître qui, ne pouvant la foumettre à fes defirs, imagina la vengeance la plus noire & la plus abominable. Il enferma furtivement dans la caffette où cette fille mettoit fes hardes, plufieurs effets à lui appartenant & marqués à fon nom ; puis il cria qu'il étoit volé, appella un commiffaire, & fit fa dépofition en juftice : à l'ouverture de la caffette, on reconnut les effets qu'il avoit réclamés.

La pauvre fervante emprifonnée n'avoit que fes pleurs pour défenfe, & pour toute réponfe aux interrogatoires, difoit qu'elle étoit innocente. On ne fauroit trop accufer notre jurifprudence criminelle, quand on fonge que les juges n'eurent aucun foupçon de la fcélérateffe de l'accufateur, & qu'ils fuivirent la loi dans toute fa rigueur ; rigueur exceffive & qui devroit difparoître de notre code, pour faire place à un fimple châtiment qui laifferoit moins de vols impunis.

La fille innocente fut condamnée à être pendue. Elle le fut mal, parce que c'étoit le coup

d'essai du fils de l'exécuteur des hautes-œuvres. Un chirurgien avoit acheté le corps. Il fut porté chez lui. Voulant le soir même y porter le scalpel, il sentit un reste de chaleur; l'acier tranchant lui tomba des mains, & il prit dans son lit celle qu'il alloit disséquer.

SES soins pour la rappeller à la vie ne furent pas inutiles; il manda en même tems un ecclésiastique dont il connoissoit la discrétion & l'expérience, tant pour le consulter sur cet étrange événement, que pour être témoin de sa conduite.

AU moment que cette fille infortunée ouvrit les yeux, elle se crut dans l'autre monde, & appercevant la figure du prêtre, qui avoit une grosse tête & une physionomie fortement prononcée (car je l'ai connu, & c'est de lui que je tiens ce fait), elle joignit les mains avec tremblement, & s'écria : *Pere éternel, vous savez mon innocence, ayez pitié de moi;* elle ne cessa d'invoquer cet ecclésiastique, croyant voir Dieu même. On fut long-tems à lui persuader qu'elle n'étoit pas décédée, tant l'idée du supplice & de la mort avoit frappé son ima-

gination. Rien n'étoit plus touchant & plus expressif que ce cri d'une ame innocente, qui s'élevoit vers celui qu'elle regardoit comme son juge suprême ; & au défaut de sa beauté attendrissante, ce spectacle unique étoit fait pour intéresser vivement l'homme sensible & l'homme observateur. Quel tableau pour un peintre ! quel récit pour un philosophe ! quelle instruction pour un homme de loi !

Le procès ne fut pas soumis à une nouvelle revision, ainsi qu'on l'a imprimé dans le *Journal de Paris.* La servante guérie de son effroi, revenue à la vie, ayant reconnu un homme dans celui qu'elle adoroit, & qui lui fit reporter ses prieres vers le seul Être adorable, quitta pendant la nuit la maison du chirurgien doublement inquiet pour cette fille & pour lui. Elle alla se cacher dans un village éloigné, tremblante de rencontrer les juges, les satellites & l'affreux poteau qui poursuivoient ses regards.

L'horrible calomniateur demeura impuni, parce que son crime, manifeste aux yeux de témoins particuliers, ne l'étoit pas de même aux yeux des magistrats & des loix.

Le peuple eut connoiſſance de la réſurrection de cette fille ; il accabla d'injures le ſcélérat, auteur de cette infamie. Mais dans cette ville immenſe ce forfait fut bientôt oublié, & le monſtre reſpire peut-être encore ; du moins il n'a pas porté devant les hommes la peine qu'il méritoit.

Un livre à faire ſeroit le *recueil de tous les innocens condamnés*, pour voir les cauſes de l'erreur, & l'éviter dans la ſuite. Ne ſe trouvera-t-il point enfin un magiſtrat qui s'occupera de cet ouvrage important ?

CHAPITRE LX.

Baſtille.

Prison d'État : c'eſt aſſez la qualifier. *C'eſt un château*, dit Sainte-Foix, *qui ſans être fort, eſt le plus redoutable de l'Europe.*

Qui ſait ce qui s'eſt fait à la Baſtille, ce qu'elle renferme, ce qu'elle a renfermé ? Mais comment écrira-t-on l'hiſtoire de Louis XIII, de

de Louis XIV & de Louis XV, si l'on ne fait pas l'histoire de la bastille ? Ce qu'il y a de plus intéressant, de plus curieux, de plus singulier, s'est passé entre ses murailles. La partie la plus intéressante de notre histoire nous sera donc à jamais cachée : rien ne transpire de ce gouffre, non plus que de l'abyme muet des tombeaux.

HENRI IV fit garder le trésor-royal à la bastille. Louis XV y fit enfermer le dictionnaire encyclopédique.

LE duc de Guise, maître de Paris en 1588, le fut aussi de la bastille & de l'arsenal. Il en fit gouverneur Bussi-le-Clerc, procureur au parlement. Bussi-le-Clerc ayant investi le parlement qui refusoit de délier les François du serment de fidélité & d'obéissance, conduisit à la bastille présidens & conseillers, tous en robes & en bonnets quarrés : là, il les fit jeûner au pain & à l'eau.

O murs épais de la bastille, qui avez reçu sous les trois derniers regnes les soupirs & les gémissemens de tant de victimes, si vous pouviez parler, que vos récits terribles & fideles

démentiroient le langage timide & adulateur de l'hiſtoire !

AUPRÈS de la baſtille ſe trouve l'arſenal qui recele le magaſin à poudre ; voiſinage tout auſſi terrible que la demeure.

LA tour de Vincennes renferme encore des priſonniers d'État, qui paroiſſent devoir y finir leurs triſtes jours. Qui a pu calculer au juſte les *lettres de cachets* délivrées ſous les trois derniers regnes ?

ON a une hiſtoire de la baſtille en cinq volumes, qui offre quelques anecdotes particulieres & biſarres, mais rien de ce qu'on ſouhaiteroit tant d'apprendre ; rien, en un mot, qui puiſſe porter quelque jour ſur certains ſecrets d'État, couverts d'un voile impénétrable. Si l'on en croit l'hiſtorien, on y traitoit ſous un d'Argenſon, avec une rigueur inouie & une violence tyrannique, les priſonniers déja trop punis par la perte de leur liberté.

LE gouvernement aujourd'hui plus doux & plus humain qu'il ne l'a jamais été depuis la

mort de Henri IV, s'eſt beaucoup relâché ſans doute de cette cruelle ſévérité, & l'on n'y inflige plus de ces punitions affreuſes & inutiles.

QUAND un priſonnier décede à la baſtille, on l'enterre à Saint-Paul, la nuit, à trois heures du matin. Au lieu de prêtres, des guichetiers portent le cercueil, & les membres de l'état-major aſſiſtent à la ſépulture. Ainſi le corps n'échappe au terrible pouvoir que par la route du tombeau.

DÈS qu'on parle de la baſtille à Paris, on récite ſoudain l'hiſtoire du *Maſque de fer* : chacun la fabrique à ſon gré, & y mêle des réflexions non moins imaginaires.

AU reſte, le peuple craint plus le châtelet que la baſtille : il ne redoute pas cette derniere priſon, parce qu'elle lui eſt comme étrangere n'ayant aucune des facultés qui en ouvrent les portes. Par conſéquent il ne plaint guere ceux qui y ſont détenus, & le plus ſouvent il ignore leurs noms. Il ne témoigne aucune reconnoiſſance aux généreux défenſeurs de ſa cauſe : les Pariſiens aiment mieux acheter du pain pour

vivre, que le plus beau discours où l'on prouveroit qu'ils ont droit à une vie aisée. On y mettoit autrefois les écrivains pour bien peu de chose; on a reconnu que l'auteur, le livre & ses opinions, en acquéroient plus de célébrité; on a laissé l'opinion de la veille s'effacer par celle du lendemain, & l'on a compris que lorsqu'on avoit la force physique, il falloit peu s'inquiéter des idées politiques & morales, versatiles & changeantes par leur nature.

CHAPITRE LXI.

Anecdote.

À L'AVÉNEMENT de Louis XVI au trône, des ministres nouveaux & humains firent un acte de justice & de clémence, en revisant les registres de la bastille, & en élargissant beaucoup de prisonniers.

DANS leur nombre étoit un vieillard qui, depuis quarante-sept années, gémissoit détenu entre quatre épaisses & froides murailles. Durci par l'adversité qui fortifient l'homme

quand elle ne le tue pas, il avoit supporté l'ennui & les horreurs de la captivité avec une constance mâle & courageuse. Ses cheveux blancs & rares avoient acquis presque la rigidité du fer; & son corps, plongé si long-tems dans un cercueil de pierre, en avoit contracté pour ainsi dire la fermeté compacte.

La porte basse de son tombeau tourne sur ses gonds effrayans, s'ouvre, non à demi, comme de coutume, & une voix inconnue lui dit qu'il peut sortir.

Il croit que c'est un rêve; il hésite; il se leve, s'achemine d'un pas tremblant, & s'étonne de l'espace qu'il parcourt. L'escalier de la prison, la salle, la cour, tout lui paroît vaste, immense, presque sans bornes. Il s'arrête comme égaré & perdu; ses yeux ont peine à supporter la clarté du grand jour; il regarde le ciel comme un objet nouveau; son œil est fixe; il ne peut pas pleurer; stupéfait de pouvoir changer de place, ses jambes malgré lui demeurent aussi immobiles que sa langue. Il franchit enfin le redoutable guichet.

Quand il se sentit rouler dans la voiture qui

devoit le ramener à ſon ancienne habitation, il pouſſa des cris inarticulés ; il ne put en ſupporter le mouvement extraordinaire ; il fallut le faire deſcendre.

CONDUIT par un bras charitable, il demande la rue où il logeoit ; il arrive ; ſa maiſon n'y eſt plus ; un édifice public la remplace. Il ne reconnoît ni le quartier, ni la ville, ni les objets qu'il y avoit vus autrefois. Les demeures de ſes voiſins, empreintes dans ſa mémoire, ont pris de nouvelles formes. En vain ſes regards interrogerent toutes les figures ; il n'en vit pas une ſeule dont il eût le moindre ſouvenir.

EFFRAYÉ, il s'arrête & pouſſe un profond ſoupir : cette ville a beau être peuplée d'êtres vivans, c'eſt pour lui un peuple mort ; aucun ne le connoît ; il n'en connoît aucun ; il pleure & regrette ſon cachot.

AU nom de la baſtille qu'il invoque & qu'il réclame comme un aſyle ; à la vue de ſes habillemens qui atteſtent un autre ſiecle, on l'environne. La curioſité, la pitié s'empreſſent autour de lui : les plus vieux l'interrogent & n'ont

aucune idée des faits qu'il rappelle. On lui amene par hafard un vieux domeftique, ancien portier, tremblant fur fes genoux qui, confiné dans fa loge depuis quinze ans, n'avoit plus que la force fuffifante pour tirer le cordon de la porte : il ne reconnoît pas le maitre qu'il a fervi, mais il lui apprend que fa femme eft morte il y a trente ans, de chagrin & de mifere, que fes enfans font allés dans des climats inconnus, que tous fes amis ne font plus. Il fait ce récit cruel avec cette indifférence que l'on témoigne pour les événemens paffés & prefque effacés.

Le malheureux gémit & gémit feul. Cette foule nombreufe qui ne lui offre que des vifages étrangers, lui fait fentir l'excès de fa mifere, plus que la folitude effroyable dans laquelle il vivoit.

Accablé de douleurs, il va trouver le miniftre dont la compaffion généreufe lui fit préfent d'une liberté qui lui pefe. Il s'incline & dit ; faites-moi reconduire dans la prifon d'où vous m'avez tiré. Qui peut furvivre à fes parens, à fes amis, à une génération entiere ;

qui peut apprendre le trépas univerſel des ſiens ſans deſirer le tombeau ? Toutes ces morts qui, pour les autres hommes n'arrivent qu'en détail & par gradation, m'ont frappé dans un même inſtant. Séparé de la ſociété, je vivois avec moi-même. Ici, je ne puis vivre ni avec moi, ni avec les hommes nouveaux pour qui mon déſeſpoir n'eſt qu'un rêve. Ce n'eſt pas mourir qui eſt terrible, c'eſt mourir le dernier.

Le miniſtre s'attendrit. On attacha à cet infortuné le vieux portier qui pouvoit lui parler encore de ſa femme & de ſes enfans. Il n'eut d'autre conſolation que de s'en entretenir. Il ne voulut point communiquer avec la race nouvelle qu'il n'avoit pas vu naitre ; il ſe fit au milieu de la ville une eſpece de retraite non moins ſolitaire que le cachot qu'il avoit habité près d'un demi-ſiecle ; & le chagrin de ne rencontrer perſonne qui pût lui dire, *nous nous ſommes vus jadis*, ne tarda point à terminer ſes jours.



CHAPITRE LXII.

Maisons de force.

INDÉPENDAMMENT du château de la bastille & du château de Vincennes, affectés aux prisonniers d'État, les ministres avec des lettres de cachets ou par des formules particulières, vous envoient à *Bicêtre* & à *Charenton*. Ce dernier endroit est pour les insensés & pour les maniaques.

SUR les plaintes d'une famille, les jeunes libertins sont enfermés à *Saint-Lazarre*. Les femmes (car on les enferme aussi), sont conduites aux *filles de la Magdeleine*, à *Sainte-Pélagie* & à la *Salpêtrière*.

CES différens emprisonnemens sont nécessités quelquefois par des circonstances impérieuses; mais il seroit toujours à desirer que la détention d'un citoyen ne dépendît pas d'un seul magistrat, & qu'il y eût une sorte de tribunal pour examiner quand ce grand acte d'autorité (soustrait à l'œil des loix), cesse d'être illicite.

QUELQUES avantages réels compenſent ces formes irrégulieres ; & il y a en effet une infinité de déſordres, que la marche lente & grave de nos tribunaux ne ſauroit ni connoître, ni arrêter, ni prévoir, ni punir. Le criminel audacieux ou ſubtil triompheroit dans le dédale tortueux de nos loix civiles. Les loix de police, plus directes, le ſurveillent, le preſſent & l'environnent de plus près. L'abus eſt à côté du bienfait, j'en conviens ; mais beaucoup de violences particulieres & de délits bas & honteux ſont réprimés par cette force vigilante & active, qui devroit néanmoins publier ſon code, & le ſoumettre à l'inſpection des citoyens éclairés.

LES inſpecteurs de police ſont beaucoup écoutés du lieutenant de police, ſur-tout dans les cas particuliers & obſcurs ; mais leurs rapports peuvent être fautifs, exagérés, paſſionnés. La premiere impreſſion demeure dans l'eſprit du magiſtrat, qui, vu ſes occupations trop étendues, ne ſauroit donner à chaque objet qu'un rapide coup-d'œil.

LES inſpecteurs de police qui occaſionnent un grand nombre de détentions, ne devroient

être qu'*investigateurs* des délits & *captateurs*; mais faute d'une procédure exacte, ils deviennent juges pour ainsi dire, puisque c'est sur leur simple déposition que l'on établit la preuve & la punition du délit. Or, comme ces inspecteurs frappent le plus souvent sur la portion du peuple qui n'a ni voix, ni défense, ni réclamation, & qu'ils sont intéressés à trouver des coupables, il est aisé d'imaginer ce que l'erreur & le zele même, sans parler des autres passions, peuvent produire d'attentatoire à la rigide équité. L'humeur & la précipitation ont leur danger.

Les évêques dans les provinces faisoient encore enlever les filles de protestans par *lettre de cachet*, pour les confiner dans un Couvent; & là, les détacher de la communion de leurs peres. Cette violence a toujours été fort rare dans la capitale.



CHAPITRE LXIII.

Dépôts ou Renfermeries.

PRISONS de nouvelle institution, imaginée pour débarrasser promptement les rues & les chemins de mendians, afin que l'on ne voie plus la misere suppliante à côte du faste insolent.

ON les plonge avec la derniere inhumanité dans des demeures fétides & ténébreuses, où on les laisse livrés à eux-mêmes. L'inaction, la mauvaise nourriture, l'abandon où ils sont, l'entassement des compagnons de leur misere, ne tarde pas à les faire disparoître l'un après l'autre.

CES *dépôts* (de quelque prétexte que l'on veuille les colorer), offensent à la fois l'équité naturelle, les loix civiles, la saine politique, la religion & l'humanité. Il faut que l'on soit bien peu fécond en ressource & en moyens, pour dévouer à une mort lente tant d'infor-

tunés, au lieu de ſavoir les employer, après leur avoir ôté leur liberté.

CES oppreſſions condamnables & qui n'admettent aucune excuſe, contriſte l'ame la moins ſenſible, & l'on pourroit rapporter ici des faits capables d'affliger les cœurs les plus indifférens; mais il nous ſuffit d'avoir dénoncé ces horreurs trop bien conſtatées aux hommes équitables & puiſſans. Il eſt même impoſſible qu'elles ne prennent pas fin ſous un gouvernement fort délicat, il eſt vrai; mais d'ailleurs doux & humain. Il ſentira qu'on ne doit pas traiter ainſi les pauvres qui n'ont commis aucun crime, & que ce n'étoit pas la peine de les ravir à une oiſiveté volontaire ou forcée, pour leur impoſer cette même oiſiveté, devenue un ſupplice, & le déſeſpoir & la mort qui s'en ſuivent.

QUAND un miniſtre fait arrêter un homme avec une lettre de cachet ou par un ordre verbal, & que pour des raiſons à lui connues, il ne le fait pas conduire à la baſtille, on l'enferme au châtelet, & là, l'homme victime reſte *en dépôt*. C'eſt une expreſſion toute nouvelle qui s'applique à une vexation aſſez nouvelle. Il

faut bien apprendre aux étrangers toute la richeſſe de notre langue. Ainſi, le mot *dépôt* a pluſieurs ſignifications : c. q f. d.

Une lettre de cachet enleve, tranſporte un homme dans un cachot, & l'y laiſſe pourrir le reſte de ſes jours ; mais cette même lettre de cachet eſt impuiſſante à ſaiſir ſes biens & à l'en priver. Les biens de l'empriſonné reviendront à ſes héritiers naturels ; ainſi, l'argent parmi nous eſt beaucoup plus ſacré que la liberté perſonnelle.

CHAPITRE LXIV.

Vie d'un homme en place.

Un miniſtre ſe leve, ſon anti-chambre eſt déja pleine de gens qui l'attendent : il paroît ; des milliers de placets paſſent dans les mains embarraſſées de ſes deux ſecretaires, qui, froids & immobiles, repréſentent à ſes côtés : il ſort ; des ſollicìteurs ſe trouvent ſur ſon paſſage, & le pourſuivent juſqu'à ſa voiture : il dîne ; des recommandations à droite & à gauche l'inveſ-

tiſſent pendant le repas, & des femmes lui parlent à l'oreille pendant le deſſert ; il rentre dans ſon cabinet ; il voit ſur ſon bureau cent lettres qu'il faut lire ; des audiences particulieres le tyranniſent encore.

COMMENT exiſte-t-il, dira-t-on ? Comment ! Il eſt diſtrait pendant qu'on lui parle, & il oublie tout ce qu'on lui dit ; il laiſſe à des commis le ſoin de répondre à tout le monde, & d'expédier ſon immenſe beſogne ; il ſigne les lettres, voilà à-peu-près toutes ſes fonctions. Mais il ſe réſerve quelque intrigue de cour qu'il ourdit avec adreſſe, qu'il ſuit avec conſtance & dont il prépare le dénouement. Il ſonge toute ſa vie, non au devoir de ſa place, mais à reſter en place.

LES gens en place ſont d'un ſérieux à glacer. Leur converſation eſt la ſéchereſſe même : il ne s'expriment que par monoſyllabes ; mais toute cette démonſtration extérieure eſt pour le public : en particulier comme ils n'ont plus la crainte de ſe compromettre, ils abjurent une morgue qui nuiroit à leurs plaiſirs, & l'on voit l'homme qui pour un inſtant n'eſt plus dupe de ſa vanité.

Le valet-de-chambre d'un homme en place jouit quelquefois de quarante mille livres de rentes ; il a lui-même un valet-de-chambre, lequel en a un autre sous ses ordres. C'est le subalterne qui nettoie l'habit, qui apprête la perruque artisée de Monseigneur ; le valet en chef la reçoit de la quatrieme main, & ne fait que la poser sur la tête ministérielle, où reposent les grandes destinées de l'État. Après cette fonction auguste, c'est à son tour de se faire habiller par ses gens ; il les appelle à haute voix, il les gronde, il reçoit son monde, protege & commande que l'on mette les chevaux à la voiture. Le valet-de-chambre du valet-de-chambre n'a pas tout-à-fait un équipage, mais il est très-bien servi.

Tandis que le serviteur du Roi va représenter utilement à Versailles, le serviteur de Monseigneur représente à Paris, & promet des graces à ceux qu'il rencontre, comme se trouvant lui à la principale source.

Monseigneur est tout puissant à onze heures du matin ; il donne audience, & son sallon est rempli. D'un coup-d'œil il distribue la faveur,

veur. Heureux ceux qu'il a regardés! Leur cœur bondit d'espérance & de joie. L'homme puissant invite ses créatures à sa table ; elles se prosternent, & son visage devient rouge de plaisir & de contentement. A une heure entre quelqu'un qui vient trouver Monseigneur, le fait passer dans son cabinet & lui redemande *le porte-feuille.* Monseigneur n'est plus rien. Il fait mettre à voix basse deux chevaux à sa plus humble voiture, quitte Versailles sans revoir le visage du maître qui le chasse, & va dîner seul à Paris avec son chagrin, & loin de la cohue brillante qui lui prodiguoit les révérences & les adulations. Cette foule qui apprend la nouvelle, se disperse pour aller dîner ailleurs ; & chacun dit à part soi: *Demain, j'irai voir le successeur & le féliciter.*

COMMENT cette portion de royauté que l'homme puissant tenoit entre ses mains lui échappe-t-elle tout-à-coup? Cela a l'air d'un songe, d'un acte de féerie. Les hommes en place ne sont-ils que des pantins, ainsi que t'a dit Diderot? Coupez le fil qui le faisoit mouvoir, le pantin reste immobile.

ET que fait le pantin réduit à lui-même? Il

cherche à culbuter à ſon tour celui qui l'a fait choir ; il compoſe de nouveaux rêves de grandeur ; il ne peut ſe réſoudre à n'être plus rien ; il abhorre la tranquillité & le loiſir dont il jouit : ce qui prouve qu'il y a une volupté exquiſe à régir la foule des humains, à leur inſpirer tour-à-tour la crainte & l'eſpérance, & à recevoir en qualité d'homme puiſſant leurs louanges intéreſſées, leurs reſpects ſimulés & leurs courbettes menſongeres.

ON ne s'intrigue aujourd'hui (diſoit Duclos) que pour l'argent : les vrais ambitieux deviennent rares. On cherche des places où l'on ne ſe flatte pas même de ſe maintenir ; mais l'opulence qu'elles auront procurée conſolera de la diſgrace. Nos aïeux aſpiroient à la gloire toute nue : ce n'étoit pas, ſi l'on veut, le ſiecle des lumieres, mais c'étoit celui de l'honneur.

UN courtiſan de nos jours diſoit : *Il faut tenir le pot-de-chambre aux miniſtres tant qu'ils ſont en place, & le leur verſer ſur la tête quand ils n'y ſont plus.*

CHAPITRE LXV.

Orateurs facrés.

LES prédicateurs jouiffent feuls à Paris du beau droit de parler au peuple affemblé. Il feroit à defirer qu'ils en fentiffent toute l'étendue. Nourris des lumieres de la philofophie, quelques-uns ont expofé des vérités fortes. Au lieu de ridiculifer bêtement un emploi auffi noble, ne vaudroit-il pas mieux confacrer ce rare privilege par les devoirs qu'on leur impoferoit? devoirs d'hommes & de citoyens. Voici le moment pour eux de fe montrer tels & de mériter la vénération publique.

PROFESSEURS publics de morale, fous l'étendard facré de la religion, ils pourroient réellement combattre par la parole les abus les plus dominans; & développant les maximes de l'évangile, étendre jufqu'à la plus grande circonférence le précepte divin de la charité, en attaquant de toutes parts les malverfations les plus criantes.

TOUT crime, depuis le plus grand jufqu'au moindre, dérive de l'avarice & de la dureté des cœurs. Les prédicateurs pourroient foumettre à leur tribunal tous les forfaits politiques qui caufent les malheurs du peuple. Rien ne pourroit arrêter ce cri de l'ame : la vérité nue & fimple a une force qui terraffe ; d'ailleurs jamais l'autorité n'a ofé frapper directement la fainte vérité.

SOUS ce point de vue, les prédicateurs, fans offenfer le miniftere, pourroient le fervir. Qu'ils s'emparent des idées faines univerfellement répandues. Toutes les idées utiles à l'humanité font dans l'évangile, qui ne recommande qu'amour & charité ; la philofophie de nos jours eft une branche du chriftianifme. Quelques-uns, je le répete, ont déja rempli ce généreux devoir en préfence du Monarque : & quelle fublime fonction, que de porter à l'oreille du prince les gémiffemens qu'il ne peut entendre, & les penfées auguftes qu'on voudroit interdire à la royauté !

JE chéris beaucoup l'éloquence de la chaire ; j'ambitionnerois fortement de pouvoir prendre

la place de ces orateurs, qui peuvent apporter des consolations aux calamités régnantes, parler au peuple d'un ton apostolique, & répandre la parole divine, telle qu'elle est empreinte dans l'auguste morale du livre qui la contient. C'est en ce moment que la dignité du sacerdoce paroît dans tout son éclat. Persuader, convaincre, consoler, développer tous les trésors de la morale la plus consolante, la plus propre à donner aux hommes l'amour de la paix & de la charité : quel sublime emploi !

QUANT à ces abbés beaux-esprits qui courent des bénéfices en faisant de belles phrases pour prêcher, s'il se peut, *un avent à la cour*, qui ne veulent que faire fortune, qui pillent dans le fonds d'autrui quelques lambeaux, quelques tournures oratoires, & qui ne disent rien à la foule qui souffre ; quant à ces énergumenes sous le froc, qui vomissent de plattes grossiéretés contre des philosophes qu'ils ne savent ni lire, ni entendre, ni apprécier ; qui ont fait divorce avec la raison ; qui transforment le talent de la chaire en celui d'inventer des imputations calomnieuses : je les plains de profaner un aussi auguste ministere, de ne pas sentir

quelle est leur véritable force, & l'empire qu'ils pourroient prendre sur les esprits, s'ils s'étudioient à parler aux hommes sur leurs véritables intérêts.

On dit qu'un ex-jésuite, nommé Beauregard, qui affecte la véhémence, a cru atteindre le sublime de son art, en s'écriant dans ses transports risibles & frénétiques: *On nous accuse d'intolérance: eh! ne sait-on pas que la charité a ses fureurs, & que le zele a ses vengeances?*

Tel autre prédicateur prêche dans un fauxbourg de Paris, ou dans un misérable village, un sermon qu'il a composé contre le luxe. *Mes freres*, en apostrophant un auditoire déguenillé, *la sensualité de vos tables, ces mets recherchés, ces délicatesses voluptueuses qui réveillent vos sens engourdis & fatigués de plaisir......* & il débite cela à de pauvres malheureux qui ne mangent que du pain, du lard le dimanche, & des choux à l'eau & au sel.

Que fait-il? La répétition d'un discours qu'il prononcera le lendemain à Saint-Roch, dans le quartier opulent de la finance.

CHAPITRE LXVI.

Anti-Anglois.

On rencontre dans les sociétés quelques détracteurs de la France : mais les détracteurs des nations étrangeres & sur-tout des Anglois abondent , & n'ont pas plus de raison sans doute. Il est très-utile qu'il y ait une espece de rivalité entr'elles, qu'elles se reprochent leurs fautes, leurs erreurs & leurs sottises ; qu'elles s'opposent mutuellement le progrès de leurs arts, qu'elles se surveillent enfin. C'est par ce moyen qu'elles se mettront à portée de profiter de leurs découvertes & de mêler leurs lumieres respectives.

La France par sa position , par l'industrie & le caractere de ses habitans, paroit avoir de grands avantages sur l'étranger ; & les injures qu'on lui dit, sont de vrais reproches d'amans, qui voudroient la voir aussi belle , aussi florissante qu'elle pourroit l'être.

Vingt millions d'habitans, cent cinquante

millions d'arpens de terre en quarré ou environ, quelle puissante Monarchie ! à qui, d'ailleurs, le physique fournit abondamment toutes les denrées de premier besoin & de luxe. Ne devroit-elle pas avoir l'avantage sur tous les gouvernemens de l'Europe ? La nature lui a donné la supériorité, & sa position a décidé sa puissance. Pourquoi donc ce même État ne voit-il pas sa félicité egaler sa grandeur ?

CHAPITRE LXVII.

Tribunal des Maréchaux de France.

Le tribunal des maréchaux de France est le seul qui soit redoutable aux égrefins, & il faut avouer que les militaires ne sont point délicats, lorsqu'il s'agit d'emprunter pour ne pas rendre. Il seroit à desirer que les citoyens portassent à ce tribunal toutes les affaires d'honneur, sur lesquelles nos loix grossieres sont muettes ou insuffisantes.

Les tribunaux ne connoissent que lorsqu'il

s'agit d'*argent*, & cette foule d'offenſes qui chagrinent les ames délicates & ſenſibles, reſtent pour la plupart impunies, parce qu'il n'y a pas des Juges faits pour venger cet honneur particulier, non moins précieux que la vie. Nos ancêtres étoient plus heureux que nous; ils avoient des tribunaux pour tout ce qui choquoit leur noble fierté.

CHAPITRE LXVIII.

Du ton militaire.

LE ton militaire a long-tems régné en France. On ne pouvoit ſe preſenter ſans un air diſpos, leſte & avantageux. On croyoit annoncer par-là l'homme d'honneur & de courage. Cette opinion tenoit au caractere national, qui a un extrême penchant à la légéreté; mais on paſſoit les bornes.

DES lumieres nouvelles ont répandu l'eſprit de juſteſſe, & l'on a tempéré cet air qui, dans ſon excès, n'avoit plus bonne grace.

DEPUIS, on a été moins jaloux des qualités extérieures. On a jugé sensément qu'il y en avoit de plus réelles, de plus relatives à nos vrais avantages. Le militaire a donc eu un air plus décent, & par conséquent plus noble; & excepté quelques jeunes gens à qui l'on pardonne tout, parce que l'âge les corrigera bientôt, le point de la vraie politesse a été enfin rencontré : ce changement est dû à la philosophie.

LE militaire ne craint point le péril, mais la fatigue, & sur-tout l'absence du luxe. Il faut que l'officier traîne des chariots de cuisine & de garde-robe. Il renonce plutôt à la vie qu'à son équipage. Aussi les vivres & les fourrages absorbent-ils toute l'attention des généraux; & dans les campagnes de 1756 & de 1757, il falloit aux officiers du pain de Paris sur leurs tables, & de l'eau de la Seine pour leur café.

PARIS amollit les militaires plus que toute autre ville. Ils y perdent l'habitude de la discipline & l'amour des exercices guerriers. Ils y entendent des maximes & des raisonnemens qu'ils ne doivent point connoître. Il est donc

d'une saine politique de les éloigner de la capitale autant qu'il sera possible.

Le penchant à l'insubordination & à l'indiscipline se fortifie au milieu de cette foule d'hommes aisés qui ont dans la bouche, encore plus que dans le cœur, les principes & les expressions de l'indépendance & de la vanité.

CHAPITRE LXIX.

Champ-de-Mars.

Le champ-de-Mars, attenant l'école militaire & le gros-caillou, est un endroit peu spacieux, renfermé par de grands & inutiles fossés, revêtus de pierre: on a dit avec assez de justesse, *qu'il étoit trop resserré pour les soldats & trop vaste pour les généraux.* Les généraux y donnent aux dames le spectacle d'une revue au lieu d'un bal. Elles y sont invitées, & les soldats manœuvrent pour elles. Il faut avouer que la *parade* des princes allemands est tout autre chose.

CHAPITRE LXX.

Courses de chevaux.

LES courſes de chevaux ſont devenues à la mode. Les princes font entr'eux des paris conſidérables ; les jockets ſe crevent à leur ſervice.

ON étoit étonné avant ces courſes de voir l'importance que les Grecs mettoient aux jeux olympiques. Quelle gloire, diſoit-on, que celle qui dépend de la viteſſe des chevaux ! Falloit-il dire avec Horace, que l'on devient preſque l'égal des Dieux, pour raſer d'une roue fixe & rapide, & ſans la toucher, la borne périlleuſe ?

MAIS on a reconnu qu'un courſier impétueux & docile ſuppoſe à la fois la perfection d'une branche d'agriculture & l'art de croiſer les races, de ne point les laiſſer dégénérer, ainſi que tout ce qui concerne l'équitation.

CE ſuperbe animal ne ſert-il pas à l'homme dans tous les tems, même aux guerriers dans

les combats ? Ne décide-t-il point du gain d'une bataille ? Dans tous les siecles n'a-t-il point fait les plus grandes forces de l'homme, & n'a-t-il pas été considéré comme une source de richesses ? C'est ici qu'un luxe de culture ne sauroit être dangereux ; car il tourne au profit de l'espece.

Les Anglois ont eu à-peu-près les mêmes jeux ; ils ont la meilleure cavalerie de l'Europe. Nous avons bien fait d'imiter les Grecs & les Anglois. Un peuple entier ne commet pas de gaieté de cœur une illustre sottise, ou du moins il ne la renouvelle pas avec un appareil avoué des nations voisines.

Quand on voit un Euripide célébrer le vainqueur, il faut penser que le poëte & le vainqueur n'étoient pas des insensés.

Le plus noble compagnon de l'homme, le coursier, est ennobli par ces jeux. Si les paris montent quelquefois trop haut, ce sont des fantaisies de princes ; l'essentiel est que la race de chevaux aille toujours en se perfectionnant. Elle ne dégénérera point avec ce goût qui,

au premier coup-d'œil, paroît très-frivole ; il ne l'eſt pas, il y a des amuſemens moins nobles, plus triſtes & beaucoup plus dangereux.

Le côté plaiſant, c'eſt qu'on haſarde de groſſes ſommes au ſort d'une courſe ; que l'on purge, la ſurveille, les jockets, afin de les rendre moins lourds & plus diſpos, & que l'on gagne le prix de la courſe dans ſon lit.

Des jeunes gens ont couru une fille d'opéra, c'eſt-à-dire, l'ont fait l'objet de leur pari. L'un devoit la céder à l'autre en cas de perte.

Ce n'eſt pas là tout-à-fait l'ancien eſprit de la chevalerie ; mais il eſt entiérement éteint : & qu'importe un ridicule de plus ajouté à nos incroyables petits ridicules ? Le tout eſt de ſauver nos jours d'une peſante monotonie, & de varier nos goûts, nos modes, nos enthouſiaſmes, nos enjouemens, afin de ne point perdre ce caractere de frivolité natale qui nous honore & nous diſtingue aux yeux de l'Europe.



CHAPITRE LXXI.

Duels.

AUJOURD'HUI les duels sont peu communs, grace à la philosophie. On ne se bat plus, lorsque les gardes de deux épées viennent à se choquer dans un passage étroit, lorsqu'on se marche sur le pied par inadvertence, lorsque les regards se rencontrent ou se prolongent sans une indécence marquée, ou bien lorsqu'on n'est pas du même avis, & qu'on défend son opinion avec une entiere & libre franchise. Les hommes ne sont plus des bêtes féroces, prêtes à se déchirer pour un *oui* ou pour un *non.*

IL n'y a pas soixante ans que la manie de se battre étoit montée à un tel point, que l'homme le plus sage & le plus circonspect ne pouvoit éviter une querelle, & que l'honneur étoit compromis, dès que l'on ne s'appelloit pas sur le pré, au moindre geste équivoque, & pour le motif le plus futile.

Du tems de la régence encore, chaque jour étoit marqué par la mort de plusieurs hommes, & l'on se choisissoit un second dans toutes les disputes qui intéressoient la vanité; ce second n'étoit pas libre de refuser l'honneur dangereux qu'on lui faisoit, & il alloit se couper la gorge sans trop savoir pourquoi.

Cette honteuse frénésie est tombée, sans que la législation s'en soit mêlée. On ne s'en respecte pas moins dans la société; mais on y est beaucoup plus libre en paroles, & ce droit étant réciproque, personne ne s'en formalise. Athenes fut subtile & disputante; on dispute tout autant à Paris, & la discussion ne fait qu'aiguiser les esprits sans les aigrir: il faut qu'il y ait dans la répartie un caractere d'insulte bien prononcé, pour qu'on soit obligé d'en tirer vengeance l'épée à la main; on contredit un homme sans l'offenser.

Les militaires, plus susceptibles que les autres classes, souffrent eux-mêmes la contradiction; ils n'en sont pas moins courageux, moins prompts à repousser un affront; mais ils savent quand ils doivent employer leur bravoure,

voure, pour réprimer la légéreté ou punir l'insolence.

On va par-tout sans armes, on ne porte plus l'épée ; on ne la met plus au côté que lorsqu'on s'habille. On n'auroit pu désarmer le Parisien qu'avec beaucoup de peine ; il s'est désarmé de lui-même, parce qu'on n'a pas songé à l'y contraindre.

Les maréchaux de France connoissent bien moins d'affaires qu'autrefois, parce qu'il est reçu, quand on se bat, que le tribunal n'en soit pas importuné, & l'on augure fort mal de ceux qui se laissent prévenir par *les gardes de la connétablie*.

Il est de fâcheuses circonstances, où l'honneur personnel force le plus doux, le plus honnête des hommes, à se mesurer avec son adversaire : l'opinion publique alors juge & absout le combattant, parce que chaque corps, chaque état a ses loix, & qu'il ne seroit pas bon d'étouffer ce sentiment qui repousse l'insulte à propos, & maintient la dignité de chaque individu dans le poste où il se trouve placé ;

mais ces cas deviennent rares aux yeux de la prudence, de la raiſon & de la vraie valeur.

QUANT à ces ſpadaſſins obſcurs & forcenés qui, dans les garniſons, vont au-devant des diſputes, qui les provoquent par pure bravade, qui mettent leur gloire à ferrailler, qui penſent couvrir leur mauvaiſe conduite en expoſant leur vie, & attaquant celle d'autrui, je ne vois pas, dit le docteur Swift, qu'il y ait aucun mal politique à leur permettre de s'entre-tuer réciproquement, & de nous débarraſſer de leur perſonne par une méthode qu'ils ont imaginée, & que toute la ſageſſe des loix n'avoit jamais pu trouver.

CHAPITRE LXXII.

L'Académie Françoiſe.

L'ACADÉMIE françoiſe, ſi célebre entre nos majeſtueuſes barrieres de ſapin, & n'ayant plus d'exiſtence au-delà, ſe déroberoit-elle à nos pinceau? Non; elle appartient ſpécialement au caquet de la grande ville.

RICHELIEU ne pouvoit former un établissement même par instinct, qui ne tendît au despotisme. L'institution de l'académie est visiblement une institution monarchique. On a fait venir dans la capitale les gens de lettres, comme on y a fait venir les grands seigneurs, & par les mêmes motifs, pour les avoir sous la main. On les tient plus en respect de près que de loin.

L'ÉCRIVAIN qui veut être de l'académie, est contenu bien avant que d'y entrer ; sa plume mollit lorsqu'il songe qu'il lui faudra un jour l'agrément de cette *cour* qui peut lui fermer la porte, malgré le suffrage unanime du corps. L'écrivain cherche à ne pas déplaire, à éviter du moins ce désagrément, & la vérité n'a plus sous son expression dénaturé une physionomie vivante.

QUELQUES-UNS même flattent par ambition, & préferent la faveur de la cour à l'estime publique.

L'ACADÉMIE françoise n'a de considération, & ne peut en avoir qu'à Paris ; les épigrammes qu'on lui lance de toutes parts contribuent même à la sauver de l'oubli.

Ce goût exclusif qu'elle s'arroge, est d'ailleurs bien fait pour éveiller le ridicule. Tous les hommes sont appellés à juger par eux-mêmes des arts de sentiment ; ils le sentent : ils trouveront donc toujours extraordinaire qu'une poignée d'hommes osent donner leurs idées sur les arts, comme les idées les plus justes, & leur esprit pour l'esprit par excellence. Leur goût particulier ne peut pas former le goût général.

La maniere qui naît & qui naîtra toujours de ces sortes d'assemblées, déplaira encore, parce que le caractere d'imitation décele la gêne & la servitude, & que chaque écrivain s'estimant libre dans son idiôme particulier, ne voudra pas modeler son attitude sur celle d'autrui.

Enfin, ce bisarre privilege qui déclare publiquement un homme homme d'esprit, lui quarantieme au milieu d'une ville où l'esprit abonde, excite constamment la bonne humeur de nos conversations, & les prétentions au titre d'académicien sont jugées plus sévérement que toutes les autres prétentions, parce que chacun ne se juge pas intérieurement plus sot que le

récipiendaire qui, la veille, étoit un mortel ordinaire.

L'ACADÉMIE ensuite établit une différence presque injurieuse entre les gens de lettres; ils paroissent, pour ainsi dire, n'avoir point de rang, s'ils ne jouissent du fauteuil. C'est une séparation véritable entre des républicains, jaloux avec raison de l'égalité, puisqu'ils font les mêmes efforts, qu'ils ont le même juge, la même ardeur, la même constance dans la carriere de la gloire, & qu'ils ne luttent pas néanmoins à force égale.

EN effet, l'esprit de corps donne toujours une premiere consistance à l'ouvrage qui émane de son sein, & ce, au détriment de tout autre ouvrage. Si l'auteur est étranger au corps, au défaut de la sourde critique, on employera un silence perfide & prémédité. Plus d'annonceurs, plus de prôneurs. Il faut que le livre s'éleve par ses propres forces. Et quel livre dans son origine a été apprécié ce qu'il vaut? Les pensions & les récompenses qui vont chercher de préférence les académiciens placés à la source des graces, achevent de jetter au milieu de la littérature un sujet de plainte & de discorde.

Les fervices que l'académie françoife a rendus à la langue font foibles, pour ne pas dire nuls. La langue, fans ce corps, eût fait fans doute des progrès plus rapides & plus audacieux. Quoi de plus fatal que de l'avoir *fixée* au milieu de tant d'arts féconds en conceptions neuves! Quoi de plus ridicule que ce ton dogmatique qu'elle prend quelquefois! Tout en fe moquant de la Sorbonne, ne va-t-elle pas citant de *vieux mots* & de *vieilles autorités*, comme des théologiens qui ergotent fur les bancs?

Ce corps, compofé d'ailleurs des bons écrivains de la nation, mais qui eft loin de les renfermer tous, vaut beaucoup; mais individuellement raffemblés, ils fubiffent la fatale loi des corps; ils deviennent petits, n'ont plus que de petites idées, emploient de petits moyens, & font conduits par de petits motifs. Ce corps deviendroit utile s'il fecouoit jamais les miférables préjugés qui l'inveftiffent, & s'il ofoit adopter un goût diamétralement oppofé à celui qui l'anime, c'eft-à-dire, fi au lieu d'un ton & d'une maniere locale (qui reffemble à la couleur d'une école de peinture), il appercevoit

enfin l'immensité de l'art qui exprime la pensée, s'il invitoit, s'il admettoit tous les tons, tous les styles, toutes les manieres, & qu'il fût qu'il n'y a point de *regles fixes* pour cet art inconnu qui rend sur le papier la force de nos idées, & la chaleur de nos sentimens.

Les gens de lettres formant le plus petit nombre dans ce corps littéraire, il se dénature, s'oppose à lui-même, & recueille malgré lui ses ennemis dans son propre sein. Il n'a pas eu le courage de renoncer à une étrangere décoration; & le crédit, l'intrigue y ayant fait breche tant de fois, le littérateur pauvre, fier & modeste perdra bientôt la seule place que la patrie lui offroit, & la plus propre à récompenser ses travaux. C'est pour un grand une jouissance de plus, que de déposséder un homme de lettres qui n'a pour lui que la voix publique.

Je crois que les gens de lettres feroient beaucoup mieux, s'ils prenoient le parti de renoncer de bonne heure à cette récompense insidieuse. Leurs talens en auroient certainement plus de vigueur & de liberté. Ils ne troqueroient plus follement la gloire qui les attend

loin des murs de la capitale, pour obtenir la renommée de Paris, toujours orageuſe, & qui ne s'y concentre que pour bientôt y mourir.

DANS les académies, les gens de lettres ſe voient de trop près ; les défauts de chacun paroiſſent davantage ; l'amour-propre ſe tourne en aigreur ; les intérêts ſe diviſent ; plus de concorde ; l'harmonie eſt détruite.

J'AIME la réponſe du poëte Lainez. Un membre de l'académie françoiſe lui propoſoit de faire des démarches pour entrer dans ce corps ; il répondit fiérement : *Eh ! qui vous jugeroit ?*

L'ACADÉMIE, mue par des intérêts particuliers, ne ſent pas aſſez que le peuple lecteur ſurveille, juge ſes choix, & trouve très-ridicule la réception qui ne lui amene pas un nom connu. Quand il faut analyſer un mérite qui ſort des ténebres, le public ſe révolte, & rit aux dépens de l'obſcur récipiendaire.

QUELQUES académiciens voudroient repréſenter comme *hommes de génie*. Mais le génie

est comme la pudeur ; il est impossible de le jouer.

L'ACADÉMIE françoise ne propose plus pour sujet des prix qu'elle distribue annuellement : *quelle est la plus grande de toutes les vertus du Roi*, ainsi qu'elle faisoit sous le regne de Louis XIV ? Aujourd'hui les gens de lettres qui la composent (nous leur devons cette justice), ne se bornent pas à épurer le style, ils se regardent encore comme appellés à former les mœurs de la nation, & jamais ils ne s'aviseront de traiter une aussi lâche & déshonorante question.

ÉCHAPPÉS à l'adulation, ils n'ont pu échapper de même à une certaine pédanterie : elle est plus fine, plus adroite, plus ingénieuse chez les uns que chez les autres ; il faut l'avouer. Mais tous croient ou voudroient faire croire que l'académie est un tribunal réel, qui commande au goût, & est fait pour le régler : que le titre d'académicien emporte avec soi l'idée d'un juge absolu des arts ; ce qui n'est pas, vu leur extrême prévention pour leur propre maniere, leur dédain affecté pour tout ce qui

ne ſe ſoumet pas au ton de leur école ; & l'ignorance où ils ſont ſur beaucoup d'ouvrages étrangers & nationaux, que leur pareſſe ou leurs travaux les empêchent de lire & d'examiner.

CHAPITRE LXXIII.

Sur le mot goût.

UN théologien s'échauffe, devient fanatique & déraiſonne au mot *grace*, & tel académicien au mot *goût*. Le dernier voudra vous ſubjuguer, tout comme le premier prendra le ton dogmatique, & ils ne demeureront pas inférieur l'un à l'autre en invectives. Comment après cela ne pas convenir que chacun à ſa marotte ? Et l'académicien ſe moquera du théologien, quand il a comme celui - ci la prétention biſarre de ſe croire infaillible.

COMME on détruit tout le mérite de l'action la plus excellente & la plus pure, en lui prêtant de vicieuſes intentions, de même on anéantit un bel ouvrage avec une critique froide & minutieuſe. Ceci eſt encore opéré par un aca-

démicien, ou jaloux ou chagrin, ou voulant trancher du docteur.

J'AI remarqué que les *fouligneurs* foulignoient le plus fouvent les mots les plus heureux & les plus expreffifs. Ils ont tué la poéfie fans retour; ils ont donné à la langue un ton monotone, & voilà l'ouvrage de ces prétendus *hommes de goût.*

TEL académicien dit : *j'ai du goût*, parce qu'il n'ofe pas dire, *j'ai du génie :* il fent bien que tout le monde fait ce que c'eft que le génie, parce qu'il eft aifé de le reconnoître ; il voit donc qu'il ne peut en impofer là-deffus, & il fe renferma dans le titre *d'hommes de goût*, parce qu'il eft auffi difficile de le lui contefter, que peu important de le lui accorder.

QUAND il a obtenu ce titre, il s'imagine alors que fes ouvrages font pénétrés de *goût* : ce qui n'eft pas ; car tel a du *goût* pour apprécier les productions d'autrui, & n'en a pas pour ce qu'il fait.

CHAPITRE LXXIV.

Triomphe de Voltaire.

LE nom des grands & celui des gens de lettres rivalifent aujourd'hui, au grand étonnement des premiers ; & la renommée ne laiffant pas d'y mettre quelque différence, la guerre, comme de raifon, eft déclarée entre eux. Je n'en fuis pas fâché : les grands perdront la bataille, parce que leur orgueil étant fondé fur des miferes & des armoiries, doit fléchir fous un orgueil appuyé fur de grandes chofes, & dont l'impreffion eft générale.

ILS font tous émerveillés de ce que la nation proclame aujourd'hui des noms roturiers qui lui font devenus chers, & qu'elle place parmi les noms illuftres dont elle s'enorgueillit. Ils voudroient bien lui ôter fa reconnoiffance, & l'obliger à ne point parler de ces nobles écrits qui font fes délices : ils ont peine à concevoir comment la repréfentation de *Zaïre* ou de *Mahomet* porte plus de volupté & d'enthou-

siasme dans l'ame, que la contemplation du cordon-bleu & l'ordre du Saint-Esprit.

On a laissé le blason pour lire Montesquieu. L'arbre généalogique de tant de maisons nobles & inutiles occupe moins les esprits, que l'*Emile* & l'*Histoire philosophique & politique du commerce des deux Indes*. Voilà un renversement d'idées auquel ils ne s'accoutument pas. Ils voudroient que le public s'échauffât pour leur oisiveté superbe, comme il se transporte pour les travaux qui flattent & agrandissent l'esprit & le cœur de l'homme.

Le triomphe poétique de M. de Voltaire, les acclamations de tout un peuple, son empressement à le voir, l'espece de fête solemnelle dont on a salué son génie, les a percés d'un glaive de douleur : son couronnement enfin sur le théatre, où ses chefs-d'œuvres brilloient depuis soixante années, ils l'ont vu avec jalousie; la voix publique n'auroit dû retentir que pour eux.

Les honneurs qui lui furent rendus de son vivant, priverent sa cendre des honneurs fu-

nebres : l'orgueil ſe vengea ſur un cadavre mort ; on ne redoutoit plus ſa plume. Il fut ordonné que , ſans pompe & ſans funérailles, ſon corps ſortiroit de Paris pour aller chercher au haſard un tombeau ſur la route. On redoutoit la ſolemnité du convoi , qui eût ſurpaſſé par la foule des aſſiſtans le nombre de ceux qui ſuivent les dépouilles des Rois.

LES maîtres de l'opinion publique ont donc auſſi leur empire , leur trône & leurs panégyriſtes. On pouſſa la précaution puérile juſqu'à interdire aux journaux l'annonce de ſa mort ; on ne vouloit pas qu'il fût dit qu'il avoit rendu les derniers ſoupirs dans la capitale , lieu de ſa naiſſance : la même défenſe s'étendit ſur Jean-Jacques Rouſſeau , lorſqu'il décéda à Armenonville deux mois après Voltaire. La célébrité de ces deux hommes , dont les noms étoient univerſellement connus , offenſa ſans doute l'orgueil des rangs , puiſqu'il eut recours à des petiteſſes auſſi inconcevables , & que la poſtérité ſans doute aura peine à croire.

De tes écrits hardis Verſailles un peu confus ,
Défendit d'imprimer que tu ne vivois plus ,

La police ordonna que Melpomene en larmes
Ne récitât d'un mois tes vers remplis de charmes.
Un curé refusa de bénir ton cercueil :
Tu devois bien t'attendre à ce dernier accueil (1)!

CHAPITRE LXXV.

Jeannot.

TROIS mois après le *triomphe de Voltaire*, le Parisien accueillit *Jeannot* avec le même enthousiasme. Il représentoit dans une farce qui n'eut depuis que cinq cents représentations. L'idiôme de la derniere classe du peuple s'y trouvoit exprimé au naturel, & le jeu naïf de l'acteur, son accent sûr, formoit un tableau qui, dans sa bassesse, avoit un mérite toujours extrêmement rare sur la scene, la parfaite vérité.

VOILA ce qui lui a valu ce prodigieux succès. Que les autres acteurs s'étudient chacun dans leur rôle, à y mettre autant de vérité que

(1) Ces vers sont tirés d'une *épître à Voltaire*, composée par un seigneur Russe.

Jeannot en met dans le ſien, & l'art ne ſera pas ſi éloigné de la perfection.

J'AI vu Taconet & je l'ai toujours regretté. On tance le public, parce qu'il va aux boulevards : mais il eſt aſſez commodément & à peu de frais. Le public a le droit de s'amuſer à ſon gré : quand les comédiens françois l'ennuient, il fait bien d'aller chez Jeannot qui le divertit, & Jeannot en vaut bien un autre.

C'en eſt, ce n'en eſt pas ; ces fameux mots, tirés de la parolè dont je viens de parler, ont fait fortune. On les a prononcés dans les meilleures ſociétés, & aux meilleures tables. On n'a entendu pendant ſix mois que ces mots pris & reçus dans tous les ſens poſſibles, & commentés avec tout l'eſprit dont le Pariſien aſſaiſonne les nouveautés.

ON avoit fait entrer *Jeannot* dans la troupe des comédiens italiens ordinaires du Roi ; mais ce n'étoit pas là ſon théatre : il eſt retourné bien vîte aux pieces foraines où il excelle. Ce n'eſt point là que l'on voit la belle nature, ni que l'on rencontre l'éloquence & la morale ;

mais

mais elles ont une certaine vérité qui, quoique rude & grossiere, manque à des théatres plus relevés. Jeannot est un très-bon acteur dans son genre, & l'engouement du Parisien prouve à quel point il chérit le spectacle, quand il n'y est ni rançonné, ni ennuyé, ni vexé.

On a modelé *Jeannot* en porcelaine, & on le trouve aujourd'hui sur toutes les cheminées, faisant pendant au *Préville*. Pourquoi ne fraterniseroient-ils pas ?

CHAPITRE LXXVI.

L'Académie des inscriptions & belles-lettres.

LA, l'antiquaire sourit d'un poëte moderne, qui ne s'appelle pas *Homere* ou *Euripide*. Aristote l'emporte encore sur Descartes & Newton : plus les idées sont anciennes, mieux elles valent : le siecle des Médicis n'y a pas encore droit de bourgeoisie.

TEL érudit ne daigne pas appercevoir la

colonnade du Louvre , pour parler d'un vieux temple de Cérès , dont il reſtitue l'entablement , l'architrave , &c. Si l'on perd une bataille , c'eſt que l'on a oublié la force de la phalange macédonienne.

APPELLÈS & Zeuxis étoient les premiers peintres de l'univers ; car leurs tableaux , à force de vétuſté , n'exiſtent plus.

SI nous faiſons quelque choſe de paſſable , c'eſt par pure réminiſcence : les anciens avoient tout dit , tout vu , tout deviné ; nous les répétons à notre inſu , & par un effet de la métempſycoſe ; car nous ſommes une race abâtardie , dégénérée pour les arts : *vivent les Grecs !*

NOTRE langue ne vaut pas l'hébreu qui eſt une langue ſacrée : nous ne commencerons à valoir quelque choſe que dans quatre mille ans.

TOUS ces contempteurs des tems modernes écrivent des in-4°. ſur les anciens ; c'eſt aux anciens à les lire. Ils traduiſent les anciens , & ces anciens là , ſous leur plume , paroiſſent bien ſots & bien vuides. Ils mettent tout Homère

en rimes plates, pour en rendre la lecture à jamais impossible, & pour l'admirer sans doute tout seuls. D'autres font de mauvaise prose, pour nous faire détester notre idiôme & pouvoir crier plus haut encore : *vivent les Grecs !* cela est adroit !..

SPANHEIM s'extasioit de volupté sur une médaille antique : il est bon de regarder une médaille une fois, mais c'est assez. Si c'est à raison d'antiquité, tel rocher est plus vieux que l'alphabet phenicien, transmis ou non transmis aux Grecs. Tel homme de lettres est curieux ; c'est bien fait à lui si cela l'amuse ; mais tel autre ne voit pas sur une médaille la raison d'une excessive volupté (1).

LES membres de ce corps se nomment académiciens, mais ce titre est une très-foible distinction à Paris, & l'on ne sait trop pour-

(1) Le facétieux Piron a fait une épitaphe assez plaisante, d'un de ces investigateurs du tems passé. Elle est peu connue :

Ci-gît un antiquaire, opiniâtre & brusque ;
Il est esprit & corps dans une cruche étrusque.

quoi : c'eſt qu'il faut être de l'*académie françoiſe* pour être un véritable académicien.

D'OU vient cette différence entre voiſins qui ne ſont ſéparés au Louvre que par une cloiſon ? Il y a bien autant de préjugés, autant de prétentions d'un côté que de l'autre : pluſieurs membres paſſent même d'une chambre pour aller dans la chambre voiſine, ils devroient donc être rangés ſur la même ligne ; on fait des vers & de la proſe d'un côté & de l'autre.

LE public ou plutôt l'opinion a mis entre ces deux corps un grand intervalle. Il ſeroit facile néanmoins d'oppoſer l'*académie des belles lettres à l'académie françoiſe*, ſi la premiere vouloit s'humaniſer un peu avec les belles lettres, puiſqu'elle en porte le nom, goûter de la littérature moderne, réciter quelques vers françois, & ne point faire divorce avec le bel eſprit. Alors tous ces antiquaires paſſeroient pour des gens de lettres, & l'on s'accoutumeroit à dire d'eux qu'ils ont de l'*eſprit* ; le goût prendroit peut-être enſuite, & les quarante ſeroient dépoſſédés du privilege excluſif à la réputation & à l'immortalité.

Que cela arrive ou non, je dirai toujours à l'académie françoise :

Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.

Cette académie ne veut plus, dit on, que ses membres passent désormais à l'académie françoise, parce que c'est trop de gloire aussi pour un simple mortel, que de réunir sur sa tête les titres opposés de *savant* & de *bel esprit :* il faudra opter, & l'on ne pourra plus servir à la fois les deux maîtresses jalouses & rivales. Point d'accord entre l'*érudition* & les *graces.*

CHAPITRE LXXVII.

Journaux.

Les journaux sont les trompettes de la renommée, les plus menteuses & les plus impudentes : tel périodiste annonce un auteur comme un aigle, l'autre le traite d'oison : le panégyrique & la satyre de l'écrivain paroissent le même jour : à qui s'en rapporter ? à soi-même ; lire

l'ouvrage ; & ne point demander bêtement à autrui ce qu'il en penſe.

Le critique impartial & neutre n'a point encore exiſté ; mais l'homme en état de produire ne ſe rabaiſſe point à analyſer des ouvrages, il en enfante.

Se fait journaliſte qui veut, & l'écrivain *le plus honni* peut le lendemain *honnir* tous ſes confreres.

Le miniſtere protege & ſoudoie les petites feuilles ſatyriques où les auteurs ſont déchirés à belles dents, afin d'entretenir la rivalité, la haine & la jalouſie entre les membres de la république littéraire ; il s'oppoſe par ce moyen à la paix & à l'union de la littérature.

Le public oiſif retient les injures & les épigrammes, & oublie les talens & les vertus de l'auteur. Le miniſtere ſent bien quelle prépondérance avoit la république littéraire ſur les eſprits, ſi l'eſtime univerſelle répondoit à ſes travaux : il tâche de lui ravir cette eſtime précieuſe, & une foule d'aboyeurs, doués d'un

esprit médiocre, & d'une rage incurable, servent le ministere au-delà de ses espérances.

De tous les écrits périodiques, celui qui rapporte le plus d'argent c'est le Mercure : il est le plus mauvais de tous ; le pédantisme le plus lourd y regne : tel écervelé s'y arroge la dictature du Parnasse, & veut corriger tout le monde, sans pouvoir apprendre à se corriger lui-même. Les préjugés ineptes se propagent ainsi tous les huit jours, dans ce livre bleu, *dédié au Roi.*

On ne doit jamais répondre aux journalistes, parce que l'ouvrage se défend de lui-même : il ne faut qu'un peu de tems pour faire tomber les critiques envenimées. Le silence du mépris est l'arme la plus sûre envers des rivaux dignes ou indignes. Rien de plus divertissant pour l'amour-propre des sots, que la guerre continuellement allumée parmi les auteurs. Tous ces esprits bornés, tous ces ignorans voient avec joie des hommes célebres se donner en spectacle.

En fait de goût d'ailleurs, quand on n'est

pas d'accord ſur-le-champ, plus on diſpute & moins on ſe rapproche.

MAIS le journaliſte veut-il louer ? il ne connoît plus que l'emphaſe. Un acteur vient-il à mourir ? le ridicule écrivain s'avance dans le mercure de France, & dit : *Ce n'eſt qu'un individu qui manque, & c'eſt une nation entiere à conſoler*. Qui diroit-on qu'il regrette ? Un prince bienfaiſant, un légiſlateur, un héros protecteur de la patrie, un naturaliſte du premier ordre ? Non, il s'agit de *Lekain*.

CHAPITRE LXXVIII.

Le vrai Journaliſte.

LA critique en littérature, eſt la choſe du monde la plus inutile. L'ouvrage qu'on examine eſt imprimé, les fautes ſont commiſes, & le tems qui plonge dans l'oubli les productions ſtériles ou frivoles, me paroît le vrai, l'irrévocable journaliſte. On ne revient point de ſes jugemens ; il n'écoute ni la cabale, ni les pré-

ventions ; il abſorbe le livre dans ſon gouffre ou le fait ſurnager ſur l'abyme.

POURQUOI donc ſe dévouer à la haine de ſes rivaux ; & offenſer l'amour - propre des hommes vivans, pour opérer ce que le tems doit faire mieux que tout autre ?

D'AILLEURS, l'invective eſt preſque inſéparable de la critique littéraire : on a beau choiſir ſes termes, on veut toujours dire que tel écrivain eſt un ſot ou un ignorant ; on verſe le ridicule ſur ſon œuvre ; & delà à ſa perſonne, il n'y a qu'un pas.

LES lettres, faites pour répandre quelque charme ſur la vie, ne doivent jamais être le prétexte de troubler le repos d'un galant homme, qui aura mal réuſſi en voulant inſtruire ou amuſer les autres. Le critique le plus ſage a encore quelquefois le foible de la jalouſie ou de l'envie. Puis, quel eſt l'homme aſſez maître de ſes paſſions, aſſez impartial, aſſez éclairé & doué d'un tact aſſez ſubtile, pour être le juge ſuprême des talens & des réputations ? que le tems prononce ; c'eſt à lui ſeul qu'appartient cet emploi.

MAIS ce qui doit consoler les auteurs, c'est de voir que le plus impitoyable des critiques est toujours un auteur méprisé. Qui se sent des forces pour courir dans la carriere, ne s'amuse pas à jetter des bâtons aux jambes de ceux qui courent.

TOUS ces *jugeurs* sont plus intrépides dans leur prononcé, & plus orgueilleux de leurs *extraits*, que les auteurs ne le sont de leurs productions ; ils prennent le talent de nuire pour la preuve d'une supériorité réelle & décidée.

Ainsi l'on ne voit plus dans l'attelier des arts
Que légions de rats & grouppes de lesards.
Leur souffle empoisonné flétrit les renommées,
Le Pinde est envahi par d'insolens Pigmées.

. . . .

Ces Docteurs pointilleux dans leur triste manie,
Le scalpel à la main, dissequent le génie,
Et veulent qu'abaissant son vol audacieux,
Comme eux, il pense, écrive & qu'il rampe comme eux.

M. Guyétand.



CHAPITRE LXXIX.

Gêne de la presse.

Les ennemis des livres le sont des lumieres, & par conséquent des hommes. Les entraves dont on surcharge la presse invitent à les braver : si l'on jouissoit d'une liberté honnête, on n'auroit plus recours à la licence. Il est des maux politiques que prévient la liberté de la presse, & c'est déja un très-grand bienfait. La police intérieure des États a besoin d'être éclairée par des écrits désintéressés. Il n'y a que le philosophe satisfait de la seule estime de ses concitoyens, qui puisse s'élever au-dessus des nuages que forme l'intérêt personnel, & offrir les abus d'une coutume insidieuse. Enfin la liberté de la presse sera toujours la mesure de la liberté civile, & c'est une espece de thermometre pour connoître d'un coup-d'œil ce qu'un peuple a perdu ou gagné.

Si l'on adopte cet axiome, chaque jour nous

perdons ; car chaque jour la preſſe eſt plus gênée.

AUSSI les livres que l'on imprime aujourd'hui à Paris, ſont-ils pitoyables lorſqu'ils roulent ſur l'hiſtoire, ſur la politique ou ſur la morale des nations.

LAISSEZ penſer & parler ; le public jugera, il ſaura même corriger les auteurs. Le plus ſûr moyen pour épurer l'imprimerie, c'eſt de la rendre libre : l'obſtacle irrite ; ce ſont les prohibitions, les difficultés qui enfantent les brochures dont on ſe plaint.

SI le deſpotiſme pouvoit tuer la penſée dans ſon ſanctuaire, & nous empêcher de faire voler le trait de nos idées dans l'âme de nos ſemblables, il le feroit. Mais ne pouvant tout-à-fait arracher la langue au philoſophe, & lui couper les mains, il établit l'inquiſition ſur les routes, peuple les frontieres de commis, répand les ſatellites, ouvre toutes les caiſſes pour intercepter la progreſſion infaillible de la morale & de la vérité ; vain & puéril effort ! attentat ſuperflu au droit naturel de la ſociété générale,

& aux droits patriotiques d'une société particuliere ! La raison de jour en jour frappe les nations d'un plus grand éclat ; elle luira sans nuages. On a beau craindre ou persécuter le génie, rien n'éteindra dans ses mains le flambeau de la vérité : l'arrêt que sa bouche prononce sera répété dans toute la postérité contre l'homme injuste. Il a voulu ravir à ses semblables le plus noble de tous les droits ; celui de penser ; inséparable de celui d'être : il aura manifesté sa foiblesse & son extravagance, & il méritera le double reproche de tyrannie & d'impuissance.

O braves Anglois ! peuple généreux, étranger à notre servitude honteuse, conservez avec soin parmi vous la liberté de la presse ; elle est le gage de votre liberté. Vous représentez aujourd'hui presque seuls pour le genre-humain, vous soutenez la dignité du nom d'homme. Les foudres qui frappent l'orgueil & l'insolence du pouvoir arbitraire, partent du noble sein de votre isle fortunée. La raison humaine a trouvé chez vous un asyle d'où elle peut instruire l'univers.

Quand les oppresseurs croiront imposer

ſilence à la terre, & la dévorer ſans qu'elle oſe gémir, leurs perfides projets ſeront éclairés dans toutes leurs profondeurs, leurs fronts ſeront cicatriſés des foudres ſacrés de la vérité : l'opprobre les ſaiſira, pour les vouer au mépris & à l'exécration de la race préſente & future.

O braves Anglois ! vos livres ne ſont pas ſoumis au *mandat de M. Le Camus de Néville*, & il faudroit un long commentaire pour vous expliquer de quelle maniere Monſeigneur le garde-des-ſceaux, ou Monſeigneur le chancelier de France, quand il a les ſceaux, permet enfin à une mince brochure, qu'on ne lira pas, d'être étalée & invendue ſur le quai de Gevres.

Nous ſommes ſi ridicules & ſi petits devant vous, que vous auriez à peine à comprendre l'excès de notre foibleſſe & de notre humiliation (1).

Au reſte, cette gêne fait un tort conſidérable à la capitale, & l'étranger en profite. La

(1) Il y eut jadis un édit du Roi qui défendoit au profeſſeur Ramus *de lire ſes propres ouvrages.*

graphomanie a un côté ridicule, mais elle fait subsister diverses professions. La montagne Sainte-Genevieve est peuplée de colporteurs, de brocheurs, de relieurs, &c. qui mourroient de faim sans le gros commerce de la librairie. Ce trafic n'a rien de préjudiciable à la société. Les anciens écrivoient autant que nous, & avoient la même démangeaison de publier leurs écrits. C'est un besoin que nous satisferons toujours en donnant notre argent aux presses Hollandoises, Allemandes, Flamandes & Suisses.

CHAPITRE LXXX.

Communautés.

Un premier édit avoit supprimé, sous le ministere de M. Turgot, les jurandes & communautés de commerce, *ces parties honteuses* de notre gouvernement, & tout rouloit assez bien. Dix-huit mois après un second édit créa six corps de marchands, & quarante-quatre communautés d'arts & métiers.

Les entraves bisarres furent supprimées. Une

plus grande liberté eſt rendue au commerce ; on a reuni des profeſſions qui ont de l'analogie entr'elles, & qui autrefois livrées à des procès interminables, fatiguoient les tribunaux de leurs débats auſſi coûteux que ridicules.

La porte de l'induſtrie eſt ouverte à quiconque veut travailler ; mais il en coûte encore de l'argent. Cet argent ne ſe donne plus aux communautés ; à qui ſe donne-t-il ? aux coffres royaux : tout rentre inſenſiblement dans ce baſſin unique.

Les bouquetieres, les coëffeuſes de femmes, les jardiniers, les maîtres de danſe, les ſavetiers, les vuidangeurs ont été déclarés par le même édit *libres dans leur profeſſion*, & exempts de payer.

Avant cet édit on pourſuivoit une malheureuſe femme qui, la veille de la fête d'un patron bannal, portoit des fleurs ſur ſon éventaire : on écraſoit ſes fleurs, & on lui faiſoit payer une amende. On ſaiſiſſoit *de par le Roi & juſtice*, des ſouliers à demi-reſſemelés, & enfin l'on incarcéroit le téméraire qui mettoit

des

les papillottes sur la tête d'une femme, sans avoir la *patente* qui l'autorisoit, & friser & pommader ses cheveux. Nous sortons de l'époque de toutes ces belles institutions, & nous en avons encore plusieurs à-peu-près de cette dignité là.

CHAPITRE LXXXI.

Agriministes.

LES belles Dames, dont la fantaisie commande ces ouvrages momentanés, susceptibles de variations infinies, ignorent sans doute que les ouvriers qui façonnent les agrémens dont elles ornent leurs robes, se nomment *agriministes.*

L'OUVRIER donne à la soie toutes les formes possibles ; c'est de son goût & de son génie que naissent la variété des dessins, la diversité des couleurs artistement unies, l'imitation des fleurs naturelles.

ON admire une jolie femme, & son habil-

lement qui fait partie de son existence : mais à la vue des effets très-galans qui résultent de ses aigrettes, de ses pompons, de ses franges, le poëte chansonnier ne s'est jamais avisé de célébrer un peu le *fuseau*, la *navette* & la main industrieuse du pauvre *agriministe* : tout est pour celle qui porte la robe élégante, & rien pour l'ouvrier qui lui a imprimé cet éclat, cette fraîcheur, cette légéreté aérienne.

CHAPITRE LXXXII.

Épingliers, Cloutiers.

UN sauvage admire un clou, & il a raison. C'est à Paris que l'homme observateur voit combien l'art a demandé de combinaisons, d'expériences & de soins. Il faut trente mains & trente outils pour la formation d'une épingle ; vous en aurez mille pour douze sols.

LES aiguilliers, épingliers regardent leur profession comme l'une des plus anciennes, puisqu'ils soutiennent qu'Hénoc en fut l'inventeur.

L'AIGUILLE eſt néceſſaire à preſque tous les métiers : pour que l'aiguille ne ſoit ni molle, ni caſſante, pour qu'elle reçoive la perfection dont elle eſt ſuſceptible, il faut plus de vingt opérations, toutes également eſſentielles, & extrêmement délicates. Les cloutiers ont pris Saint-Cloud pour patron, & les épingliers Saint-Sébaſtien, parce que celui-ci fut martyriſé à coups de fleches.

CHAPITRE LXXXIII.

Voitures publiques.

POURQUOI le miniſtre qui avoit ſi ſagement détruit les corvées & les communautés, qui s'étoit déclaré l'ennemi des *privileges excluſifs*, toujours nuiſibles & féconds en abus, a-t-il renoncé à ſes propres principes, en établiſſant des meſſageries royales avec *privileges excluſifs ?*

LE public eſt mal ſervi ; les commis ont de la hauteur & de l'inſolence ; les voitures ſont incommodes, trop étroites ; on y eſt gêné,

foulé, comprimé. On ne ſait à qui ſe plaindre, de qui obtenir juſtice. Et pourquoi ne pas rendre au particulier la liberté de voyager à ſon gré, de faire ſon prix, & de choiſir ſes commodités ?

SUR la route de Verſailles c'eſt encore pis; les carroſſes dits *pots-de-chambre*, ſont ouverts à tous les vents : on y brûle en été, on y gele en hiver ; la pouſſiere vous y étouffe ou la pluie vous y mouille.

ET qui connoît le majeſtueux *carrabas*, attelé de ſix chevaux, qui font quatre petites lieues en ſix heures & demie de tems ? Il renferme dans une eſpece de longue cage, ſale & fétide, vingt perſonnes qu'on preſſe, qu'on étouffe indécemment ; & il eſt défendu à la charrette oiſive, au cabriolet léger, au fiacre vuide, au fourgon commode, de voiturer perſonne ſur cette route.

QU'IMPORTENT de beaux chemin, ſi je ne puis y voyager à ma fantaſie, ſi je ſuis gêné, contrarié dans ma marche, dans mon repos ? & pourquoi faut-il des papiers, des bureaux,

des commis, lorsque j'ai la volonté de me promener ?

DANS toute l'Angleterre on est voituré avec autant de promptitude que de commodité, parce qu'on choisit & qu'on loue soi-même la voiture dont on a besoin. Voulez-vous faire à Paris deux lieues dans les environs ? il faut vous rendre dans un bureau, attendre, intercéder, parler à un commis incivil, recevoir une pancarte. Le cocher de la plus misérable brouette, presque sans culottes & sans bas, a un habit bleu (livrée royale); la portiere démantibulée porte trois *fleurs-de-lis*, & l'on ne donne un coup de fouet à deux rosses étiques, que *de par le Roi.*

ON diroit que c'est une affaire d'État, que le transport d'un particulier à une autre ville. Vous êtes environné de loin d'ordonnances, de prohibitions ; & les hommes de bureaux auxquels vous donnez votre argent, semblent moins appartenir au public qu'au gouvernement, qui ne nous veut rien laisser faire : chevaux, cochers, postillons, voyageur & valise, tout est sous sa main. Des couvertures de toile

cirée qui couvrent de longues charrettes, portent en gros caracteres : *Meſſageries royales* ; les armes de France & de Navarre pendent aux oreilles du moindre baudet.

CHAPITRE LXXXIV.

Gluck.

EN 1778 tout le monde étoit ou Gluckiſte ou Lulliſte ou Ramiſte ou Picciniſte, ainſi que l'on étoit il y a quarante ans, ou Moliniſte ou Janſéniſte. J'avoue que j'étois & que je ſuis encore Gluckiſte. Pourquoi ? c'eſt que l'Orphée du Danube m'entraîne, & je préfere la mélodie à l'harmonie. Piccini a une harmonie adroite & brillante, une compoſition douce & variée ; mais ce genre de beauté laiſſe trop à deſirer du côté de l'expreſſion.

JE n'ai jamais goûté Quinault ; & ſelon moi, il n'a jamais pu échauffer Lulli, encore moins Piccini. Tous les héros de Quinault ſont fades, & M. Marmontel a manqué de goût en s'attachant à ſes miſérables opéra, dont le vuide

& la foibleſſe auroient dû frapper un homme de lettres tel que lui ; mais la routine eſt le tyran de tous les littérateurs françois.

CHAPITRE LXXXV.

Révolution muſicale.

LA politique d'Alcibiade, qui coupa la queue à ſon chien pour diſtraire les Athéniens de ſa perſonne, eſt une politique renouvellée de nos jours. Nos bals, nos ſpectacles, nos hiſtrions nous font dire en d'autres termes : « Ce chien „ avoit une ſi belle queue ! quelle fantaiſie „ prend à cet Alcibiade de la lui couper ? Il a „ dégradé le plus bel animal du monde : c'eſt „ un fantaſque, c'eſt un fou „.

ALCIBIADE dans ſon char doré portoit un Cupidon armé du foudre : cette deviſe, qui n'eſt pas ordinaire, il ſut la rendre reſpectable. Mais ne comptons pas trop ſur nos Alcibiades : nos guerriers, à ce qu'il me ſemble, s'efféminent dans ces voluptés trop exquiſes. Ils auront le même courage, d'accord ; mais auront-ils la

force & la santé qui supportent les travaux de la guerre ? Sur le champ de bataille, ne se rappelleront-ils pas involontairement ces arts enchanteurs, qui font dire en soupirant, *hors de Paris point d'existence.*

On y achete, année commune, pour près de quatre millions d'ariettes, en y comprenant les violons, les hautbois, les flûtes & les bassons : cela est un peu cher ; & les autres arts coûtent infiniment moins.

L'ennui, la mélancolie habitoient pour moi l'opéra ; & je dis avec La Bruyere : *Je ne sais comment avec une magnificence royale, on est parvenu à me faire bâiller.* Je regardois le séjour de la musique comme un lieu où je serois constamment sourd, & jamais ému par le plaisir. Gluck est venu, & j'ai connu les charmes de la musique ; je me croyois mort pour l'art, & l'art a commencé à exister pour moi : c'est à son expression simple, énergique, que j'ai enfin senti couler des larmes, que je n'avois jamais versées dans le séjour des enchantemens.

Tous les cœurs ont obéi à cette musique

expressive & touchante ; il a eu un rival dans l'Italien Piccini, harmonieux, brillant & tendre : mais le Saxon a de plus grandes puissances. C'est lui qui est terrible, touchant, rapide & vrai. Alceste ! ah quel opéra !

LE Saxon a essuyé le premier feu de nos préventions, & son rival a eu moins de peine ensuite à faire son effet.

PUISSE le génie triompher des derniers obstacles qui s'opposent à la perfection de cet art, sorti pour nous de l'enfance où nous le captivons ! La pratique de notre antique psalmodie a roidi les organes, & durci le tympan de cette foule de chanteurs & de chanteuses, dont la troupe étourdissante nous fatigue. Qu'on les chasse au plutôt ; qu'on raccourcisse ces danses si longues & si mal amenées ; qu'on choisisse des poëmes où l'intérêt ne soit ni coupé, ni affoibli ; & que le décorateur ambitieux, le despotique maître de ballet, le lourd orchestre cessent d'être rebelles, & de donner des entraves ridicules au génie qui doit commander à ces subalternes, & les soumettre à son autorité.

Je crois qu'il faut renoncer totalement à Quinault : il n'y a rien de si insipide au monde que ses opéra, il n'a ni rapidité, ni diversité, ni chaleur. C'est une folie que de vouloir le rapetasser : tous les musiciens perdront leur tems, & hasarderont leur réputation sur ces canevas vuides qui repoussent le génie.

Voici donc qu'à peine le buste de Rameau est-il placé dans sa niche, qu'il faut l'en déloger. La musique bâillante de Lulli a disparu, & c'est ainsi que tout art se forme en se recomposant ; car s'il s'arrête, il recule.

CHAPITRE LXXXVI.

Solfier.

Depuis que nos brillans opéra-comiques sont en vogue, on raffole de toutes les ariettes, & l'on entend *solifier* à voix basse dans les rues, dans les promenades, dans les sociétés. C'est un air que se donnent ceux mêmes qui n'ont ni voix, ni oreilles.

Les enthousiastes du vieux plain-chant gothique de l'opéra, on fait la plus belle défense contre la mélodie d'Italie; la voilà néanmoins naturalisée. Puissions-nous de même changer le ton monotone de notre étroite tragédie, & nous modeler sur des compositions plus vastes; qui laissent aux faits & à l'intérêt des situations tout le jeu nécessaire ! Vienne la maniere du grand Skakespear. . . . . Oh ! elle viendra.

CHAPITRE LXXXVII.

Filles nubiles.

Le nombre des filles qui ont passé l'âge du mariage est innombrable. Rien de si difficile qu'un mariage, non pas tant parce que ce nœud est éternel, que parce qu'il faut aller consigner une dot par-devant notaire. Les filles laides & nubiles abondent; les jolies ont encore beaucoup de peine à passer. Il faudroit peut-être renouveller à Paris ce qui étoit en usage chez les Babyloniens. On rassembloit toutes les filles nubiles dans un marché public: les jeunes gens venoient, & comme de raison,

achetoient les plus belles ; mais l'argent qui en provenoit, servoit à doter les laides délaissées.

On voit que le mariage est devenu un joug pesant, auquel on se soustrait de tout son pouvoir : on voit qu'on a raisonné depuis peu le célibat, comme une situation plus douce, plus sûre & plus tranquille. La fille célibataire par choix, n'est point rare aujourd'hui dans l'ordre mitoyen : des sœurs ou des amies s'arrangent pour vivre ensemble, doubler leurs revenus en les plaçant à rentes viageres. Ce renoncement volontaire a un lien constamment chéri des femmes ; ce systême anti-conjugal, n'est-il pas bien remarquable dans nos mœurs ?

Chez les Lacédémoniens, les femmes chaque année fouettoient les célibataires dans le temple de Vénus. Que diroit Lycurgue, s'il voyoit aujourd'hui nos demoiselles dédaigner l'autel de l'hyménée, embrasser le célibat, s'en montrer les apologistes, & vivre dans une espece de liberté masculine ; liberté qui, chez aucun peuple de la terre, ne fut le partage de leur sexe.

QU'ARRIVE-T-IL de cet étrange désordre ? Les gens aisés qui ne se marient point ou qui se marient tard, ne font presque point d'enfans : les gueux qui se marient intrépidement, & qui se marient trop tôt en font beaucoup ; de sorte que les richesses se concentrent de plus en plus dans un très-petit nombre de mains ; celui à qui elles seroient le plus nécessaires en a le moins.

DANS toutes les sociétés on ne rencontre que de ces vieilles filles, qui ont fui les devoirs d'épouse & de mere, & qui trottent de maisons en maisons. Affranchies des peines & des plaisirs du mariage, elles ne doivent pas usurper la considération & le respect qui sont dus à la mere de famille environné de ses rejettons, & l'on devroit les regarder comme ces vignes infertiles qui, au lieu de porter des raisins, n'ont poussé sous les rayons du soleil que des feuilles jaunes & rares.

CES filles décrépites sont ordinairement plus malicieuses, plus méchantes & plus durement avares, que les femmes qui ont eu un époux & des enfans.

Il faudroit assujettir les vieux garçons & les vieilles filles à une contribution, reculer encore également pour les deux sexes, l'époque des vœux forcés ou indiscrets, abolir le célibat des soldats qui occasionne le célibat des filles, d'autant plus que des soldats mariés seroient plus courageux & plus attachés à la patrie. Il faudroit enfin que le législateur fît revivre *les anciens mariages de la main gauche*, afin de diminuer les difficultés du mariage. Une concubine étoit autrefois une femme non mal-honnête. En voulant trop gêner la liberté de l'homme, on l'a précipité dans de nouveaux écarts; & c'est bien le cas de répéter ici, que *c'est souvent la loi qui fait le péché.*

CHAPITRE LXXXVIII.

La petite poste.

Son auteur avoit conçu deux cents projets de différentes especes, tous relatifs au bien public: celui-là seul a pu recevoir son exécution.

Cette poste roule du matin au soir, portant

lettres & paquets. Comme Paris eſt un monde, on auroit plutôt fait ſouvent de ſe tranſporter à trente lieues, que de déterrer un homme dans tel quartier : on lui écrit ; les billets économiſent le tems, remplacent les viſites, & font qu'on ne ſe déplace pas pour des riens.

Les amis s'avertiſſent pour les jours qu'ils veulent paſſer enſemble ; le commerce de la vie s'embellit de cette facilité. Mais on écrit pour ſes affaires ou pour ſes plaiſirs, parce que ce ſeroit une grande imprudence d'écrire autrement, le tout étant entre les mains de la police qui veut ſavoir juſqu'aux choſes indifférentes.

L'inconvénient eſt que les anonymes qui vous écrivent des injures, ſont plus à leur aiſe. Mais toute lettre anonyme eſt d'un lâche, & dès-lors mépriſable. Cet abus ne ſauroit contrebalancer l'utilité générale.

Les gens en place ou célebres reçoivent une foule de lettres oiſeuſes : cette affluence ne peut manquer de les diſtraire, & à la longue de les fatiguer. Le fardeau d'une vaſte correſ-

pondance eſt un malheur attaché à la renommée ; on perd des heures precieuſes à répondre à des futilités, & à tracer ſur le papier des complimens ſtériles ou des choſes extrêmement vagues.

On ne doit qu'à ſes intimes amis le tableau de ſes véritables idées : on eſt obligé de diſſimuler avec les autres, parce qu'ils font toujours prêts à montrer vos lettres, à les faire circuler, & même à les imprimer. Il faut être très-circonſpect avec la multitude; car combien de gens vous tentent des pieges ſous les apparences du zele, & ne font qu'à l'affût des ridicule qu'ils peuvent ſaiſir, contens d'avoir pu tromper ou votre confiance, ou votre crédulité !



CHAPITRE

CHAPITRE LXXXIX.

Les visites.

Les visites emportent beaucoup de tems. Vainement se fait-on écrire chez les portiers : on est condamné à certaines époques à aller d'hôtel en hôtel faire la révérence, s'asseoir, dire quelques mots insignifians, puis l'on s'échappe pour faire la même chose dans la maison voisine. C'est un travail & une occupation que de sortir ainsi d'un hôtel, pour entrer dans un autre.

Ceux qui ont besoin de protection ne visitent les grands qu'à leur corps défendant. Le devoir, l'orgueil ou la cupidité, les traine à travers les antichambres ; ils souffrent, murmurent tout bas & subissent la loi commune. Un valet, qui doit avoir bonne mémoire, annonce à haute voix ceux qui entrent ; coutume prudente. On ouvre les deux battans pour les femmes. C'est alors que les qualités sonnent agréablement à l'oreille de l'individu qui se

préſente dans le cercle : un nom tout nud a quelque choſe de honteux.

On a beaucoup abrégé les formules des premiers complimens. L'on s'aſſied, ſi l'on veut, ſans preſque rien dire. L'arrivante occupe le fauteuil le plus proche de la maîtreſſe de la maiſon, le cede à ſon tour, & ainſi ſucceſſivement. Les femmes s'examinent des pieds à la tête, tout en ſe faiſant des mines. C'eſt le moment où les nouvelles circulent ; de ſorte qu'un fait arrivé à huit heures du ſoir eſt ſu de tout Paris à dix heures. Le commentaire & les bons mots qui ſont arrêt, l'accompagnent déjà, & il ne ſera plus permis d'en parler le lendemain.

Après les nouvelles vient l'étalage de chaque doctrine particuliere ; mais le récit eſt court, excepté dans la bouche des officiers de marine, qui abuſent des circonſtances pour tenir école publique de pilotage. Les femmes diſſimulent leur ennui, & ſont gliſſer adroitement la converſation ſur le nouvel opéra ; on deſcend de la vergue du grand mât aux baſſons de l'orcheſtre, & l'on parle d'une tempête harmonique. Au moment que j'écris, les diſputes ſur la muſique

& ſur la marine ſont éternelles ; & pourquoi durent-elles ſi long-tems ? c'eſt qu'on ne s'entend pas.

Les parleurs de profeſſion ont un répertoire tout formé, qui compoſe tout leur eſprit. Ils n'ont pas l'attention de le varier ; & il y a beaucoup de gens qui vous étonnent, mais pour une ſeule fois. J'y ai été pris moi & bien d'autres.

CHAPITRE XC.

Retraite.

On ferme ſa porte à Paris quand on veut ; ce qui eſt impoſſible dans les autres villes. On ſe dit à la campagne pour un mois, & vous pouvez être aſſuré que pendant un mois perſonne ne viendra vous importuner. Les portiers ſont d'un merveilleux ſecours pour vous faire voyager, tandis que vous boudez tout ſeul dans un coin. Ils vous ſervent de chevaux de poſte.

J'ai lu jadis une piece de vers intitulée ;

Epître à mon verrou. L'idée étoit plaiſante. Un philoſophe avoit mis en groſſes lettres dans ſon cabinet ces trois mots, *épargnez mon tems ;* avec cela faiſoit-il fuir les importuns ? j'en doute. Il n'y a d'autres remparts contre ces viſites incommodes qu'un verrou : il ne faut donc point faire un *épître à ſon verrou*, mais le tirer.

COMBIEN d'amitiés, combien de liaiſons inutiles ! Il eſt un tems dans la vie où un homme raiſonnable devroit ſavoir à quoi ſe fixer, éprouver ceux qu'il fréquente, & ſe débarraſſer ainſi de mille ſoins que tous ces amis de nom uſurpent aux véritables. La ſageſſe, la philoſophie s'en trouveroient mieux, & l'on apprendroit de bonne heure à ménager le tems & à prévenir le regret de ſa perte.

CERTAINES gens ſont ſi fatigués d'eux-mêmes, qu'ils n'exiſtent que quand ils ont quatre ou cinq perſonnes dans leur chambre, pour aſſiſter à leur lever & à leur toilette.



CHAPITRE XCI.

Les affiches.

On affiche tous les jours, de grand matin, les pieces que l'on donnera le foir aux trois grands fpectacles: les théatres du boulevard & de la foire en font de même. On voit fur la même ligne, Athalie & Jeannot chez le dégraiffeur; Caftor & Pollux, & la danfe du petit diable; il y a de quoi fatisfaire tous les goûts: or, en fait de plaifirs, je foutiens que perfonne n'a tort, pourvu que les pieces ne foient pas indécentes.

Qui croiroit qu'il y a une multitude de gens pauvres qui lifent les affiches fans aller au fpectacle, & qui fe confolent de n'y point aller en fachant quelle piece fera repréfentée? Ils l'empruntent, la lifent en fe couchant, & rêvent l'avoir vu jouer.

On ne peut rien afficher fans l'attache du lieutenant de police; & fi vous avez perdu un

chien ou un bracelet, il faut aller demander la ſignature du magiſtrat.

Il eſt vrai qu'elle eſt toute prête, & qu'il y a un bureau de blancs ſeings pour favoriſer la retrouvaille des épagneuls, des perroquets, des manchons & des cannes perdues.

Il n'y a que deux objets qui s'impriment à Paris ſans *permiſſion*; les *billets d'enterrement* & les *billets de mariage*. Mais une pareille licence ne ſauroit durer long-tems dans un gouvernement bien policé, & bientôt le *bon ordre* les ſoumettra ſans doute à la reviſion d'un cenſeur royal, & à l'approbation de Monſeigneur le chancelier ou de Monſeigneur le garde des ſceaux; car un épouſeur & un mort ne doivent pas imprimer *librement*, quelque preſſés qu'ils ſoient. C'eſt une témérité ſcandaleuſe & attentatoire à l'*autorité*.

Il faut que l'afficheur ait ſa médaille de cuivre ſur l'eſtomac, pour plaquer & coller contre les murailles les monitoires, les arrêts, les pieces de théatre, les mandemens, les livres & les terres à vendre. Ces mêmes

afficheurs crient & vendent les ſentences des criminels, & ſe réjouiſſent des exécutions qui leur font gagner quelque argent, ainſi qu'à l'imprimeur.

Ces affiches ſont arrachées le lendemain pour faire place à d'autres. Si la main qui les colle ne les déchiroit pas, les rues à la longue ſeroient obſtruées par une eſpece de carton, groſſier réſultat du ſacré & du profane mêlés enſemble, comme des annonces de charlatans, des arrêts de la cour, des arrêts du conſeil qui les caſſent, des biens en décret, des ventes après décès & au dernier enchériſſeur, bref, de tous ces papiers que le public a ſous les yeux, qu'il ne lit pas, & qui ne ſervent qu'à déguiſer la nudité des murailles.

Si le peuple s'accoutumoit à lire ces affiches, il apprendroit peut-être à moins défigurer l'orthographe françoiſe; mais il ne s'embarraſſe ni de l'orthographe, ni de tout ce qu'annonce cette multitude de placards. On voit quelquefois des arrêts de la cour qui ont ſix pieds de haut ſur trois de large, & le caractere en eſt menu. Quel malheureux débordement d'inutiles paroles!

On regarde l'affiche avec étonnement, personne ne la lit. Il s'agit d'un procès obscur entre deux particuliers qui se sont ruinés pour couvrir d'un papier noirci un peu de muraille : cette prose gothique coûte quelquefois soixante mille francs.

Les noms des notaires, des procureurs, des huissiers-priseurs, &c. sont imprimés en gros caracteres au coin de toutes les rues, & ces messieurs n'en sont pas pour cela plus célebres. Au défaut de renommée, ils empochent l'argent; un *inventaire* rapporte beaucoup plus qu'un livre.

CHAPITRE XCII.

Les petites affiches.

Les petites affiches rendent de grands services aux selliers, aux bijoutiers, aux marchandes de modes, aux jeunes seigneurs qui brocantent des chevaux, des tableaux, des diamans. On y annonce les *ventes après décès*; & avec de l'argent on peut meubler une maison

de la cave au grenier en moins de vingt-quatre heures : les choſes invendues & à vendre s'y trouvent en foule.

A travers les berlines à vendre, les laquais & les femmes-de-chambre à placer, les effets perdus ou volés, la paille, le foin & l'avoine, M. l'abbé Aubert veut avoir abſolument un avis ſur les productions littéraires & dramatiques. Juſqu'où la fureur de juger ne cherche-t-elle pas à ſe placer ? que de Perrins-Dandins littéraires !

CHAPITRE XCIII.

Le Journal de Paris.

A L'INSTAR de la feuille de Londres, intitulée la *Poſte du ſoir*, eſt venu le journal de Paris qui paroit tous les matins. Cette feuille ſeroit extrêmement piquante & curieuſe, ſi.... mais parlez un peu de l'aventure du couſin ; du neveu, de la tante, de la belle-ſœur, de la femme-de-chambre, de Madame ***, & vous verrez tout en rumeur à la police, comme ſi le feu étoit aux quatre coins de la ville.

CETTE feuille cependant pourroit exercer utilement une juste censure des mœurs, en exposant quelquefois les extravagances des particuliers, & peut-être retiendroit-elle par la crainte du ridicule, & feroit-elle plus de bien que tous les sermons.

LE *journal de Paris* soutient le *journal des savans*, qui ne produit pas de quoi payer les frais d'impression; c'est un enfant en train de faire fortune, qui nourrit son vieux pere. Les journaux sont classés rigoureusement; & comme on les assujettit à des pensions, on conserve leurs privileges, quelqu'ennuyeux & sots qu'ils puissent devenir. Mais pourquoi ne laisse-t-on pas à chacun la liberté de s'exercer dans ce genre de productions, ainsi qu'il est permis de cultiver tout autre?

AU bout de deux ou trois ans, les bons journaux domineroient, & les mauvais s'éteindroient dans l'oubli. On retrouveroit au moins la même somme d'argent, & le commerce de l'encre, du papier & des caracteres, iroit trois fois plus vite: tout cela nourriroit le pays latin où sont les imprimeurs, les brocheurs, les re-

lieurs, les colporteurs, &c. &c., qui commencent à crier famine.

LE gouvernement pensionne plusieurs écrivains, mais il ne débourse pas pour cela de l'argent. Voyez sa finesse ; il assujettit les journaux à une taxe, & paie les gens de lettres avec les travaux des gens de lettres. Tel auteur a une pension sur une feuille satyrique où il est déchiré à belles dents : ainsi *il boit & mange son jugement & sa condamnation*, ce qui est assez plaisant.

ON trouve sur la même feuille l'article des spectacles & celui des enterremens. *Mon Dieu !* s'écrie-t-on, *M. un tel est mort ; le voilà enterré ! Vîte, allons à l'ambigu-comique ; on y donne les Quatre fils Aymon.*



CHAPITRE XCIV.

Tableaux, deſſins & eſtampes, &c.

LA manie coûteuſe & folle des tableaux & des deſſins, que l'on achete à des prix foux, eſt bien inconcevable. Il n'y a point de luxe, après celui des diamans & des porcelaines, plus petit & plus déraiſonnable ; non qu'un tableau ne vaille ſon prix, mais parce qu'il eſt biſarre, ridicule, indécent de couvrir d'or des peintures dont l'utilité & la jouiſſance ſont également bornées.

QUE des princes forment des cabinets, ils ſe doivent à tous les arts. Mais qu'un particulier entreprenne une collection toujours incomplete, ces dépenſes énormes l'empêcheront, à coup ſûr, d'être un bon parent, un bon ami, un obligeant citoyen : il n'aura plus d'argent que pour des toiles peintes. Plus il poſſédera, plus il voudra encore poſſéder : ſa maiſon, ſa famille, tout ce qui l'environne, ſe ſentira

des prodigieux ſacrifices qu'il offrira ſans ceſſe à une manie dont la nature eſt de ne jamais contenter celui qu'elle tourmente.

Les mépriſes étant faciles, & les erreurs ordinaires, nouvelle ſource de chagrins & de contrariétés : l'entêtement prend la place du goût, & la fureur de la poſſeſſion empêche la paiſible jouiſſance.

Je n'ai jamais pu concevoir comment on ne ſe contentoit pas d'une belle copie au défaut de l'original. Souvent l'œil le plus exercé héſite entre les deux peintures ; & quand on pourroit avoir par ce moyen trente beaux tableaux, pour le prix qu'on met à un ſeul, comment ſe ruine-t-on pour un tableau unique ?

Tel homme a vendu ſes maiſons & ſes terres pour faire une collection d'eſtampes renfermées dans des porte-feuilles inviſibles, & qu'il n'ouvre pas quatre fois l'année. Il ſe traîne encore aux ventes ; crie à l'huiſſier d'une voix éteinte, *un ſol*, dit tout haut qu'il eſt un fou, emporte l'objet, & il lui faut de fortes

lunettes pour contempler ſon acquiſition. A ſa mort tout cela ſera diſperſé en différentes mains, & l'*œuvre* tant pourſuivie ne ſera jamais complete.

UN vieux tableau à moitié peint & effacé, dont on ne diſtingue plus rien, ſera préféré, parce qu'il eſt original, à un tableau moderne & intéreſſant, dont la couleur eſt fraîche & agréable. Quel eſt donc le défaut de ce dernier? Le peintre eſt vivant.

IL faut que les particuliers laiſſent aux princes ou aux grands, dont l'opulence eſt exceſſive, le privilege de mettre de groſſes ſommes en tableaux & en ſtatues. C'eſt une folie de conſumer ſon patrimoine en curioſités; c'eſt un vice d'oublier ſes parens & ſes amis pour des peintures ou des gravures. Ces arts ſont faits pour figurer dans des ſallons publics, & non dans des cabinets. L'amateur immodéré n'eſt qu'un maniaque.

ON n'a point encore ridiculiſé ſur notre ſcene cette folie ruineuſe: elle mériteroit bien les pinceaux d'un auteur comique.

CHAPITRE XCV.

Encan.

Nos feigneurs, fous le nom de *curieux*, font des brocanteurs magnifiques, qui achetent fans befoin, fans paffion, & feulement pour avoir de bons marchés, bijoux, chevaux, tableaux, eftampes antiques, &c. Ils font des haras ou des cabinets, qui font bientôt des magafins : on les croiroit paffionnés pour les beaux-arts ; ils aiment l'argent.

Ces vafes, ces bronzes, ces chef-d'œuvres auxquels ils femblent tenir, & dont ils fe montrent idolâtres, appartiennent à qui voudra les en débarraffer pour de l'or. La médaille la plus antique ne reftera pas au médaillier, malgré tout l'étalage du propriétaire ; on en fera la conquête. Ces brocanteurs décorés ufurpent ainfi les profits des claffes commerçantes, & ils vous diront néanmoins qu'ils n'achetent que pour les artiftes : ils en font les tyrans.

AU reste, c'est aux ventes que le prix réel des tableaux se manifeste, & qu'ils n'en imposent plus, comme dans le sallon de l'orgueilleux possesseur. Là finit le rôle avantageux de l'homme usurpateur & médiocre : là les prétendus connoisseurs voient leur prononcé chimérique réduit à zéro : là, la superbe école françoise apprend à rabattre de sa fastueuse présomption. Un peintre a beau s'appeller premier peintre du Roi, on donne pour dix écus (c'est-à-dire pour la toile) une de ses compositions de quatre pieds de hauteur. L'huissier-priseur ne lui fait pas grace, & le livre impitoyablement à l'acheteur, qui va en décorer une antichambre enfumée, ou une salle à manger.

PHILIPPE, duc d'Orléans, régent du royaume, s'amusoit à peindre ; mais la main de son altesse, habile à mouvoir l'Europe, ne surpassoit pas en peinture celle du plus misérable barbouilleur. Qu'est-il arrivé ? Son principal tableau, (quoique décoré de son nom) successivement chassé de tous les cabinets, se trouve actuellement exposé dans un passage public des Tuileries, sollicitant en vain un acquéreur qui lui donne un asyle. On le regarde,

garde, on lit le nom auguſte, on ſourit, & perſonne ne veut en donner trente-ſix livres, ce qui prouve que dans les arts qui tiennent au génie, on ne paie point le public avec des titres.

CHAPITRE XCVI.

Où eſt Démocrite ?

LA comédie n'eſt plus ſur le théatre, mais dans le monde. Pour un obſervateur déſintéreſſé, il y a de quoi rire comme démocrite, & au fond, rien n'eſt meilleur pour la ſanté.

Vous voyez l'abbé qui parle de ſes indigeſtions, vous entendez les gémiſſemens de l'avare, les plaintes du plaideur, la ſuffiſance de l'auteur : vous contemplez la morgue du grand, la fatuité du petit maître, qui vous fait admirer juſqu'à ſes énormes boucles de ſoulier ; mérite du jour. Celui qui prête le plus à la ſatyre eſt ſatyrique, & les tons & les prétentions forment des ſcenes extrêmement variées.

Qu'est-il besoin, après cela, d'aller entendre nos froides comédies modernes ?

Voyez ensuite le ridicule inconcevable, & les prétentions respectives des hommes, leurs débats éternels, la montre de leurs privileges, & riez encore plus fort ?

Les secretaires du Roi ne savent quel rang occuper : ils s'élevent, ils s'abaissent. Leur contenance est mal assurée. Ils posent des lignes de démarcation ; mais ces lignes sont perpétuellement dérangées. Quel scandale pour la pépiniere de la future noblesse ! Leur scrupule dans un tems, leur excessive indulgence dans un autre, tout place, sous un jour comique, les tableaux des différens états qui luttent ensemble à Paris, armés les uns contre les autres, & se prévalant tour-à-tour des petits avantages qu'ils obtiennent, pour les perdre le lendemain.

Car pendant cette guerre, le gouvernement en paroissant vouloir les accorder, les pompe & les desseche, pour les retenir tous sous sa main, & les faire mouvoir à sa volonté.

Qui pourroit s'empêcher de rire ? La société est une vraie tour de Babel, pour la confusion des idées & des sentimens : la sottise y parle comme le génie, & même beaucoup plus haut.

CHAPITRE XCVII.

Censeurs publics.

J'ABHORRE les cyniques encore plus que les pédans ; mais je voudrois voir au milieu de Paris un Diogene dans son tonneau (l'indécence toutefois supprimée). Je voudrois qu'il fût permis à un homme de cette trempe d'apostropher ses concitoyens, & de leur reprocher leurs vices : Paris en auroit bien autrement besoin qu'Athenes.

Du moins des censeurs du scandale public des mœurs, tels qu'ils étoient établis chez les Romains, seroient très-nécessaires parmi nous. Car nos loix si imparfaites préviennent-elles la confusion des rangs, répriment-elles les extravagances du luxe qui ruine les fortunes médio-

cres, empêchent-elles les banqueroutes, arrêtent-elles la débauche qui va le front levé ?

On a créé des cenfeurs pour les livres : ces cenfeurs profcrivent tout ce qui peche contre la décence, tout ce qui contredit les loix de l'honnêteté, &c., &c., &c. Pourquoi n'y auroit-il pas des cenfeurs qui demanderoient compte à cette foule de défœuvrés, de l'emploi de leur tems, qui iroient au-devant des grands fcandales, qui préviendroient les délits ? Nous ne favons que punir : un acte public de dépravation eft-il donc moins dangereux qu'une phrafe imprimée ?

S'AMUSER, terme à Paris fynonyme à celui de fe *ruiner*. Nos danfeufes font entretenues par des jeunes gens qui n'ont aucun frein, & dont l'exemple pervertit ceux qui fortent de l'adolefcence. On n'oppofe aucune barriere à ces défordres qui font la perte des familles : la police attend que le mal foit fait, & ne fonge pas à l'anéantir dans fon origine. D'un côté, de dangereufes Circés ; de l'autre, des intrigans audacieux, corrompent tous les ordres de la fociété. N'eft-il pas déplorable que le mot de

Moliere, *n'ayez de probité que ce qu'il en faut pour n'être pas pendu*, ſoit devenu un axiome réduit en pratique.

En 1661, il s'éleva en France une eſpece de compagnie qui, épriſe d'un zele ardent pour le rétabliſſement des bonnes mœurs, ſe mit à cenſurer toutes les actions mal-honnêtes que les loix ne puniſſent pas. Ils faiſoient des perquiſitions ſecretes ſur les mœurs & les perſonnes, en établiſſoit le rapport dans leurs aſſemblées, & d'après une délibération motivée & unanime, ils expoſoient au public les *délits* & la honte des coupables.

Ces redoutables écrivains avoient pris le nom de *compagnie des œuvres-fortes*; mais comme ils n'avoient pas ménagé des perſonnes puiſſantes, & qu'ils n'avoient pas plus épargné la conduite des Rois que celle des particuliers, Louis XIV ſe courrouça, & ordonna *qu'on eût à ſévir contre tous les membres de la compagnie.* Ils ne purent tenir contre l'autorité royale, & les *œuvres-fortes* qui, de jour en jour, s'animoient d'une chaleur nouvelle, n'eurent plus lieu dans la capitale.

De grands noms appartenoient à cette espece de ligue offensive, contre le vice & les mauvaises mœurs ; mais l'on fit entendre à Louis XIV (ombrageux à l'excès sur tout ce qui avoit un caractere d'union), que ces écrivains courageux & véhémens étoient un reste de la ligue de la fronde ; il le crut sans examen, & menaça de les envoyer tous en Canada.

Or, comme l'a dit quelqu'un, *on n'est guere tanté de répondre à ceux qui exilent :* la compagnie se tut, & ne censura plus personne. Cependant quelques membres échappés se crurent loin de la capitale, & au sein de la Bourgogne, plus à portée de reprendre leur hardi projet. L'autorité les poursuivit encore, & la chambre du conseil de la ville de Dijon lança contre leur assemblée un arrêt de proscription, & les menaça des peines les plus graves. Ces auteurs des *œuvres fortes* abandonnerent alors leur vocation, & se turent pour jamais......, Je les regette.

En 1742, on vit à Paris un hardi mendiant qui, dit-on, avoit du génie, de la force dans les idées & dans l'expression. Il demandoit pu-

bliquement l'aumône en apostrophant ceux qui passoient, & faisant de vives sorties sur les différens états, dont il révéloit les ruses & les friponneries. Ce nouveau Diogene n'avoit ni tonneau, ni lanterne : il en vouloit sur-tout aux prêtres, aux catins & aux hommes de robe. On appella son audace *effronterie*, & ses reproches *des insolences*. Il s'avisa un jour d'entrer chez un fermier-général avec son habillement déchiré & crasseux, & de s'asseoir à sa table, disant qu'il venoit lui faire la leçon, & reprendre une portion de ce qui lui avoit été enlevé. On ne goûta point ses incartades; & comme il avoit le malheur de n'être pas né il y a deux mille ans, il fut arrêté & mis en prison.

Ce mendiant auroit dû savoir, puisqu'il avoit de l'esprit, qu'on taxeroit infailliblement de folie à Paris, ce qu'on eût admiré dans Athenes. On souffre parmi nous le plus vil, le plus bas, le plus lâche coquin; mais tout frémit & se souleve à la moindre approche de ce qu'on nomme un *cynique*, ou de ce qui lui ressemble : ce caractere-là n'existe pas même à Paris, parce qu'il est le plus diamétralement opposé

à la forme de notre gouvernement & de notre esprit de société.

Nous avons des discours moraux & politiques : peut-être pour nous corriger, nous faudroit-il des plaisanteries sanglantes, des satyres vives, des bourrades à bout touchant. Mais qui se chargera de fronder tout ce qui est vicieux, de mépriser tout ce qui est mauvais, de faire tonner la vérité, & d'épouvanter ses ennemis? Que quelqu'un ait le courage de braver l'inimitié des méchans, on le nommera un *fanatique*, une *bête féroce*, un *chien enragé*, tandis que les flatteurs, les adulateurs, les menteurs seront les hommes polis, les hommes *comme il faut*.

CHAPITRE XCVIII.

La Saint-Louis.

Le jour de la Saint-Louis, on ouvre au petit peuple la promenade des Tuileries & des autres jardins royaux. Il y fait toujours quelques dégâts, parce qu'il n'y entre que ce

jour-là. S'il en avoit la possession toute l'année, il ne songeroit pas à mal-faire. Il court aussi à Versailles, parce que le château lui est ouvert : il est stupéfait de l'air de magnificence qui y regne ; il n'imagine pas qu'il a payé tout cela.

Ce jour est la fête des arts. Les académies ouvrent leurs salles. On donne des prix au poëte, à l'orateur, au peintre, au sculpteur, à l'architecte : le matin on récite de tous côtés des panégyriques de Saint-Louis, qui sont des *tours de force* oratoires, & des chef-d'œuvres de bavardages. On en a débité plus de soixante mille en France, remplis des mensonges les plus impertinens.

Le sallon de peinture ne s'ouvre que tous les deux ans. L'assemblée des quarante immortels se tient le soir au Louvre. Les femmes se sont avisées depuis quinze ans de venir en foule à cette assemblée, ce qu'elles n'osoient auparavant. Le lecteur a toujours soin de glisser dans sa composition quelque chose de flatteur pour elles. Il y a peu de place, parce que le local est étroit ; tant mieux. Les académiciens

qui se souviennent d'avoir prêché dans le désert, ne renonceront pas à ce qu'on dise dans le monde; *on ne sauroit entrer à l'académie :* plus on se plaint, plus ils jouissent. On lit des vers, on lit de la prose; les juges sont jugés à leur tour, & le public se maintient dans l'ancienne & incontestable prérogative de décider ce dernier ressort sur le mérite littéraire.

Si le plafond s'abîmoit ce jour-là, il n'y auroit plus d'écrivains, ni d'auteurs à Paris : adieu la race bruyante des beaux-esprits. Si un barbare ennemi des lettres vouloit les détruire, & faire une Saint-Barthelemy des philosophes, il pourroit avec avantage saisir ce jour académique. Dieu ! le sang opposé des poëtes tragiques & comiques, mêlé ensemble, coulant à grands flots, & se confondant avec celui des romanciers, des orateurs & des historiens; l'auteur épique tombant sur le chansonnier; le versificateur mourant, pardonnant au prosateur; l'académicien égorgé à côté du journaliste qui crieroit *je suis innocent*; les plus intrépides n'abandonnant point le fauteuil, à l'exemple de ces anciens sénateurs Romains, qui attendirent la mort dans leur chaire curule,

quel chapitre pour l'hiſtoire ! quelle épouvantable époque !.... Mais je m'apperçois que ce tableau (quoique chimérique) fait frémir le prêtre, le financier, le courtiſan, ces amis des lettres & de la philoſophie. Épargnons-leur des images qui offenſent leur profonde ſenſibilité, & qui les éloigneroient peut-être à jamais des ſéances académiques, où je ne ceſſerai pas d'aſſiſter, malgré le noir rêve de mon imagination.

On donne le ſoir au peuple dans le jardin des Tuileries, à l'entrée de la nuit, un grand charivari, qu'on appelle concert. C'eſt toujours l'ancienne muſique qu'on exécute; on fait bien, car perſonne n'écoute. C'eſt un des plus ſinguliers tableaux & des plus animés, que celui que préſente tout ce peuple immenſe raſſemblé, ſurtout quand il y a clair de lune : tous les états s'y trouvent confondus, ce qui varie le ſpectacle, & le rend vivant, pittoreſque, curieux. J'avoue que c'eſt le ſeul jour de l'année où j'aime beaucoup les Tuileries : elles peuvent contenir alors environ deux cents mille ames. Je ſors toujours le dernier ce jour-là de ce jardin ſi bien peuplé. Je m'imagine être à la vallée de Joſaphat, mais où perſonne n'attend ſon jugement.

CHAPITRE XCIX.

Portes cocheres.

LES gens qualifiés font jeter pendant leurs maladies du fumier devant leurs portes cocheres & aux environs, pour que le bruit des carroſſes les incommode moins. Ce privilege abuſif change la rue en un cloaque affreux, pour peu qu'il ait plu, & fait marcher cent mille hommes en douze heures dans un fumier liquide, noir & puant, où l'on enfonce juſqu'à mi-jambe. Cette maniere d'empailler toute une rue, rend les voitures plus dangereuſes, en ce qu'on ne les entend pas.

POUR épargner quelque cahos bruyant à une tête malade ou vaporeuſe, on expoſe la vie de trente fantaſſins, dont la *cavalerie* ſe moque, il eſt vrai ; mais qui ne doivent pas expirer ſous les roues ſilencieuſes d'un carroſſe, parce que M. le Marquis a eu un accès de fievre ou une indigeſtion.

SOCRATE alloit à pied, Horace alloit à pied ;

(*ibam forte via ſacra ,ſicut meus eſt mos*); Jean-Jacques Rouſſeau alloit à pied. Qu'un *Jourdain* moderne, qu'un faquin ait une berline angloiſe, & une porte cochere, à la bonne heure; qu'il éclabouſſe les paſſans, eſt bien! l'on s'eſſuie; mais qu'il ne nous écraſe pas, parce que ce n'eſt point un crime digne de la roue, que de ſavoir ſe ſervir de ſes jambes, ou de rêver un peu dans ſon chemin.

SOUVENT les portes cocheres vomiſſent des voitures qui ſortent à l'improviſte, & qui coupent la rue rapidement & tranſverſalement, de ſorte qu'il eſt impoſſible de ſe garantir de ce bruſque danger : on ſe jette dans le péril, ne ſachant ſi elles tourneront à droite ou à gauche. Ne pourroit-on pas obliger les portiers à prévenir les paſſans, & à ſiffler d'une certaine maniere, ce qui feroit un ſignal conſervateur? Il y a moins de danger quand les voitures rentrent, parce que le laquais fait raiſonner le marteau.

IL eſt preſque ignoble de ne pas demeurer en porte cochere. Fût-elle bâtarde, elle a un air de décence que n'obtient jamais une allée.

Celle-ci conduiroit à l'appartement le plus commode, qu'elle feroit profcrite, fût-elle encore large, propre & bien éclairée. Il y a des portes cocheres obfcures, embarraffées par des équipages, où l'on rifque de donner de l'eftomac dans le timon & dans l'effieu. Eh bien! l'on préfere ce paffage étroit à cette voie roturiere qu'on appelle allée. Les femmes du bon ton ne vont point vifiter ceux qui font logés ainfi.

Les portes cocheres font fort utiles à ceux qui ont des dettes. Les exploits s'arrêtent à la loge du portier; les huiffiers ne vont pas plus loin; & quand ils en viennent à une faifie, l'exécution n'a lieu que fur les miférables effets qui garniffent la loge. L'huiffier pénetre l'allée jufqu'au feptieme étage, & il ne franchit jamais le feuil de la porte cochere. Voilà de finguliers ufages, & qui n'en regnent pas moins: que l'on s'étonne encore, après cela, de la défaveur des allées bourgeoifes!



CHAPITRE C.

Le Suiſſe de la rue aux Ours.

ON brûle tous les ans, le 3 Juillet, l'effigie de ce Suiſſe ivre, qui donna, dit-on, un coup de ſabre à une ſtatue de la Vierge-Marie, ce qui en fit couler du ſang, ajoute la même hiſtoire. Rien n'eſt plus ridicule ; mais cet uſage déja ancien ne s'en obſerve pas moins.

L'EFFIGIE portoit jadis l'habit Suiſſe ; mais les Suiſſes ſe fâcherent, il fallut l'habiller d'une ſouquenille. Ne diroit on pas que l'on ajoute foi à ce miracle, d'après ce bûcher qui ſe renouvelle chaque année? Tout le monde rit en voyant ce coloſſe d'oſier, qu'un homme porte ſur ſes épaules, & auquel il fait faire des révérences & des courbettes devant toutes les Vierges de plâtre qu'il rencontre. Le tambour l'annonce ; & dès qu'on met la tête à la fenêtre, ce coloſſe ſe trouve de niveau à l'œil du curieux. Il a de grandes manchettes, une longue perruque à

bourſe, un poignard de bois, teint en rouge, dans ſa *dextre* ; & les ſoubreſauts qu'on imprime au mannequin ſont tout-à-fait plaiſans, ſi l'on conſidere que c'eſt un ſacrilege que l'on fait danſer ainſi.

LES uſages les plus conſtans ne forment donc qu'un tableau très-équivoque de la véritable croyance d'un peuple : c'eſt le plus ſouvent un ſpectacle pour la populace, & rien de plus.

NOS plus majeſtueuſes cérémonies n'ont pas d'autre fondement. Ainſi l'on ſe ſert encore de la Sainte-Ampoule pour oindre nos Rois. Perſonne, dans l'aſſemblée, ne croit aſſurément qu'elle ſoit deſcendue du ciel au bec d'une colombe. Perſonne ne croit à la guériſon miraculeuſe des écrouelles, par l'impoſition & l'attouchement des mains royales. Cependant l'on ſe ſervira toujours de la petite fiole, & les Monarques toucheront toujours les écrouelleux ſans les guérir.

QUE de faits pareils chez les voyageurs ont donné lieu parmi nous aux aſſertions les plus fauſſes ! Rien de plus trompeur que les cérémonies

monies publiques, lorſqu'on ne rapproche pas de l'eſprit de leur inſtitution l'eſprit qui regne quelques ſiecles après.

On promenera donc encore *le Suiſſe de la rue aux Ours*, pour le plaiſir & la récréation des petits Savoyards que cela amuſe beaucoup. Ils l'accompagneront dans toutes les rues, en riant & danſant; & dans la joie de leur cœur, ils attendront pour le ſoir les fuſées & les pétards qui doivent crever avec exploſion dans les flammes du bûcher.

Autrefois ce même peuple a vu brûler le Suiſſe iconoclaſte en réalité, & s'en eſt réjoui de même. Cette juriſprudence de nos aïeux eſt un peu changée & adoucie, ce qui prouve qu'il vaut mieux encore voir jeter au feu le mannequin que l'homme; mais quand ne brûlera-t-on plus le mannequin?... Je n'en ſais rien.



CHAPITRE CI.

Savoyards.

. . . . Ces honnêtes enfans,
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légérement essuie
Ces longs canaux, engorgés par la suie.

VOLT.

ILS sont ramonneurs & commissionnaires, & forment dans Paris une espece de confédération qui a ses loix. Les plus âgés ont droit d'inspection sur les plus jeunes; il y a des punitions contre ceux qui se dérangent : on les a vus faire justice d'un d'entr'eux qui avoit volé ; ils lui firent son procès & le pendirent.

ILS épargnent sur le simple nécessaire pour envoyer chaque année à leurs pauvres parens. Ces modeles de l'amour filial se trouvent sous les haillons, tandis que les habits dorés couvrent les enfans dénaturés.

Ils parcourent les rues depuis le matin jusqu'au soir, le visage barbouillé de suie, les dents blanches, l'air naïf & gai : leur cri est long, plaintif & lugubre.

La rage de mettre tout en *régie* en a formé une du *ramonage de cheminées :* les régisseurs ont classé ces petits Savoyards, & l'on a vu dans des maisons neuves & blanches, tous ces visages basannés & noircis qui étoient aux fenêtres en attendant de l'ouvrage.

L'Établissement de la petite poste a fait tort aux Savoyards. Ils sont moins nombreux aujourd'hui, & l'on dit que leur fidélité, si long-tems éprouvée, commence à n'être plus la même ; mais ils se distinguent toujours par l'amour de leur patrie & de leurs parens.

Il est bien cruel de voir un pauvre enfant de huit ans, les yeux bandés & la tête couverte d'un sac, monter des genoux & du dos dans une cheminée étroite, & haute de cinquante pieds ; ne pouvoir respirer qu'au sommet périlleux ; redescendre comme il est monté, au risque de se rompre le cou, pour peu que la

vétufté du plâtre forme un vuide fous fon frêle point d'appui; & la bouche remplie de fuie, étouffant prefque, les paupieres chargées, vous demander *cinq fols*, pour prix de fon danger & de fes peines. C'eft ainfi que fe ramonnent toutes les cheminées de Paris, & des régiffeurs n'ont enrégimenté ces petits malheureux, que pour gagner encore fur leur médiocre falaire. Puiffent ces ineptes & barbares entrepreneurs fe ruiner de fond en comble, ainfi que tous ceux qui ont follicité des *privileges exclufifs!*

CES allobroges de tout fexe & de tout âge, ne fe bornent pas à être commiffionnaires ou ramonneurs. Les uns portent une vieille entre leurs bras, & l'accompagnent d'une voix nazarde. D'autres ont une boîte à marmotte pour tout tréfor. Ceux-ci promenent la lanterne magique fur leurs dos, & l'annoncent le foir au moyen d'une orgue nocturne, dont les fons deviennent plus agréables & plus touchans, parmi le filence & les ténebres. Les femmes étalant leur étonnante fécondité, fous le mafque de la laideur, vous montrent des enfans, & dans leur hotte & pendus à leurs mamelles, & fous leur bras, fans compter ceux qu'elles chaf-

ſent devant elles, le tout pour attirer les aumônes : dégoûtantes, maigres, noires, & paroiſſant âgées, elles ſont toujours groſſes, & à pleine ceinture.

Les vielleuſes des boulevards portent ſur une gorge fouillée un large cordon bleu qui quelquefois a ſervi à une majeſté. Ce cordon déchu leur ſert de bandouliere. Ainſi les marques de dignité périſſent ou retournent à leur véritable emploi.

Nous voilà ſur les boulevards, où une foule de travailleurs, comme l'a dit un poëte :

Vient de cette belle route à grands coups de maſſue,
En cailloux incruſtés, parqueter l'étendue.

Jetons un coup-d'œil ſur les treteaux qui attirent ſa foule, parce qu'on n'y paie que trente ſols.



CHAPITRE CII.

Treteaux des boulevards.

NICOLET a gagné ſur ces treteaux cinquante mille livres de rente ; & ſon frere qui a fait long-tems le même métier, a mal fait ſes affaires. C'eſt ainſi que le cardinal de Richelieu & le cardinal Mazarin eurent des freres qui vécurent obſcurément ſous la pourpre, & qui n'ont laiſſé aucune trace dans l'hiſtoire.

TACONNET a fait une partie de la fortune de Nicolet, & il eſt mort néanmoins à la charité. *Volanges* enrichit les *Malteres* & ne s'enrichit pas lui-même. *Audinot* calcule paiſiblement dans ſon ſallon, tandis que ſes petites actrices lui gagnent de l'argent : *ſic vos non vobis*. Le boulevard reſſemble là-deſſus au reſte du monde ; mais voici ce qui heureuſement ne reſſemble plus.

LA, on met dans la bouche des petites filles, encore dans l'enfance, des obſcénités cho-

quantes, & rien ne révolte plus que d'entendre les expreſſions du libertinage paſſer par de ſi jeunes organes. Jamais peuple, que je ſache, n'a offert ce genre de corruption.

Si quelque ami des mœurs préſentoit à ces théatres des pieces régulieres, honnêtes, d'une gaieté décente, qui croiroit que deux comédiens nommés juges & cenſeurs auroient le crédit d'en interdire la repréſentation? Les comédiens du Roi ordonnent que les pieces repréſentées ſur ces treteaux ſoient ordurieres & plattes, parce que leurs privileges s'étendent, diſent-ils, juſqu'à défendre à tous autres comédiens de jouer des pieces morales & honnêtes. Ainſi, par reſpect pour des prérogatives auſſi inſenſées qu'imaginaires, l'on ne doit verſer au peuple que du poiſon groſſier : ils mettent en pratique cette rare théorie. La ſaleté reçoit ſon paſſe-port, ce qui a une ombre de morale eſt arrêté, & voilà ce qu'on voit chez un peuple ſoi-diſant policé.

Quoi! malheureux Welches! Voilà un théatre tout dreſſé, & vous défendez à un auteur d'y produire une piece telle qu'il l'aura conçue;

vous accueillez la sottise & repoussez le talent? Eh! pourquoi exigez-vous qu'il fasse sa piece ridicule & détestable, au lieu de la faire raisonnable & riante?

On ne croira pas un jour que de telles absurdités aient pu avoir lieu, ni que l'on ait autorisé la bouffonnerie grossiere, & proscrit toute intention comique. Qu'importe le local? Les pieces dans tous les siecles n'ont-elles pas formé les spectateurs?

Enfin, ces petits spectacles sont des lieux de prostitution précoce, & l'on voit chez ces farceurs l'étalage scandaleux de toutes les dévergondées. Tandis que tous les théatres décens sont fermés à neuf heures, ces théatres immodestes sont ouverts la nuit.

Si le moyen d'enchaîner nos passions est de les abandonner à elles-mêmes, nous touchons aux loix de Lycurgue.



CHAPITRE CIII.

Enfans devant leur pere.

RIEN n'étonne plus un étranger que la maniere leste & peu respectueuse avec laquelle un fils parle ici à son pere. Il le plaisante, le raille, se permet des propos indécens sur l'âge de l'auteur de ses jours, & le pere a la molle complaisance d'en rire le premier : la grand'mere applaudit aux prétendues gentillesses de son petit-fils.

ON ne sauroit distinguer le pere de famille dans son propre logis ; on le cherche ; il est dans un coin, causant avec le plus humble & le plus modeste de la société. S'il ouvre la bouche, son gendre le contredit, ses enfans lui disent qu'il radote, & le bon homme qui auroit envie quelquefois de se fâcher, ne l'ose pas devant sa femme : elle semble approuver les impertinences de ses enfans.

UN pere appelle son fils *Monsieur*, ne le

tutoie point ; & le petit bourgeois a l'imbécillité d'imiter en ce point le grand Seigneur.

Ce singulier & déplorable abus vient de la coutume de Paris. Elle a ôté aux hommes ce que le droit Romain leur attribuoit : les femmes en vertu de la loi deviennent presque maîtresses. La source de tout le mal, si l'on y prend garde, est donc dans nos loix civiles, & dans notre coutume qui accorde trop aux femmes.

Qu'un homme se marie, qu'il perde son épouse, le voilà ruiné : les enfans viendront demander le bien de leur mere, poursuivront leur pere en justice, le réduiront à la mendicité : les loix consacreront les indignes poursuites des enfans, & personne ne trouvera extraordinaire ce mépris de l'autorité paternelle. Comment a-t-on pu annuller à ce point le pouvoir du chef de la famille ?

Souvent donc la vie d'un bourgeois se passe à être tyrannisé par sa femme, dédaigné par ses filles, bafoué par son fils, désobéi par ses domestiques : nul dans sa maison, il est un modele de patience stoïque ou d'insensibilité.

CHAPITRE CIV.

Égoïſme des corps.

LES corps ſont devenus opiniâtres, entêtés, & prétendent s'iſoler au milieu des rapports de la machine politique: tout corps aujourd'hui ne ſent que l'injuſtice faite à un de ſes individus, & regarde comme étrangere à ſes intérêts, l'oppreſſion du citoyen qui n'eſt pas de ſa claſſe.

LE militaire rit des coups qui tombent ſur l'homme de robe; l'homme de robe voit avec indifférence le prêtre qui s'avilit; le prêtre croit pouvoir exiſter indépendamment des autres états; & l'orgueil, non moins que l'intérêt, a diviſé des profeſſions qui ſe touchent, qui ont entr'elles les plus grands rapports; de ſorte que le procureur & l'huiſſier ſe regardent comme de deux claſſes différentes. Le notaire & le greffier s'eſtiment réciproquement l'un au-deſſus de l'autre.

Je ne sais même si le vinaigrier visite le marchand de vin, & si le papetier n'attend pas que le libraire fasse les premiers pas. Avoir une occupation différente de son voisin, est un titre pour se moquer de lui : personne ne songe que ces différens travaux sont liés ensemble, & portent à la masse des connoissances un trait de lumiere : la science est une, & toutes les découvertes ne tendent qu'à diminuer l'ignorance de l'homme.

CHAPITRE CV.

Luxe, bourreau des riches.

L'on juge des objets, non sur leur bonté réelle, mais sur leur rareté. On dédaigne trop dans les arts les beautés simples : on veut sans cesse retoucher l'ouvrage de la nature, & de frivoles ornemens l'alterent & la rendent méconnoissable. De-là, le caprice qui varie incessamment les formes. Les goûts ne sont pas satisfaits, mais amortis ; & au lieu d'une variété piquante, des bisarreries somptueuses n'amenent que le dégoût. Et voilà pourquoi tout change ;

ſes modes, les parures, les uſages, l'idiôme, ſans raiſon & à tout moment. Les hommes opulens ſont bientôt réduits au malheur de ne plus rien ſentir. Leurs ameublemens ſont une décoration changeante, leurs habillemens une ſervitude journaliere, leurs repas une parade, & le luxe les tourmente, je crois, comme le beſoin tourmente l'indigent. C'étoit bien la peine de lui tout enlever !

J'ÉTOIS aſſis ces jours derniers à la table d'un homme opulent ; il ſoupiroit. Qu'avez-vous, lui dis-je, vous n'êtes point malade ? vous n'avez à craindre ni le préſent ni l'avenir. Votre femme, vos enfans ſont en bonne ſanté ; aucun malheur ne les menace : il ne me dit mot. Il me préſenta un fruit d'une rare beauté. Je l'ouvris ; un ver en rongeoit le cœur : & moi auſſi, me dit-il, un ver me ronge, mais ce ver eſt inviſible : je ne pus en ſavoir davantage.

CE qui tourmente les riches à Paris, c'eſt peut-être l'enchaînement de leurs folles dépenſes : ils vont toujours plus loin qu'ils ne veulent. Le luxe a pris des formes ſi horriblement

coûteuſes, qu'il n'y a point de fortune, pour ainſi dire, qu'il ne vienne à bout de miner. Jamais ſiecle n'a été plus prodigue que le nôtre. On conſomme ſes revenus entiers, on dévore ſes capitaux, on étale une ſurabondance ſcandaleuſe, on veut effacer ſon voiſin; & pour ſe ſoutenir dans un état forcé, on a recours à des reſſources qui devroient rendre les richeſſes odieuſes.

QUOI! ne ſauroit-on manger & faire bonne chere ſans avoir un ſervice coûteux, que le faux pas d'un laquais peut réduire en pouſſiere? Faut-il que la vaiſſelle ſoit de l'orfevre à la mode, & qu'on refonde tous les ans ſon argenterie? Faut-il un maître-d'hôtel tout galonné pour tenir une ſerviette derriere votre fauteuil, & qui vous ruine pour vous bâtir des deſſerts auxquels on ne touche preſque pas? Faut-il pluſieurs laquais pour être plus mal ſervi que s'ils étoient réduits à un petit nombre? Faut-il trente chevaux pour aller ſouper en ville deux fois la ſemaine?

QUELLE eſt cette extravagance de l'imagination? Elle n'eſt que puérile, & c'eſt cepen-

dant pour ces miferes-là que fe commettent toutes les baffeffes qui aviliffent l'homme, & la multitude des petits crimes qui ne laiffent pas les riches en paix avec eux-mêmes.

Apicius ne pouvoit nommer tous les animaux qui couvroient fa table, raffemblés des quatre coins de l'univers. C'étoit fon efclave qui goûtoit le morceau que la perte d'appétit l'empêchoit de favourer. Il fut obligé de s'empoifonner ; car en revifant fes comptes, il trouva qu'il n'avoit plus que foixante mille écus pour vivre : il craignit de mourir de faim.

CHAPITRE CVI.

De la langue du monde.

La langue du monde eft la langue des complimens ; mais on y oublie celle qui exprime quelque fentiment. Les mots y font bien, on les prodigue même ; mais ils n'ont point de fens. On parle enfin comme on s'habille, avec un certain luxe agréable, mais vuide & fuperflu.

Les indifférens s'épuifent tellement en pro-

teſtations, en aſſurances de ſervices, que l'ami ſe trouve réduit à ne dire qu'un mot, pour n'être pas confondu avec eux.

Le monde polit plus qu'il n'inſtruit. Il ne faut point être dans ſon tourbillon, pour bien le connoître & ſur-tout pour l'apprécier. Voulez-vous être ſpectateur? placez-vous à une certaine diſtance. C'eſt ainſi que pour bien voir la marche d'un régiment, il ne faut point porter le fuſil, mais être ſur la ligne où il défile.

Dans le monde il n'y a que deux claſſes d'hommes. Les uns ſongent à leurs affaires, & les autres à leurs plaiſirs : les uns ſe tuent à travailler, les autres à jouir.

Les gens du monde, quand ils voient qu'ils ne peuvent avoir de l'eſprit, témoignent hautement que c'eſt par leur propre choix qu'ils n'en ont point.



CHAPITRE

CHAPITRE CVII.

Ton du monde.

LA société à Paris a ses loix particulieres, indépendantes de toute autre, & qui contribuent à l'agrément de tous ceux qui la composent. La sagesse & la vertu sont respectables, mais elles ne suffisent pas toujours pour anéantir certains défauts, destructeurs de la noble & décente familiarité qui doit régner entre les honnêtes gens.

QUELQUEFOIS on pousse son avis trop loin, & d'autant plus à tort, que l'on a raison. Quoiqu'on ait droit de dédaigner, on dédaigne avec trop d'appareil. On veut subjuguer l'opinion de son voisin, parce qu'on est rempli de son idée; & comme l'homme vertueux néglige ces petits devoirs, d'autant plus que sa conscience ne lui en fait aucun reproche, & qu'il fonde sa conduite sur les grands principes qui dirigent sa vie, il est bon d'instituer ces regles fines & fixes qui, comme des entraves salutai-

res, arrêtent le bond trop impétueux de la vanité & de l'orgueil même légitime.

AINSI l'air, le ton, le geste, l'accent, le regard sont asservis à des usages que l'on doit respecter, & ces formalités reçues enrichissent le plaisir d'être ensemble, au lieu, de le détruire.

ON a fort bien dit que l'homme sensible est toujours un homme poli. On peut être gauche, marcher mal, s'asseoir mal, se moucher de travers, renverser des sieges, danser comme un philosophe, & blesser même le petit chien; mais la bonté du cœur, l'affabilité naturelle se distingueront toujours à travers l'ignorance du costume & des coutumes, & c'est cette affabilité qui constitue par-tout & même à Paris la vraie politesse.

MAIS on s'imagine en même tems que ce don de plaire peut tout remplacer. On ne craint plus de rougir, pourvu que les manieres n'aient rien que de gracieux, l'esprit rien que d'ingénieux, les raisonnemens rien que de captieux. Sous un certain masque de bienséance, on justifie en d'autres termes l'art de ramper & de

s'enrichir baſſement : on donne à pluſieurs ſortes d'aviliſſemens des noms pompeux : on appelleroit volontiers ſervir l'État, la ſervitude auprès des grands ; & bientôt on voudra nous perſuader que le métier cupide de courtiſan, eſt le métier le plus glorieux.

DÉJA même l'on fait entendre qu'il eſt une fourberie néceſſaire, qu'un honnête-homme n'eſt bon à rien, que la probité eſt un nuance de bêtiſe, & que dans un ſiecle corrompu, il n'y a que l'or qui puiſſe dédommager de l'abſence des vertus. Enfin, on commence à faire entendre...... mais je ne dois pas tout dire.

CHAPITRE CVIII.

Ton du grand monde.

DANS le grand monde, on ne rencontre point de caracteres outrés. Les ridicules y ſont adoucis, & les préjugés (quoique ſubſiſtans) ſemblent ſe diſſiper pour tout le tems que l'on eſt enſemble.

Une noble familiarité y déguife avec adreffe l'amour-propre ; & l'homme de robe, l'évêque, le militaire, le financier, l'homme de cour femblent avoir pris quelque chofe les uns des autres : il n'y a que des nuances, & jamais de couleur dominante. On diftingue les profeffions, mais elles font fondues & ne fe montrent point oppofées.

C'est-la que la fociété eft par excellence un véritable concert. Les inftrumens font d'accord, les diffonances y font exceffivement rares, & le ton général rétablit bientôt l'harmonie.

La confiance, l'amitié n'y regnent pas : les épanchemens de cœur y font étrangers ; mais au défaut du charme de la cordialité, on y rencontre un certain échange d'idées & de petits fervices qui raprochent la maniere de voir & de fentir, & qui mettent les hommes à l'uniffon ; avantage remarquable dans une fociété où les prétentions font extrêmes, & où l'orgueil eft terrible dès qu'il n'eft plus voilé.

Ce font les idées qui foutiennent l'efprit ; & pour avoir des idées, il faut avoir affemblé

plusieurs faits. L'esprit naturel ne suffiroit pas aujourd'hui, parce qu'il faut être instruit, & traiter souvent des grands objets, sur le ton de l'agrement & de la légéreté.

PLUSIEURS femmes ayant perfectionné leur esprit par le commerce d'hommes éclairés, réunissent en elles les avantages des deux sexes, & valent mieux à la lettre que les hommes célebres dont elles ont emprunté une partie des connoissances qui les distinguent. Ce n'est point un savoir pédantesque, capable de décréditer toute connoissance; c'est une maniere propre d'oser penser & parler juste, fondée surtout sur l'étude des hommes.

MOLIERE qui, dans ses *Femmes savantes*, en voulant frapper la pédanterie, a frappé le desir de s'instruire, Moliere regretteroit d'avoir retardé les progrès des connoissances, s'il voyoit aujourd'hui les femmes qui ornent & parent la raison des graces du sentiment.

EN général, à Paris, les femmes qui ont de l'esprit, en ont plus que les hommes les plus spirituels; mais ces femmes-là ne se rencontrent que dans le grand monde.

L'USAGE du monde dépend beaucoup de l'habitude : l'habitude feule vous fait difcerner au premier coup-d'œil mille convenances que toutes les belles leçons du favoir vivre ne vous apprendront pas ; le fot même par l'habitude a beaucoup d'avantages fur l'homme d'efprit. Celui-ci paroîtra décontenancé, lórfque l'autre fera fûr de fon gefte, de fon accent, de fes expreffions ; il faifira avec jufteffe & précifion tout ce qui forme le commerce de la fociété.

LORSQUE M. de Voltaire eft venu à Paris en 1778, les hommes du grand monde, experts fur ces matieres, ont remarqué qu'après une fi longue abfence de la capitale, l'écrivain renommé avoit perdu ce point jufte qui détermine l'empreffement ou la retenue, l'enjouement ou la réflexion, le filence ou la parole, la louange ou le badinage. Il n'étoit plus d'accord ; il montoit trop haut ou defcendoit trop bas ; il avoit d'ailleurs une éternelle démangeaifon de paroître ingénieux à chaque phrafe ; on voyoit l'effort, & cet effort dégénéroit en manie.

QUELQUES hommes dans le grand monde fe

mettent à l'ombre de leurs dignités, pour cacher leur insuffisance : ils se dérobent derriere leurs titres. Il n'y a point de lieu néanmoins où il soit plus aisé de se faire pardonner la nullité d'esprit, tant les formes, les manieres, le ton & la langue qu'on y a adoptés sont venus au secours de ceux qui ont le malheur d'en manquer.

CHAPITRE CIX.

Civilité.

Ce n'est plus que chez le petit bourgeois que l'on emploie ces cérémonies fastidieuses, & ces façons inutiles & éternelles qu'il prend encore pour des *civilités*, & qui fatiguent à l'excès les gens qui ont l'usage du monde.

On ne vous fait plus mille excuses de vous avoir donné *un si mauvais repas*, on ne vous presse plus de *boire*, on ne tourmente plus les convives, pour leur prouver *qu'on sait recevoir son monde*, on ne vous prie plus de *chanter*, on a renoncé à ces usages sots & ridicules, si

familiers à nos ancêtres, malheureux prosélytes d'une coutume gênante & contrariante à qu'ils appelloient *honnêteté*.

La table étoit pour eux une arene, où les assiettes renvoyées faisoient sans cesse le tour, jusqu'à ce que venant à se rencontrer dans un choc impétueux, elles se brisoient sous les mains civiles qui s'efforçoient de les passer à leurs voisins. Pas un moment de repos; on se bataillolt avant le repas & pendant le repas, avec une opiniâtreté pédantesque, & les experts en cérémonies applaudissoient à ces puérils combats.

Les Demoiselles, droites, silencieuses, immobiles, corsées, busquées, les yeux éternellement baissés, ne touchoient à rien sur leurs assiettes; & plus on les pressoit de manger, plus elles comptoient donner une preuve authentique de tempérance & de modestie, en ne mangeant pas.

Au dessert elles étoient obligées de chanter, & le grand embarras étoit de pouvoir chanter sans pleurer, & de répondre aux louanges qui

pleuvoient, fans regarder ceux qui les leur adreffoient.

AUJOURD'HUI les Demoifelles mangent, & ne chantent plus, jouiffent d'une liberté décente, regardent autour d'elles, parlent un peu moins que leurs meres, & d'un ton plus bas, & fourient feulement au lieu de rire : elles n'ont que la contrainte qui fied à leur âge, & qui rehauffe l'innocence de leurs charmes.

LA vraie civilité a banni ces impertinentes politeffes, fi cheres à nos aïeux. Fondée fur le bon fens, elle n'embarraffe point & ne paroît point gênée ; elle obéit aux circonftances, fe plie fans effort à tous les caracteres, ne s'appefantit fur rien, diffimule ce qu'il faut diffimuler, met à fon aife autrui, & ne s'égare point, parce qu'elle fuit, non des regles abfurdes, mais ce que lui dicte une bienveillance raifonné.

CETTE civilité peut même aujourd'hui fe paffer d'expérience, parce qu'on n'offenfe prefque jamais lorfqu'on ne veut pas offenfer, & fur-tout lorfqu'on ne montre ni orgueil fuffifant, ni prétentions déplacées. Ces deux vices

ne font pas détruits, il s'en faut; mais ils ne fe montrent que rarement dans la fociété.

CHAPITRE CX.

Légeres obfervations.

LES Parifiens font fort fujets à grafeyer. Il y a plus, ils ne s'apperçoivent point de ce défaut dans leurs acteurs; & quand ceux-ci ne font pas gratifiés de cet heureux talent, ils l'acquierent au plus vîte pour mieux plaire.

UN Parifien a une peine infinie à mouiller deux *l l*, & ne peut jamais prononcer comme il faut : *bouillon*, *paille*, *Verfailles*.

LES Parifiennes font maigres, & à trente ans n'ont plus de gorge : elles font au défefpoir quand elles commencent à groffir, & boivent du vinaigre pour fe conferver la taille.

ON criaille dans les fociétés de province; à Paris on parle bas. On appelle *Madame*, toutes les femmes, depuis la ducheffe jufqu'à la ven-

deuſe de bouquets ; & bientôt on n'appellera plus les Demoiſelles que Madame, tant il y a de vieilles filles qui font équivoque.

On donne le nom de Demoiſelles à toutes les filles qu'on ne tutoie pas ; les Demoiſelles commencent à aller dans le monde ſans leur mere.

L'art & le goût paroiſſent plutôt dans le déshabillé que dans la grande parure.

Les hommes à Paris commencent à ſe faner à quarante ans.

Tout ſe prend à crédit, ſans quoi le marchand ne vendroit pas. Il aime mieux s'expoſer à quelques pertes, que de ne pas vuider ſon magaſin ; il vend un peu plus cher, & paſſe en compte tout ce qu'il a perdu.

On n'eſt point humilié à Paris par *un Monſieur l'intendant*, par ſon ſubdélégué, par le gouverneur, par le commandant de la province, &c. On ne rencontre point Monſieur le préſident, Monſieur le procureur du Roi à la mine rogue & fiere ; les hommes y ſont égaux.

QUATRE hommes ſont toujours en ſimarre ; mais on ne les rencontre nulle part ; le chancelier, le premier préſident, le lieutenant civil & criminel.

QUAND on ſe rencontre face à face avec un prince du ſang, on le regarde fixement ſans le ſaluer, & on lui fait place par politeſſe : c'eſt un plus grand ſeigneur que les ſeigneurs ordinaires : voilà tout.

LES événemens les plus extraordinaires n'occupent la capitale que pendant huit jours ; les gens à talens qui abondent ne ſont fêtés que dans un moment d'effervefcence : le lendemain on paſſe à un autre heureux qui met à profit l'éclair de cet enthouſiaſme.

QUICONQUE a un *Suiſſe*, refuſe le paiement à qui bon lui ſemble : on publie avec oſtentation que l'on eſt ruiné.

LES femmes ne tiennent plus en main ni l'aiguille à coudre, ni l'aiguille à tricoter ; elles ſont du filet, ou brodent au tambour.

Les jolies femmes s'aſſocient à quelques perſonnes laides, afin qu'elles leur ſervent d'ombre.

Les meubles ſont devenus le plus grand objet de luxe ou de dépenſe : tous les ſix ans on change ſon ameublement pour ſe procurer tout ce que l'élégance du jour a imaginé de plus beau. Il faut que les lits ſoient ſuperbes, que tous les appartemens ſoient boiſés avec un vernis précieux & des baguettes en or.

On foule des tapis de trente mille livres, dont l'uſage n'étoit autrefois que pour le marche-pied des autels.

On ne voit plus de poutres dans les maiſons ; ce ſeroit une indécence affreuſe. Tous les appartemens ſont percés pour le conduit des ſonnettes ; c'eſt une ſcience à part : telle femme ſonne quand ſon mouchoir eſt tombé, afin qu'on le ramaſſe.

Un ſallon n'eſt pas habitable, s'il n'a ſeize ou vingt pieds de hauteur : les bourgeois ſont mieux logés que n'étoient les monarques il

y a deux cents ans. Il n'y a plus de tabourets que chez le Roi & la Reine, les metteurs en œuvre & les cordonniers.

Le laquais d'un ſeigneur porte la montre d'or ciſelée, des dentelles, des boucles à brillans, & entretient une petite marchande de modes.

Je crois que l'inventaire de notre mobilier étonneroit fort un ancien, s'il revenoit au monde. La langue des huiſſiers-priſeurs, qui ſavent le nom de cette foule immenſe de ſuperfluités, eſt une langue très-détaillée, très-riche, & très-inconnue au pauvre.

Les femmes ne ſe mêlent plus du ménage, à moins qu'elles ne ſoient femmes d'artiſan.

Le ton du ſiecle a fort abrégé les cérémonies, & il n'y a plus guere qu'un provincial qui ſoit un homme cérémonieux.

De toutes les coutumes antiques & triviales, celle de ſaluer lorſqu'on éternue, eſt la ſeule qui ſubſiſte encore de nos jours.

On ose presque se vanter d'avoir un bon estomac, ce qu'on n'auroit pas osé faire il y a vingt ans. Les laquais ne s'en vont plus au dessert, & restent jusqu'à la fin du repas. On ne l'alonge plus, il est plus court; & ce n'est plus à table que l'on discourt en liberté, ni que l'on fait des contes amusans.

Je ne conseille pas à l'honnête homme qui n'a point de laquais, d'aller dîner dans une grande maison. Là on ne boit qu'à la discrétion des domestiques. A votre modeste commandement, ils feront une pirouette sur le talon, & courront au buffet chercher à boire pour un autre. Bientôt la sécheresse du gosier vous empêchera d'élever la voix : on n'interprétera pas mieux vos regards suppliants que vos demandes. Vous sentirez le feu prendre à votre palais, & vous ne pourrez plus goûter aucun des mets qui seront sur la table. Il faudra attendre la fin du repas pour vous humecter enfin d'un grand verre d'eau. Cette méthode a été imaginée pour donner une sorte d'exclusion aux personnes qui n'ont pas de domestiques : c'est ainsi que les riches préservent leur table d'une trop grande affluence.

La plupart des femmes ne commencent à dîner qu'à l'entremets.

L'air de cour eſt d'avoir, comme les gens de lettres, une épaule plus élevée que l'autre.

Les hommes portent maintenant un très-gros diamant au cou, & n'en ont plus à leur montre.

Il n'y a qu'un homme abſolument délaiſſé, qui doive paſſer tout l'été à Paris.

Il n'y a plus d'homme ruſtique, mais le fat eſt encore commun.

Les femmes du rang le plus diſtingué trichent quelquefois au jeu avec une tranquille audace : elles ont en même tems l'effronterie de dire à celui dont elles ont placé l'argent ſur une carte qui gagne, qu'elles n'ont pas mis. Comme cela arrive au jeu des princes, on ne peut ſe venger d'elles, qu'en publiant le fait le lendemain dans tout Paris. Elles font ſemblant d'ignorer le bruit qui court.

Le ton des femmes de qualité eſt devenu extrêmement

extrêmement fier, tandis que le ton des seigneurs est honnête.

Un ouvrage en plusieurs tomes n'est jamais lu à Paris, que quand la province & l'étranger ont decidé son mérite.

Il n'y a rien de si rare que de trouver parmi nos moines un visage de pénitent, & les jeunes gens ont un air pâle & livide qui ne vient pas toujours de débauche, mais du peu d'exercice.

Nos pensées deviennent si subtiles, qu'elles s'exhalent de maniere qu'il ne reste rien : la chymie est la science que l'on étudie le plus.

Les grands, en général, ont aujourd'hui l'esprit aussi vulgaire que le peuple même : ils dédaignent comme lui ce qu'ils ne sentent pas, & ne s'occupent que de rapports puérils & miférables.

Il est impossible à Paris d'avoir justice d'un grand : il obtient sur-le-champ un arrêt du conseil, & toute instruction cesse.

On appelloit autrefois les évêques *révérends*,

révérendissimes; aujourd'hui on les appelle *Monseigneur*, & personne ne leur refuse ce titre, quoiqu'on sourie un peu tout bas en le leur appliquant : rien de plus curieux que de voir deux évêques se *monseigneuriser* avec une gravité soutenue.

Les princesses, les duchesses sont d'un caractere plus uni, plus rond que les marquises, les comtesses & autres femmes de qualité, en général assez impertinentes.

C'est en province que l'on affecte de prendre les manieres & le ton de Paris ; mais celui-ci est aisé, facile, sans gêne, & celui qu'on affecte ailleurs est lourd, pesant, uniforme.

Cléon appelle Damis son ami : c'est un homme dont il a fait la connoissance il y a vingt-quatre heures ; ainsi quelqu'un disoit : j'ai fait cette année trois cent soixante-quatre amis ; il étoit au trente-un Décembre.

Toutes les villes du royaume s'inquietent de Paris, autant par jalousie que par curiosité. Paris ne s'embarrasse d'aucune ville du globe,

& ne ſonge qu'à ce qui ſe paſſe dans ſon ſein, & à ce qui ſe fait à Verſailles.

On entend parler de Lyon, de Bordeaux, de Marſeille, de Nantes : on croit à l'opulence de ces villes, mais point à leurs amuſemens, à leurs plaiſirs, encore moins à leur goût. Le titre d'académicien de province eſt un titre qui fait rire ; & tel verſificateur qui ne fréquente que les cafés, hauſera les épaules au nom d'un homme de mérite qui lui paroîtra ridicule, uniquement parce qu'il écrit en province.

Paris veut être le centre unique des arts, des idées, des ſentimens & des ouvrages de littérature, & cependant il n'eſt plus permis qu'aux ſots auteurs d'imprimer en France.



CHAPITRE CXI.

Sibarytes.

JE te vois jeune Sibaryte ! je te vois ſur un lit de fleurs ! Tu défends à tes bras le plus léger exercice ; tu défends à ta penſée la plus légere réflexion ; tu ne veux autour de toi que les plus riantes couleurs : les travaux de tes eſclaves doivent encore avoir des graces. Je ne t'envie pas tes jouiſſances ; je voudrois prolonger pour toi cet état heureux ; mais je redoute ce moment où la douleur viendra te ſaiſir ſur ton lit de roſes. Ne la connoiſſant pas, ſon dard ſera cent fois plus acéré. Je te plains ; tu n'as voulu ouvrir tes ſens qu'aux voluptés ; tu n'as fait qu'ouvrir une porte plus large aux douleurs.

LA plupart des opulens Pariſiens, enfoncés dans leur ſallon, & ſe mirant dans leurs glaces, ne communiquent pas avec le firmament, ni avec le ciel étoilé. Ils regardent le ſoleil

ſans reconnoiſſance, ſans admiration, & à-peu-près comme le laquais qui les éclaire.

CHAPITRE CXII.

Du ſtyle.

UNE diſpute familiere à Paris, c'eſt celle qui roule ſur le ſtyle. Chaque écrivain ne diſſimule pas qu'il préfere le ſien à tout autre, & cela ne doit pas étonner, pour peu que l'on réfléchiſſe à la maniere dont ſe forment nos idées.

EN quelque langage que ce ſoit, les mots ne répondent que très-imparfaitement aux idées, ſur-tout aux idées morales, combinées ou réfléchies. L'image qui ſe forme en notre cerveau eſt vive & nette; & quand nous voulons la tranſmettre ſur le papier, nous choiſiſſons les mots qui nous ſont les plus familiers, & qui nous paroiſſent les plus expreſſifs; mais ces mots ſont plus bornés que les penſées & que les images. Le lecteur, faute d'être au ſens fixé à ſon juſte point, par celui qui a mis

en avant sa maniere & son expression, trouve du vague dans tout ce qu'il n'a pas écrit : ainsi l'imagination du lecteur part, & va plus loin que la pensée de l'auteur ; il crée soudain d'autres termes, pour rendre ce qu'il ajoute à la pensée de l'écrivain ; il est mécontent de son expression, parce qu'il ne l'auroit pas employée, & il y substitue sa propre maniere de concevoir & de peindre.

Le lecteur prête toujours au livre, soit à tort, soit avec raison, & exige, pour ainsi dire, que l'auteur ait rendu sa propre idée : il ne lui permet pas la tournure d'une phrase qui choque sa tournure habituelle ; il blâme, parce qu'on n'a pas fait ce qu'il auroit fait ; il blâme encore, parce qu'il a apperçu le tableau sous un tout autre point de vue, il blâme enfin, parce qu'il a une couleur favorite qu'il cherche par-tout, & qu'il ne trouve pas autant qu'il le desiroit.

Comme il n'y a point d'auteur au monde qui ne retouchât & ne changeât le ton & la maniere de son confrere, il ne doit pas se formaliser si l'on trouve à reprendre à son style, chacun ayant sa maniere d'écrire, qu'il lui est

tout aussi impossible de changer que son geste & sa démarche.

POURQUOI tel mot expressif, harmonieux, nécessaire, est-il tombé dans l'oubli, tandis que tel autre aura reçu l'existence sans raison, & fera fortune, sans avoir d'autre mérite que sa nouveauté ? Pourquoi ne ressusciteroit-on pas telle expression vieillie ? Quoi ! l'écrivain ne pourra pas faire de la langue ce que l'ouvrier fait de l'instrument qui obéit à la main qui le guide ? Le style le plus fort est toujours le meilleur, & l'expression la plus nette est celle que l'on doit employer de préférence.

IL y a dans les langues quelque chose d'intellectuel ; car toutes les figures étant arbitraires, l'on devine encore plus que l'on n'entend. Voilà pourquoi le style chargé de trop de mots, laisse l'ame dans l'inaction. Mettre en jeu l'imagination, & ne la point rassasier, voilà l'art d'écrire.

AUJOURD'HUI la forme d'un livre l'emporte sur le fond. On ne parle que de l'arrangement des paroles, du choix, de l'élégance des ter-

mes, de l'arrondiſſement des phraſes, de leur cadence : on n'entend que ces mots ; *c'eſt mal écrit*, & le ſens, la vérité, la juſteſſe des idées, ne font point trouver grace devant des lecteurs délicats ou plutôt ſuperficiels.

Le ſtyle à la mode, le ſtyle académique, eſt celui qui affecte d'être précis, qui rafine les idées & les expreſſions, qui met de l'eſprit à tout propos, qui, loin d'être naturel, ſent la gêne & la recherche : peiné, fin, compaſſé, il viſe conſtamment à l'épigramme ; il eſt fort en vogue chez quelques auteurs depuis quinze à vingt ans : il proſcrit les images, les métaphores ; il évite ſagement l'enflure ; mais il devient quelquefois louche & flegmatique. Ce ſtyle eſt toujours un peu froid ; il comporte de petites idées, & tue les grandes.

Cette maniere étroite, quoiqu'ingénieuſe, ne fera pas fortune, j'oſe le prédire. Il faut, au lieu de tant de fineſſe & d'eſprit, de la grace, de la naïveté, de la facilité & du bon ſens, pour ſe faire lire long-tems. Tout auteur qui n'a point de naturel, n'aura jamais le ſuffrage de la multitude.

UN bon ſtyle, comme celui de Jean-Jacques & de l'abbé Raynal, mâle, clair, ferme & ſimple, eſt ſemblable à la baguette de Moïſe changée en ſerpent. Ce ſtyle dévore & anéantit tous les ſtyles inférieurs, ainſi que le ſerpent dévora les couleuvres Égyptiennes.

CHAPITRE CXIII.

Style des hommes de cour.

ON s'eſt aviſé depuis peu de vanter le ſtyle des hommes de cour, comme le ſtyle par excellence, & même de le propoſer pour modele. Je ne crois pas qu'il puiſſe jamais ſubir l'épreuve de l'impreſſion. Il eſt ſimple, dira-t-on : d'accord ; mais pourquoi le ſtyle des gens de cour eſt-il ſimple ? Par une bonne raiſon, parce qu'il ne s'y montre jamais de paſſions. Elles ont perdu dans ce pays, non-ſeulement leur expreſſion, mais juſqu'à leur accent. Tout eſt uniforme, parce que tout travaille derriere la tapiſſerie. Il faut paroître ſerein lorſqu'on brûle d'ambition, calme, lorſqu'on eſt dévoré des feux de la vengeance. L'œil fixe ſon

nemi avec tranquillité. Point de couleur prononcée même légérement. On évite jusqu'au ton de l'indifférence qui pourroit marquer & dire quelque chose.

Or, malgré les éloges prodigués à ce prétendu style, il n'est point convenable à l'homme de lettres, qui est par essence l'homme passionné, parce qu'il faut qu'il se pénetre, qu'il se transporte, pour faire repasser dans les autres les sentimens qu'il veut, ou plutôt qu'il doit leur donner ; qu'il ne craigne point de pécher par un excès de chaleur ; on n'en a jamais trop pour annoncer la vérité. Ce qu'on appelle *déclamation* devient même nécessaire, puisque ce n'est que de cette maniere que l'on émeut la multitude : or, l'essentiel est de lui faire épouser vos idées. Soyez concis, laconique, compassé, elle ne croira pas à vos sentimens. Elle aime à voir le flot la frapper à plusieurs reprises, & c'est ainsi qu'on l'entraine.

J'AIME l'innovateur en fait de style ; il remplit la langue de termes & de tours vigoureux. Je n'entends point ici la création de mots nouveaux. J'entends une signification neuve,

donnée à telle expreſſion, des mouvemens plus précipités, des termes creuſés & approfondis, un langage pittoreſque ; celui-ci nous trouve toujours éveillés & ſenſibles.

CHAPITRE CXIV.

De ceux qui parlant bien, écrivent mal.

CETTE facilité ſinguliere que les grands ont à parler leur langue, vient du commerce fréquent du monde, & de l'aſſurence qu'ils ont dans tout ce qu'ils font. Ils n'ont aucune connoiſſance des regles ; l'uſage y ſupplée, la routine leur tient lieu d'études ; mais quand ils prennent la plume, leur inſuffiſance eſt à découvert, leur ſtyle révolte les étrangers mêmes, & il eſt de fait qu'à la cour de Londres, de Pétersbourg & de Vienne, on poſſede mieux la grammaire de la langue françoiſe, qu'à la cour de Verſailles.

ON ne conçoit pas aiſément toute la diſtance qui ſe trouve entre bien parler & bien

écrire ; tel homme parle très-bien, vous rend attentif par le choix & la netteté de l'expreſſion ; s'il écrit, il eſt lâche & vuide ; tel autre ne forme point ſes phraſes en parlant, les acheve encore moins ; mais ils penſe fortement ; & la préciſion énergique de ſon ſtyle, quand il écrira, vous fera rêver.

Je n'ai jamais pu définir un auteur de ma connoiſſance, clair, rapide & chaud quand il converſe ; obſcur, lourd, embarraſſé quand il écrit. C'eſt qu'il parle avec ſes amis d'abondance de cœur ; & quand il eſt à ſon bureau, il ſonge au public, il en a peur, il ne le traite pas comme ſes amis, il a recours à l'art, il ſe fatigue beaucoup pour écrire mal. S'étant mis en tête que l'art d'écrire étoit prodigieuſement difficile, il fuit la maniere aiſée qui lui eſt naturelle, pour ſe jetter dans des combinaiſons recherchée où lui ſeul ſe reconnoît & s'entend.

L'HOMME qui parle le mieux à Paris ſur tous les arts, & dont la converſation intarriſſable n'eſt pas inférieure au ſtyle ; l'homme éloquent qui vous échauffe dans ſon cabinet encore plus que dans ſes ouvrages, c'eſt Diderot.

CHAPITRE CXV.

Pain de pomme de terre.

ATTENTIF à l'aliment des pauvres, dont le nombre doit effrayer, je ne pafferai pas fous filence la méthode d'un ami de l'humanité, qui, tandis que tant d'autres artifans du luxe travaillent pour la table des riches, a fongé à celle des indigens.

GRACES foient rendues à M. Parmentier. Qu'importe que fa méthode ne foit pas nouvelle, qu'elle foit ufitée ailleurs? Il nous l'a fait connoître à nous qui en avions befoin. Il a fait des expériences pour la *panification* des pommes de terre ; & fi le fuccès, comme il s'en flatte, parvenoit à fubftituer en partie ce végétal d'une culture facile & affurée, au froment, que les travaux & les fueurs de l'homme paient fi cher, ce phyficien auroit fait une découverte infiniment utile, & donné un préfent inappréciable à la nombreufe claffe des néceffiteux.

C'EST à Paris sur-tout que l'on sentiroit de quel prix seroit la ressource d'une racine qui, se développant avec sûreté, & bravant les accidens qui ravagent les moissons, deviendroit un remede à la disette accidentelle du bled, & aux horreurs du monopole, encore plus funeste.

LA subsistance du peuple (pour qui mon cœur s'intéresse spécialement) ne seroit plus livrée à la disposition des élémens, & à la spéculation de l'avarice. La pomme de terre qui ne craint, ni les gelées, ni les grêlées, ni les orages, ni les vents, ni la pluie, s'offre également dans tous les terreins, pour se convertir en pain nourrissant & savoureux.

PUISSE la manipulation en devenir aussi aisée que la culture! Cette substance farineuse qui se propage sans peine & sans effort au-dessus de la surface du sol, l'emportera sur le bled qui si souvent trompe l'attente de l'homme,& échappe ensuite aux mains qui l'on fait croître, pour servir d'objet de commerce à la cupidité la plus meurtriere.

J'ATTENDS donc avec empressement le suc-

cès d'une méthode qui, ſimplifiée & rendue générale, donnera une perfection nouvelle à la *panification* de ces précieuſes racines. Ma reconnoiſſance particuliere éclatera envers ce nouveau Triptolême, qui aura mis la ſubſiſtance de la multitude à l'abri de l'ardent monopoleur, & j'annoncerai tous les avantages que j'apperçois dans une découverte que l'ignorance & la frivolité ont dédaignée avec cette hauteur dénigrante qui caractériſe le ſiecle où j'écris.

Pour moi, je la regarde comme devant avoir la plus grande influence ſur l'homme, ſur ſa liberté & ſur ſon bonheur. Je ſuis ſur cet article de l'avis de M. Linguet, ſi éloquent quand il a raiſon ; je penſe, comme lui, que le bled qui nourrit l'homme a été en même tems ſon bourreau ; je crois que la chymie (la plus utile des ſciences) pourroit nous donner un pain moins chérement acheté, moins à la diſpoſition des grands propriétaires, de ces tyrans de la ſociété, leſquels protegent toujours les avides calculateurs, parce qu'ils partagent avec eux.

L'expérience a prouvé qu'il étoit poſſible

de fabriquer un pain d'une autre fubſtance que de fleur de froment : c'eſt déjà un grand point. Eh ! qui pourroit demeurer indifférent fur une pareille découverte , & ne pas voir les avantages immenſes qui en réſulteroient pour la félicité publique ?

CHAPITRE CXVI.

Aumônes.

On faiſoit dans le fauxbourg Saint-Germain une collecte pour des pauvres malheureux qui avoient été incendiés. Ceux qui recueilloient les aumônes entrerent chez un particulier qu'on ſavoit fort riche : il les reçut au mois de Décembre dans une chambre froide ; & tandis qu'ils délioient les cordons de leur bourſe , le maître grondoit fort ſa ſervante de ce qu'elle avoit employé une allumette entiere pour allumer un fagot qui attendoit la flamme , lui montrant dans un recoin de la cheminée des allumettes à demi-brûlées , & réſervées pour cet uſage.

Les

Les collecteurs n'auguroient pas trop bien de la libéralité du maître qui faisoit une telle semonce, lorsque celui-ci courant à une armoire secrete, en tira une somme telle qu'on n'en donne guere en fait d'aumônes. Les collecteurs ne purent s'empêcher de lui marquer leur surprise, sur-tout après les paroles qu'ils venoient d'entendre. *Messieurs*, leur dit l'homme bienfaisant, *apprenez que c'est par de telles épargnes que je me mets en état de faire de fortes charités aux pauvres.*

Les aumônes qui se font à Paris sont abondantes; & que Dieu, auteur de tout bien, en soit loué! Ces ames charitables font plus pour l'ordre & la tranquillité publique, que toutes les loix séveres & réprimantes de la police. Sans ces bienfaiteurs, le frein politique seroit brisé à chaque instant par la rage & le désespoir. Si la masse des calamités particulieres est diminuée, nous le devons à une foule d'ames célestes qui se cachent pour faire le bien. Le vice, la folie & l'orgueil se montrent en triomphe : la tendre commisération, la générosité, la vertu se dérobent à l'œil du vulgaire, pour servir l'humanité en silence, sans faste & sans

oftentation, & fatisfaites du regard de l'Éternel.

SANS l'active charité qui multiplie les remedes, qui va porter les fecours dans les greniers, qui furprend le malheureux fur fon grabat, qui le confole, le fortifie & lui apprend qu'il n'eft pas oublié dans fon infortune folitaire, on trouveroit chaque jour des hommes expirés de faim, le fommet des maifons regorgeroit de cadavres, les crimes feroient cent fois plus communs. La plus grande partie du repos de la ville eft due à des cœurs fenfibles, qui, tandis que les ordonnances puniffent les délits, les préviennent, & fervent l'État & les Rois, en foulageant la douleur & en appaifant la plainte & le murmure. Ces hommes rares doivent être précieux à l'adminiftration qui perdroit peut-être fa force coactive, s'ils ceffoient le cours de leurs bienfaits. Honorons-les, rendons-leur tout le refpect qu'ils méritent. On ne difpute point le mépris ou l'indignation à un fcélérat vil ou cruel. Pourquoi refufer l'eftime & la gloire aux bonnes & grandes actions? Pourquoi vouloir les anéantir, & contredire à l'homme la bonté naturelle?

Ce ne ſera pas en la niant que l'on entretiendra cette vertu innée. Les ſophiſtes ne pourront rien contre l'expérience. La cruauté dans l'homme eſt une vraie maladie. Celui qui compte pour rien les autres, eſt un être mal organiſé, & j'aime à croire qu'il eſt peu commun. La méchanceté naît d'une contradiction violente, & la compaſſion eſt une choſe ordinaire. Si nous aimons notre intérêt, nous chériſſons ſouvent auſſi l'intérêt de nos ſemblables. C'eſt même une paſſion dans la jeuneſſe; preuve que la nature nous a créés plutôt bons que méchans. L'on comptera plus d'actions généreuſes de la part d'un brigrand, que d'actes de dureté de la part d'un homme vertueux.

CHAPITRE CXVII.

La paroiſſe Saint-Sulpice.

On ne ſauroit auſſi donner trop d'éloges à l'ordre établi ſur la paroiſſe Saint-Sulpice, pour le ſoulagement des pauvres. Outre les aumônes pour les layettes, les mois de nourrice, les

écoles gratuites, les apprentiſſages, les habillemens, on a trouvé le moyen de procurer du travail à ceux qui ſont en état de travailler, & d'apprendre des métiers à ceux qui n'en ſavoient pas.

C'EST un bel exemple propoſé aux autres paroiſſes de cette grande capitale : car il ne ſuffit pas de ſupprimer la mendicité, il faut y ſubſtituer le travail. Rien de plus intéreſſant pour les hommes ſenſibles, que ce qu'on voit s'exécuter ſur cette paroiſſe. Si ces fondations utiles pouvoient ſe multiplier, on tariroit avec le tems les larmes de tous les infortunés, on les arracheroit à ce cruel abandon où la plupart ſont réduits, & à la néceſſité où pluſieurs ſe trouvent de s'avilir par des baſſeſſes.

CES établiſſemens n'ont point les vices phyſiques des hôpitaux ; & par une charité beaucoup mieux entendue, ils préviennent le déſeſpoir du pauvre, l'oiſiveté de l'enfance, les infirmités de la vieilleſſe.

NOUS oſons offrir ce bel ordre d'adminiſtration, comme le plus propre à ſervir l'humanité

ſans la dégrader, à la conduire ſans la révolter, & à la diriger avec douceurs vers l'honnêteté, la droiture & le travail. Le culte religieux devient ſouverainement reſpectable, quand le lieu où l'on invoque l'Éternel eſt le refuge des indigens, l'aſyle des foibles, la retraite des infirmes, & devient pour tous un temple hoſpitalier.

CHAPITRE CXVIII.

Bureau des nourrices & de la recommandareſſe.

LES meres de Paris ne nourriſſent pas leurs enfans, & nous oſons dire qu'elles font bien. Ce n'eſt point dans l'air de la capitale, ce n'eſt point au milieu du tumulte des affaires, ce n'eſt point au milieu de la vie trop active ou trop diſſipée qu'on y mene, que l'on peut accomplir tous les devoirs de la maternité. Il faut la campagne, il faut une vie égale & champêtre, pour ne point ſe détruire en donnant ſon lait à ſes enfans.

ON voit donc arriver une grande quantité

de nourrices qui viennent toutes offrir leurs ſeins mercenaires. Il n'étoit pas facile de remédier aux nombreux abus qui réſulteroit du trafic qui s'établiſſoit entre les parens & la mere qui ſe vendoit ; c'eſt ce qu'on a fait cependant avec beaucoup de ſageſſe, de prévoyance & de douceur.

LES bureaux des nourrices & de la recommandareſſe ſont le modele d'une direction éclairée, active, vigilante. Cet établiſſement ne mérite que des louanges, & le mal que fait à la population une trop nombreuſe ſociété, a été réparé, pour ainſi dire, par ſa police, tant l'ordre modifie cette étrange eſpece humaine, & ſupplée à la nature !

ON a vu le jardinier, c'eſt-à-dire, le gouvernement, avoir ſoin de ſa graine, & s'occuper des générations futures.

POURQUOI ne rencontrons-nous pas un plus grand nombre de pareils établiſſemens ? Avec quelle joie, quel tranſport n'offrirons-nous pas le tribut de nos juſtes éloges, quand nous en trouverions une légitime occaſion !

CHAPITRE CXIX.

Les petites filles.

DÈS qu'une petite fille ſait bégayer quelques ſons, elle reçoit parmi nous la premiere leçon de ſuffiſance & de coquetterie. Il n'y a rien de ſi ridicule que nos poupées de cinq à ſix ans. Ce ne ſont plus des enfans. Voyez-les dans les promenades publiques : dans les liens d'une parure pénible, elles ſe tracaſſent, ſe fatiguent pour imiter la marche, le regard, la contenance des grandes Dames. Voyez-les communiquer à leurs paniers plus grands qu'elles, le mouvement qu'elles voient faire à leurs meres. Combien ces abſurdités paroiſſent dangereuſes aux yeux de l'homme qui penſe ! On diroit que ces petites & ridicules créatures ont dix-huit ans ; on n'entend que ces mots : *Tenez-vous droite ; voilà votre petit mari.* Qu'arrive-t-il ? qu'elles contractent l'art des grimaces & des graces factices, parce que rien ne corrompt plus les graces naturelles, que ces impreſſions imprudentes & précoces.

CHAPITRE CXX.

Les marmots.

PARIS eſt plein de jolis enfans, mais qui deviennent des hommes mauſſades. Quand je vois dans une maiſon qu'on ſerre, qu'on embraſſe, qu'on étouffe de careſſes un enfant de ſix ans, à raiſon de quelques ſaillies qui ſont au-deſſus de ſon âge, qu'on l'appelle *un prodige*, que le pere, la mere le regardent comme un être extraordinaire, je gémis ſur le pauvre petit innocent. Tandis que les louanges de ſes gentilleſſes fatiguent l'homme ſenſé, il plaint le ſort de cette jeune tête, & voici pourquoi.

LA trop grande ſoupleſſe de ſes fibres annonce leur affaiſſement prochain ; elles ne réſiſteront pas à tout ce qu'on entaſſe dans ſon cerveau ; il eſt trop tôt mûr, trop tôt développé, & l'enfant tant admiré ſera un homme médiocre.

UN jeune enfant, plein de vivacité & de

graces, court au jardin, apporte une poire vermeille, fruit précoce : rempli de joie, il la donne à sa mere, comme une rareté merveilleuse ; la mere y goûte, & dit : *Ce fruit est trompeur, il ne vaut rien.* Un sage diroit à son oreille : *Pauvre mere abusée, vous voyez l'image de votre fils !*

D'APRÈS les avis de Jean-Jacques Rousseau, on a restitué à l'enfance cette liberté précieuse qu'elle tient de la nature, & qui convient à l'essor des premieres années de la vie de l'homme. Mais on fait en même tems ce qu'il n'avoit pas recommandé. On associe les enfans aux hommes faits, on leur donne la permission de tout dire, on les invite au babil, on loue leur ton familier & indécent : ce qu'ils voient & ce qu'ils entendent, ne peut que répandre la plus grande confusion dans leurs idées, & ces applaudissemens indiscrets ne feront que les disposer à l'orgueil de la fatuité, & à l'insolence de la présomption.

AUSSI, je crois remarquer que la génération qui s'éleve à un caractere dénigrant, dédaigneux, froidement humain. Le tems de la jeu-

nesse est le tems de l'enthousiasme : si , au lieu de le ressentir , elle veut juger & discuter , jamais elle ne connoîtra le charme profond des arts. En croyant perfectionner le goût , elle tombera dans la froideur & la sécheresse , parce que la souroe de nos sentimens tarit bientôt, lorsque , rejettant l'instinct , nous voulons examiner de trop près la raison de nos jouissances.

CHAPITRE CXXI.

Les heures du jour.

LES différentes heures du jour offrent tour-à-tour , au milieu d'un tourbillon bruyant & rapide , la tranquillité & le mouvement. Ce sont des scenes mouvantes & périodiques , séparées par des tems à-peu-près égaux.

A sept heures du matin , tous les jardiniers , paniers vuides , regagnent leur marais , affourchés sur leurs haridelles. On ne voit guere rouler de carrosses. On ne rencontre que des commis de bureaux qui soient habillés & frisés à cette heure-là.

Sur les neuf heures, on voit courir les perruquiers saupoudrés des pieds à la tête (ce qui les a fait appeller *merlans*), tenant d'une main le fer à toupet, & de l'autre la perruque. Les garçons limonnadiers, toujours en veste, portent du café & des bavaroises dans les chambres garnies. On voit en même tems des apprentifs écuyers, suivis d'un laquais qui, montés sur des chevaux, courent battre les boulevards, & font payer quelquefois aux passans leur malheureuse inexpérience.

Sur les dix heures, une nuée noire des suppôts de la justice s'achemine vers le châtelet & vers le palais : vous ne voyez que des rabats, des robes, des sacs, & des plaideurs qui courent après.

A midi, tous les agens de change & les agioteurs se rendent en foule à la bourse, & les oisifs au Palais-royal. Le quartier Saint-Honoré, quartier des financiers & hommes en place, est très-battu, & le pavé n'est rien moins que libre. C'est l'heure des sollicitations & des demandes de toute espece.

A deux heures, les dîneurs en ville, coëffés,

poudrés, arrangés, marchant fur la pointe du pied, de peur de falir leurs bas blancs, fe rendent dans les quartiers les plus éloignés. Tous les fiacres roulent à cette heure, il n'y en a plus fur la place. On fe les difpute, & il arrive quelquefois que deux perfonnes ouvrent en même tems la portiere, montent & fe placent. Il faut aller chez le commiffaire pour qu'il décide à qui il reftera.

A trois heures, on voit peu de monde dans les rues, parce que chacun dîne : c'eft un tems de calme, mais qui ne doit pas durer long-tems.

A cinq heures & un quart, c'eft un tapage affreux, infernal. Toutes les rues font embarraffées, toutes les voitures roulent en tous fens, volent aux différens fpectacles, ou fe rendent aux promenades. Les cafés fe rempliffent.

A fept heures, le calme recommence ; calme profond & prefque univerfel. Tous les chevaux frappent en vain le pavé du pied. La ville eft filencieufe, & le tumulte paroît enchaîné par une main invifible. C'eft en même tems l'heure la plus dangereufe vers le milieu de l'au-

tomne, parce que le guet n'eſt pas encore à ſon poſte, & pluſieurs violences ſe font commiſes à l'entrée de la nuit.

Le jour tombe, & tandis que les décorations de l'opéra ſont en mouvement, la foule des manœuvres, des charpentiers, des tailleurs de pierres regagnent en bandes épaiſſes les faux-bourgs qu'ils habitent. Le plâtre de leurs ſouliers blanchit le pavé, & on les reconnoît à leurs traces.

A neuf heures du ſoir le bruit recommence. C'eſt le défilé des ſpectacles. Les maiſons ſont ébranlées par le roulis des voitures, mais ce bruit eſt paſſager. Le beau monde fait de courtes viſites en attendant le ſouper.

C'est l'heure auſſi où toutes les proſtituées, la gorge découverte, la tête haute, le viſage enluminé, l'œil auſſi hardi que le bras, malgré la lumiere des boutiques & des réverberes, vous pourſuivent dans les boues, en bas de ſoie & en ſouliers plats : leur propos répondent à leurs geſtes. On dit que l'incontinence ſert à préſerver la chaſteté, que ces femmes

vulgivagues empêchent le viol ; que ſans les filles de joie, on ſe feroit moins de ſcrupule de ſéduire & d'enlever de jeunes innocentes. Il eſt vrai que le rapt & le viol ſont devenus très-rares.

QUOIQU'IL en ſoit, ce ſcandale incroyable pour la province ſe paſſe à la porte de l'honnête bourgeois, qui a des filles ſpectatrices de cet étrange déſordre. Il leur eſt impoſſible de ne pas voir & de ne pas entendre ce que ces femmes ſilencieuſes ſe permettent de dire. Et que deviendra le traité du philoſophe ſur la pudeur ?

A onze heures, nouveau ſilence. C'eſt l'heure où l'on acheve de ſouper ; c'eſt l'heure auſſi où les cafés renvoient les oiſifs, les déſœuvrés & les rimailleurs à leurs manſardes. Les filles publiques qui voguoient, n'oſent plus ſe montrer que ſur les bords de leurs allées, dans la crainte du guet, qui, à cette heure indue, *les ramaſſe :* c'eſt le terme uſité.

A minuit & un quart, on entend les voitures de ceux qui ne jouent pas & qui ſe re-

tirent. La ville alors ne paroît pas déserte ; le petit bourgeois qui dort déjà est réveillé dans son lit, & sa moitié ne s'en plaint pas. Plus d'un petit Parisien doit sa naissance à la brusque commotion des équipages.

A une heure du matin, dix mille paysans arrivent, portant la provision des légumes, du fruit & des fleurs. Ils s'acheminent vers la halle ; leurs montures sont lasses & fatiguées ; ils viennent de sept à huit lieues.

La halle est l'endroit où jamais Morphée n'a secoué ses pavots. Là, point de silence, point de repos, point d'entr'acte. Aux marayeurs succedent les poissonniers, & aux poissonniers les coquetiers, & à ceux-ci les *détailleurs* ; car tous les marchés de Paris ne tirent leurs denrées que de la halle : c'est l'entrepôt universel. La hotte qui s'éleve en pyramide, transporte tout ce qui se mange d'un bout de la ville à l'autre. Des millions d'œufs sont dans des paniers qui montent, qui descendent, qui circulent : &, ô miracle ! il ne s'en casse pas un seul.

L'eau-de-vie alors coule à grands flots

dans les tavernes. Cette eau-de-vie eſt mélangée d'eau, mais fortement aiguiſée par du poivre-long. Les forêts de la halle & les payſans s'abreuvent de cette liqueur; les plus ſobres boivent du vin. C'eſt un bourdonnement continu. Ces marchés nocturnes ſe paſſent dans les ténebres. On diroit voir un peuple qui fuit les rayons du ſoleil, & qui l'a en horreur.

Les commis de la marée ne voient jamais, pour ainſi dire, l'aſtre du jour, & ne ſe retirent que quand les réverberes paliſſent; mais ſi l'on ne ſe voit pas, on s'entend; car l'on crie à tue-tête; & dans la confuſion de ces clameurs univerſelles, il faut bien poſſéder l'idiôme du lieu, pour ſavoir d'où part la voix qui vous interpelle. Les mêmes ſcenes ſe paſſent à la même heure au quai de la vallée. Il s'agit là de lievres, de pigeons, au lieu de ſaumons & de harengs.

Ce tumulte non-interrompu forme un contraſte avec le ſommeil, qui occupe le reſte de la ville; car à quatre heures du matin il n'y a plus que le brigand & le poëte qui veillent.

A ſix heures, les boulangers de Goneſſe, nourriciers

nourriciers de Paris, apportent deux fois la ſemaine une très-grande quantité de pains : il faut qu'ils ſe conſomment dans la ville ; car il ne leur eſt pas permis de les remporter.

BIENTOT les ouvriers s'arrachent de leur grabat, prennent les inſtrumens de leurs profeſſions, & vont aux atteliers.

LE café au lait (qui le croiroit ?) a pris faveur parmi ces hommes robuſtes.

AU coin des rues, à la lueur d'une pâle lanterne, des femmes portant ſur leur dos des fontaines de fer-blanc, en ſervent dans des pots de terre pour *deux ſols.* Le ſucre n'y domine pas, mais enfin l'ouvrier trouve ce café au lait excellent. S'imagineroit-on que la communauté des limonadiers déployant des ſtatuts, a tout fait pour interdire ce trafic légitime ? Ils prétendoient vendre la même taſſe *cinq ſols* dans leur boutique de glaces. Mais ces ouvriers n'ont pas beſoin de ſe mirer en prenant leur déjeûner.

AU reſte, l'uſage du café au lait a prévalu

& eſt ſi répandu parmi le peuple, qu'il eſt devenu l'éternel déjeûner de tous les ouvriers en chambre. Ils ont trouvé plus d'économie, de reſſources, de ſaveur dans cet aliment, que dans tout autre. En conſéquence ils en boivent une prodigieuſe quantité; ils diſent que cela les ſoutient le plus ſouvent juſqu'au ſoir. Ainſi, ils ne font plus que deux repas; le grand déjeûner & la perſillade du ſoir, dont j'ai parlé ailleurs.

Le matin, les libertins ſortent de chez les filles publiques, pâles, défaits, emportant la crainte plutôt que le remords, & ils gémiront tout le jour de l'emploi de la nuit; mais la débauche ou l'habitude eſt un tyran qui les ſaiſira le lendemain, & qui les traînera à pas lents vers le tombeau.

Les joueurs, plus pâles encore, ſortent des tripots obſcurs ou renommés; les uns ſe frappant la tête & l'eſtomac, jettant au ciel des regards déſeſpérés; les autres ſe promettant de revenir à la table qui les a favoriſés, mais qui doit les trahir le lendemain.

Les loix prohibitives ne feront rien contre

cette malheureuſe paſſion, miſe en activité par cette ſoif de l'or, qui s'eſt manifeſtée dans tous les rangs, & que les gouvernemens autoriſent eux-mêmes ſous le nom de *loteries*, mais qu'ils proſcrivent ſous une autre dénomination.

Les *dix*, les *vingt*, les *trente* du mois, on rencontre, depuis dix heures juſqu'à midi, des porteurs avec des *ſacoches* pleines d'argent, & qui plient ſous le fardeau : ils courent comme ſi une armée ennemie alloit ſurprendre la ville, ce qui prouve qu'on n'a point ſu créer parmi nous le ſigne politique & heureux qui remplaceroit ces métaux qui, au lieu de voyager de caiſſe en caiſſe, ne devroient être que des ſignes immobiles.

MALHEUR à celui qui a une lettre de change à payer ce jour-là, & qui n'a point de fonds! Heureux encore celui qui l'a payée, & qui reſte avec un écu de ſix livres!

A-PEU-PRÈS tous les ans, vers le milieu de Novembre, ſurviennent des indiſpoſitions catarrales, occaſionnées par la préſence ſubite d'une athmoſphere humide & froide, & des

brouillards qui fuppriment la tranfpiration. Plufieurs en meurent, mais le Parifien qui rit de tout, appelle ces rhumes dangereux *la grippe*, *la coquette*; & le rieur trois jours après eft *grippé* lui-même, & defcend au tombeau.

Le paffage des appartemens chauds & des falles de fpectacles au grand air, rend cette fuppreffion de tranfpiration prefque inévitable. La méthode nouvelle de porter des grands manteaux eft excellente : on fe met de cette maniere à l'abri de l'impreffion du froid ; un prompt exercice en feroit encore le plus fûr préfervatif. Les femmes qui font obligées d'attendre quelque tems leurs voitures, ces femmes charmantes & délicates que je vois friffonner le long des efcaliers & fous les portiques, devroient penfer que leurs peliffes ne font pas fuffifantes pour les garantir de tout accident.



CHAPITRE CXXII.

Les dimanches & fêtes.

Il n'y a plus que les ouvriers qui connoiſſent les fêtes & dimanches. La Courtille, les Porcherons, la Nouvelle-France ſe rempliſſent ces jours-là de buveur. Le peuple y va chercher des boiſſons à meilleur marché que dans la ville. Pluſieurs déſordres en réſultent; mais le peuple s'égaie, ou plutôt s'étourdit ſur ſon ſort, & ordinairement l'ouvrier *fait le lundi*, c'eſt-à-dire, s'enivre encore pour peu qu'il ſoit en train.

Le bourgeois qui a beſoin d'économie ne ſort pas des barrieres. Il va ſe promener aſſez ennuyeuſement aux Tuileries, au Luxembourg, à l'arſenal, aux Boulevards. Si dans ces promenades il y a une ſeule robe retrouſſée, pariez que c'eſt une femme de province qui la porte.

Le peuple va encore à la meſſe, mais il commence à ſe paſſer des vêpres, parce qu'il

faut qu'il reſte debout dans les égliſes, ou qu'il paie une chaiſe. Cela eſt très-mal vu; on lui demandera *ſix ſols* pour entendre un ſermon aſſis: les temples ſont donc déſerts, excepté dans les grandes ſolemnités où les cérémonies le rappellent. Quoi! de l'argent encore pour entendre l'office divin!

PENDANT l'octave de la Fête-Dieu, il y a toujours beaucoup d'affluence au ſalut & à l'expoſition du Saint-Sacrement: il eſt vrai que c'eſt pour la petite bourgeoiſie un prétexte de ſortir & de ſe promener à la tombée du jour, dans une belle ſaiſon. Les jeunes filles ſur-tout ſont fort dévotes au ſalut & à la bénédiction du ſoir, & en général le dimanche eſt précieux pour elles. L'amour fait ſon profit des vacances ordonnées par l'égliſe.

LE magnifique jardin des Tuileries eſt abandonné aujourd'hui pour les allées des Champs-Elyſées. On admire les belles proportions & le deſſin des Tuileries; mais aux Champs-Élyſées, tous les âges & tous les états ſont raſſemblés: le champêtre du lieu, les maiſons ornées de terraſſes, les cafés, un terrein plus vaſte & moins ſymmétrique, tout invite à s'y rendre.

Il eſt ſingulier que dans les états catholiques le dimanche ſoit preſque par-tout un jour de déſordre. On a ſupprimé enfin à Paris *quatorze jours de fêtes par an ;* autant d'enlevé à l'ivrognerie & à la débauche crapuleuſe.

Un ſavetier voyant un jeudi , au coin d'une borne, un ſergent ivre qu'on tâchoit de relever, & qui retomboit lourdement ſur la pierre , quitta ſon tire-pied, ſe poſta devant l'homme chancelant, & après l'avoir contemplé , dit en ſoupirant : *Voilà cependant l'état où je ſerai dimanche.*

Ce trait qui ne doit pas être dédaigné du philoſophe, appartient, à ce qui me ſemble, à la connoiſſance du peuple, & même à celle du cœur humain; car il eſt très-appliquable à la logique des paſſions.

Au reſte , les dimanches & fêtes s'annoncent par la fermeture des boutiques. On voit ſortir de bonne heure les petits bourgeois tout *endimanchés*, qui ſe hâtent d'aller à la grand'meſſe pour avoir le reſte du jour à eux. Ils arrangent un dîner à Paſſy, à Auteuil, à Vincennes ou au bois de Boulogne.

Les gens du bon ton ne fortent pas ces jours-là, fuient les promenades, les fpectacles, & les abandonnent au peuple. Les fpectacles donnent ce qu'ils ont de plus ufé; les acteurs médiocres s'emparent de la fcene : tout cela eft bon pour des parterres moins difficiles, & pour qui les pieces les plus anciennes font toujours des pieces nouvelles. Les acteurs chargent ces jours-là plus que de coutume, & obtiennent de grands applaudiffemens.

Les bourgeois aifés font partis dès la veille pour leur petite maifon de campagne, voifine de la barriere. Ils y ont mené leur femme, leur grande fille & leur garçon de boutique, quand on eft content de lui ou quand il a fu plaire à madame.

On a porté la veille, dans un fiacre bien plein, toute la provifion, & un pâté de *Le Sage :* c'eft le jour des *gaudrioles.* Le pere fera des contes, la mere rira aux larmes, la grande fille s'émancipera un peu & fe tiendra moins droite; le garçon de boutique qui aura acheté des bas de foie blancs & des boucles toutes neuves (honoré du titre de *joli garçon*), fera des

gentillesses, & déploiera tous les moyens de plaire, attendu qu'il aspire de loin à la main de Mademoiselle ; car elle aura bien en dot dix à douze mille francs, malgré ses deux petits freres qui sont en pension, & qui ne participent pas encore aux jouissances de la maison de campagne, jusqu'à ce qu'ils aient remporté un prix au college. Il ne faut pas les distraire du soin de devenir un jour de grands hommes, lorsqu'ils sauront la langue latine : c'est ce que croit pieusement le pere, la mere & toute la maison.

CHAPITRE CXXIII.

Carnaval.

Le peuple fête la *Saint-Martin*, les *Rois* & le *mardi gras* : il vend la veille ses chemises, plutôt que de ne pas acheter un dindon ou une oie à la Vallée : elle est couverte d'acheteurs, & vu l'affluence, la volaille est hors de prix. Les cabarets se remplissent dès le matin. Les commissaires ne doivent pas sortir de chez eux ces jours-là ; car le guet leur amenera un plus grand nombre de délinquans. Plus d'un ne for-

tira de la *guinguette* que pour aller coucher en prifon.

On voit peu de *mafques* pendant le carnaval, depuis une trentaine d'années, foit que le peuple fe foit dégoûté de ce plaifir qui veut une liberté entiere, foit plutôt qu'il ait trop peu d'aifance pour figurer fous un élégant *domino.* Mais vers les trois derniers jours, la police attentive à la repréfentation extérieure de la félicité publique, d'autant plus que la mifere regne, paie à fes frais de nombreufes mafcarades. Tous fes efpions & autres *garnemens* fe rendent à un magafin où il y a de quoi habiller deux ou trois mille *chianlis.* Ils fe répandent enfuite dans les quartiers, & vont par bandes crottées au fauxbourg Saint-Antoine. Là, ils figurent une alégreffe publique, fauffe & menfongere.

Plus les années font défaftreufes, plus on a recours à une impofture plus fortement caractérifée; mais elle perce à travers les guenilles fales & ufées dont ce peuple eft couvert; car on a beau vouloir repréfenter les fcenes riantes & animées de la folie, on n'y

parvient pas quand le cœur eſt mécontent. Sa marotte eſt ſans énergie & ſans graces, ſes grelots ſonnent mal dans ces froides orgies; ils ne font qu'une diſcordance plaintive à l'oreille qui ſait entendre. Rien n'eſt plus attriſtant que de voir un peuple à qui on commande de rire tel jour, & qui ſe prête baſſement à cette aviliſſante ordonnance.

TANDIS que la police ſoudoie ces maſques, les prêtres expoſent le *Saint-Sacrement* dans les égliſes, parce qu'ils regardent comme une profanation ce que le gouvernement autoriſe. Mais ce n'eſt là qu'une des moindres contradictions qui ſe trouvent entre nos loix, nos mœurs & nos uſages.

PENDANT le carnaval, la vie des femmes de Paris n'eſt pas indolente; elle eſt tout-à-coup réveillée par la voix du plaiſir; voilà une occaſion de briller dans les aſſemblées. Ces êtres qui, dans de certains momens, ſemblent ne vivre qu'à demi, reçoivent tout-à-coup une prodigieuſe activité qui leur fait ſupporter les fatigues du bal. C'eſt-là qu'elles ſe montrent infatigables. Les veilles ne leur coûtent rien,

& les nuits entieres ſont conſacrées à ces exercices violens. Le lendemain les hommes ſe relevent fatigués, les femmes en deviennent plus fraîches & plus brillantes.

A cette même époque les amans qui veulent s'épouſer hâtent leur mariage, parce que l'archevêque de Paris, pendant tout le carême, ſe montre très-difficile ſur les unions conjugales.

Un peu de pouſſiere (comme dit l'eſpion Turc) que l'on répand le lendemain ſur la tête de ces hommes traveſtis, appaiſe leurs frénéſies. De foux & d'inſenſés qu'ils étoient, ils redeviennent raiſonnables & calmes.

Les pieces de théatre les plus licencieuſes, ſe donnent dans les derniers jours du carnaval; mais une fois appriſes, elles ſe prolongent pendant tout le carême, dans un tems de ſainteté & de mortification; de ſorte que jamais le ſpectacle n'eſt moins honnête que lorſqu'il devroit l'être le plus.

La loi de l'égliſe qui ordonne l'abſtinence de la viande, eſt ſi gênante, ſi incommode, ſi

peu praticable au milieu d'une immenſe population, que la police a fait ouvrir les boucheries pendant tout le carême, parce que la ſubſiſtance générale & aiſée eſt la premiere loi civile, & qu'une méthode contraire attaquoit la ſanté & la liberté du citoyen.

CETTE vieille loi, plus biſarre qu'utile, tombe donc en déſuétude, ou plutôt nous remontons aux premiers ſiecles de l'égliſe, où la volaille, en général, étoit regardée comme un aliment maigre. Cette heureuſe opinion étoit fondée ſur le récit de la Geneſe, qui dit: *Que les oiſeaux & les poiſſons furent créés le même jour*, ce qui nous autoriſe à les aſſimiler ſur nos tables; & qui ne goûteroit pas cette excellente logique? Les évêques & abbés commendataires ſont les premiers à en donner l'exemple, & ils font gras publiquement devant la valetaille.



CHAPITRE CXXIV.

Ponts.

LE pont-au-change, le petit pont & le pont Saint-Michel, ſont les trois plus anciens ponts de Paris.

DEUX arches du pont-marie furent emportées par les groſſes eaux la nuit du premier Mars 1618, avec les maiſons qui étoient deſſus; événement qui coûta la vie à un grand nombre de perſonnes. Il faudra quelques déſaſtres ſemblables pour faire abattre, comme nous l'avons dit, les maſures qui ſurchargent les ponts.

LA riviere de Seine reſte cachée au milieu de la ville, par ces maiſons que l'on a bâties ſur des arches. Il ſeroit bien tems de rendre à la ville, & ſon coup-d'œil & ſon courant d'air, principe de ſalubrité.

SUR les ponts où il n'y a point de maiſons,

le point de vue y eſt admirable, ce qui devroit engager le miniſtere à prévenir les accidens, qui, dans l'ordre des choſes, ſont à-peu-près inévitables.

CATINAT, qui avoit mené la philoſophie à la guerre, diſoit qu'il n'avoit jamais rien vu d'auſſi beau que le coup-d'œil du milieu du pont-royal : que n'eût-il pas dit, s'il avoit pu plonger ſa vue juſqu'à l'autre extrémité de la ville ?

C'ÉTOIT de-là qu'il falloit voir le feu de la paix en 1763 ; cette enceinte immenſe, ſi prodigieuſement peuplée, ces quais chargés de têtes rangées en amphithéatres, & ces figures étrangeres mêlées aux phyſionomies pariſiennes : car une multitude de payſans étoient accourus de trente & quarante lieues, & l'on remarquoit à chaque pas des hommes qui, par leur coſtume, leur étonnement & leur viſage, annonçoient que la curioſité les avoit appellés du fond de leur province.

SI quelque choſe a pu donner une idée de cette vallée de Joſaphat dont parle l'écriture,

c'étoit cette assemblée immobile & ondoyante, qui, tantôt s'écouloit comme des flots, tantôt offroit des phalanges mouvantes qui se balançoient dans un repos animé & majestueux. Point de tableau plus admirable par la variété, point de plus étonnant par la population.

On souhaite un nouveau pont pour la communication du fauxbourg Saint-Honoré, du Roule & de Chaillot, au fauxbourg Saint-Germain, au palais Bourbon & aux Invalides. L'accroissement de la ville le rend indispensable.

Construit en face de la grande allée des Invalides, il serviroit à joindre les boulevards du nord & du midi, & l'agrément s'uniroit à l'utilité. D'ailleurs, il n'y auroit aucun déplacement à faire, & l'on seroit maître du terrein des deux rives opposées.

Vingt-six quais revêtus de pierre de taille avec des gardes-fou, à hauteur d'appui, ceignent la riviere, & s'ouvrent en dix-huit ou vingt endroits, pour former des abreuvoirs.

Au moyen de quelques alignemens, on pourroit

roit avoir, depuis la porte Saint-Jaques jusqu'à celle de Saint-Martin, une rue qui traverseroit tout Paris, & qui auroit deux mille cinq cents toises. On pourroit aligner une autre rue, depuis la porte Saint-Antoine jusqu'à la porte Saint-Honoré, qui auroit la même grandeur, & qui couperoit la précédente à angles droits.

On a plusieurs égoûts voûtés & couverts. Il seroit à desirer que la même construction eût lieu dans toutes les parties de la ville. Il n'y a point d'égoût dans la cité & ailleurs, & les immondices vont à la riviere.

L'eau qui lavoit l'égoût de Bievre, s'est perdue dans une de ces concavités effrayantes, occasionées par les carrieres, & sur lesquelles des maisons sont bâties, sans que les habitans, endormis dans une heureuse sécurité, soupçonnent qu'elles portent sur des abymes.

Le sol de la ville est rempli de coquillages fossiles; on y *reconnoît des peignes*, *des vis*, *des buccins*, *des tellines*. Les carrieres d'alentour offrent aussi des coquillages entre deux cou-

ches, dont l'une eſt marneuſe, l'autre pierreuſe.

La circonférence de Paris eſt de dix mille toiſes. On a tenté pluſieurs fois de borner ſon enceinte; les édifices ont franchi les limites, les marais ont diſparu, & les campagnes reculent devant le marteau & l'équerre.

CHAPITRE CXXV.

Conſommation

Tous les almanachs vous diſent qu'il ſe conſomme par an quinze cents mille muids de bled, quatre cents cinquante mille muids de vin, non compris la biere, le cidre, l'eau-de-vie; cent mille bœufs, quatre cents quatre-vingts mille moutons, trente mille veaux, cent quarante mille porcs, cinq cents mille voies de bois, dix millions deux cents bottes de foin & de paille, cinq millions quatre mille livres de ſuif, quarante-deux mille muids de charbon, &c.

Ces ſortes d'états ont des différences aſſez

considérables selon les années : il est presque impossible d'avoir des certificats qui aient une certaine justesse, parce que ceux qui perçoivent les droits sur ces consommations, ont intérêt de déguiser ce qu'ils reçoivent.

On peut dire que le Parisien, en général, est sobre forcément, se nourrit très-mal par pauvreté, & économise toujours sur sa table pour donner au tailleur ou à la marchande de bonnets. Mais trente mille riches, d'un autre côté, gaspillent ce qui nourriroit deux cents mille pauvres.

Paris aspire toutes les denrées, & met tout le royaume à contribution. L'on ne s'y ressent pas des calamités qui affligent quelquefois les campagnes & les provinces, parce que les cris du besoin seroient là plus dangereux qu'ailleurs, & donneroient un exemple fatal & contagieux. On fait honneur de ces approvisionnemens au zele infatigable des magistrats ; il mérite des louanges.

Mais considérons en même tems que placé au milieu de l'Isle-de-France, entre la Nor-

mandie, la Picardie & la Flandre, ayant cinq rivieres navigables, la Seine, la Marne, l'Yone, l'Aiſne & l'Oiſe (ſans parler des canaux de Briare, d'Orléans & de Picardie); les greniers de la Beauce preſque à ſes portes, une riviere qui, en ſortant, ſerpente par des contours preſque de cent lieues, comme pour donner aux marchandiſes & denrées la facilité de remonter; Paris, d'après ces avantages que la nature lui a accordés, jouit par lui-même de la ſituation la plus heureuſe & la plus propre à voir l'abondance entrer dans ſes murailles.

Le commerce de cette ville n'eſt preſque qu'un commerce de conſommation, excepté quelques objets de goût & de luxe; mais ces conſommations ſont conſidérables.

Il tire de toutes les manufactures du royaume; mais il a peu de fabriques, à cauſe de la cherté de la main-d'œuvre. Il fait des expéditions pour les pays les plus éloignés. Les marchandes de modes, ainſi que les bijoutiers, en font le principal commerce, parce que la main de l'ouvrier l'emporte toujours ſur la richeſſe de la matiere.

Tout ce qui entre à Paris n'eſt donc pas pour y reſter. Les matieres y viennent pour y être façonnées, puis elles en ſortent embellies de ce goût exquis qui donne à toutes une forme nouvelle.

Le bureau des rouliers eſt d'une grande commodité pour faire parvenir dans les pays lointains des marchandiſes & effets qu'on leur confie ; les commiſſionaires en ſont fideles & exacts.

M. l'abbé d'Expilly, qui a porté ſi haut la population générale du royaume, & qui paroît l'avoir enflée de *trois millions*, rabat la population de Paris à *ſix cents mille ames*. Il ſe fonde tantôt ſur le nombre *trente*, choiſi pour multiplier les naiſſances, tantôt ſur l'état des maiſons & des familles impoſées à la capitation.

Mais tous les calculs, ainſi que les raiſonnemens moraux, ſe trouvent le plus ſouvent en défaut, quand on parle de la capitale. Lorſque l'on compte par les baptêmes, comment fera-t-on entrer dans le calcul cette grande affluence d'étrangers qui y viennent, qui y ſont domi-

ciliés sans y avoir reçu le baptême, ce qui (sans compter les juifs) doit augmenter la population d'un tiers ?

PARIS consomme plus de deux millions de fetiers de bled par an. Voilà ce qui est sûr, & ce que ne disent point les almanachs nouveaux. La banlieue renferme quatre cents quarante-deux paroisses, & quarante-sept mille six cents quatre-vingts-cinq feux. Les limites de la ville se sont étendues. Le Gros-Caillou est devenu un fauxbourg considérable, tous les marais ont été ornés de maisons. M. de Vauban, en 1684, détermina la population à *sept cents vingt mille personnes*. Nous estimons donc que Paris renferme aujourd'hui près d'un *million d'ames*, & la banlieue plus *de deux cents mille*. Les calculs de M. de Buffon & ceux de M. d'Expilly paroissent également fautifs. Il ne faut que des yeux pour voir que depuis vingt-cinq ans la population est par-tout plus considérable.

AU milieu de ce *salmi* de l'espece humaine, on peut bien compter deux cents mille chiens, & presque autant de chats, sans les oiseaux,

ſes ſinges, les perroquets, &c., tout cela vit de pain ou de biſcuit.

POINT de miſérable qui n'ait dans ſon grenier un chien pour lui tenir compagnie : on en interrogeoit un qui partageoit ſon pain avec ce fidele camarade ; on lui repréſentoit qu'il lui coûtoit beaucoup à nourrir, & qu'il devroit ſe ſéparer de lui ; *me ſéparer de lui*, reprit-il, *& qui m'aimera ?*

OR, en ſuppoſant le ſyſtême des économiſtes admirable, il viendroit toujours ſe briſer contre la capitale, qui exige un régime tout différent, parce que ce million d'hommes dévore comme deux & demi.

LA ville eſt ouverte, & preſque dans l'impoſſibilité d'avoir une enceinte de murailles. Elle offre une ſurface trop immenſe. Il faudroit un genre de fortifications particulier ; elle n'a point de tours, de murs, de remparts, & n'y ſonge pas. Au lieu de citadelle & de portes antiques, elle a des barrieres où des contrôleurs & un receveur vous font payer une roquille de vin & un pigeon s'il n'eſt pas cuit. Comme un jour

nous paroitrons barbares & petits à l'œil de la saine politique, lorsqu'elle aura démontré aux administrateurs des nations la double erreur de leurs raisonnemens, & même de leurs calculs.

CHAPITRE CXXVI.

Balcon.

C'EST un spectacle curieux que de voir tout à son aise du haut d'un balcon, le nombre & la diversité des voitures qui se croisent & s'arrêtent mutuellement ; les piétons qui, semblables à des oiseaux effrayés sous le fusil du chasseur, se glissent à travers les roues de tous ces chars prêts à les écraser ; l'un qui franchit le ruisseau de peur de s'éclabousser, & qui, manquant l'équilibre, se couvre de boue des pieds à la tête ; l'autre qui pirouette en sens contraire, une face dépoudrée, & le parasol sous le bras.

DEVANT une voiture dorée, doublée de ve-

lours, attelée de deux chevaux d'une taille égale & parfaite, dont les glaces transparentes offrent une duchesse dans tout l'éclat de sa parure, se traîne un fiacre tout délabré, couvert d'un cuir brûlé, & qui pour glaces a des planches. Le malheureux harcelle & fouette deux chevaux, dont l'un est borgne & l'autre boiteux. Il arrête l'impatience des coursiers à la bouche écumante, dont on continent à peine l'ardeur. Le brillant équipage est obligé de modérer son pas jusqu'au carrefour voisin ; il s'élance alors comme un trait, broyant le pavé, & en faisant jaillir des étincelles. Comparez son vol à la marche pesante de ces lourds chariots qui roulent péniblement sous des masses énormes, & effraient le passant qui tremble d'être applati sur la borne que leur essieu déplace.

Un procureur, pour sa piece de vingt-quatre sols, arrête le garde de sceaux, un recruteur un maréchal de France. La fille de joie ne cédera point le pas à un archevêque. Tous ces différens états à la file, & les cochers qui parlent leur langue scandaleusement énergique devant la robe, l'église & les duchesses; les portefaix du coin qui leur répondent du même style,

quel mêlange de grandeur, de pauvreté, de richesses, de grossiéreté & de misere !

ENTENDEZ-VOUS la petite voix aigre de la marquise impatienteé, qui se mêle aux juremens effroyables d'un charretier, apostrophant l'enfer & le paradis ? Tout, dans ce tableau mouvant de *vis-à-vis*, de *berlines*, de *désobligeantes*, de *cabriolets* & de *carrosses de remises*, paroît bisarre, singulier, risible.

VOYEZ, dans l'équipage à glaces, la laide femme de qualité avec son rouge, ses diamans, sa pâte luisante sur le visage, tandis que la rotouriere, tout à côté, sous une simple robe, est brillante de fraîcheur & d'embonpoint ?

VOYEZ le prélat enfoncé dans ses coussins, ne pensant à rien, étalant sa croix pectorale, tandis que le vieux magistrat, dans une antitique berline, lit quelque requête ? Le petit-maître, la tête à la portiere, crie à se démettre la luette : *Eh bien, maraut, cela finira-t-il ?* Ses menaces se perdent dans les airs. Il voudroit jurer ; mais son accent grêle ne frappe point le dur tympan de l'oreille des charretiers.

Il n'a fait que déranger ses boucles en se remuant. Le médecin le regarde en pitié; & le gros financier, au cou apoplectique, est indifférent à tout ce qui se passe, ainsi qu'à l'heure qui coule.

L'EMBARRAS s'accroît, enchaîne six cents voitures, & il faut que chacun attende, malgré qu'il en ait, que le défilé ait pris son cours.

QUEL étoit donc l'empressement de ce *mirliflore* sans voix ? Avoit-il un rendez-vous ? Non ; c'est qu'il vouloit se montrer successivement aux trois spectacles, à l'opéra, à la comédie françoise & aux italiens.

CHAPITRE CXXVII.

Faux cheveux.

VOUS voyez la tête de cette belle femme, si remarquable par l'édifice de la coëffure & ses longs cheveux flottans ; vous en admirez la couleur, la forme, le contour & l'élégance.... Eh bien ! ils ne lui appartiennent pas. Ils sont

empruntés à des têtes de morts; & ce qui la décore à vos yeux, eſt la dépouille de ſujets qui furent peut-être infectés de maladies affreuſes, & dont les noms ſeuls offenſeroient ſa délicateſſe, ſi on oſoit les prononcer en ſa préſence.

CEPENDANT elle s'enorgueillit de ces cheveux étrangers. Elle s'expoſe à hériter des principes nuiſibles qu'ils peuvent receler encore. En effet, on ſe ſervoit de coliers & de braſſelets *de cheveux treſſés*; l'expérience a décidé qu'il falloit y renoncer, à cauſe des dartres qu'ils produiſoient.

MAIS les femmes aiment mieux ſupporter des démangeaiſons incommodes, que de renoncer à leur coëffure. Elles calment la vivacité de ces démangeaiſons, en faiſant uſage du *grattoir*. Le ſang ſe porte avec impétuoſité à la tête, les yeux deviennent rouges & animés, qu'importe! on étale l'édifice dont on eſt idolâtre.

INDÉPENDAMMENT des faux cheveux, il entre dans cette coëffure un *couſſin* énorme,

gonflé de crins ; une forêt d'épingles longues de fept à huit pouces , & dont les pointes aiguës repofent fur la peau. Une quantité de poudre & de pommade qui admettent dans leur compofition des aromates, & qui contractant bientôt de l'âcreté, irritent les nerfs. La tranf-piration infenfible de la tête eft arrêtée, & elle ne fauroit l'être dans cette partie du corps, fans le plus grand danger.

Si un fardeau venoit à tomber fur cette belle tête, elle rifqueroit d'être criblée & percée par tous ces dards d'acier dont elle eft hériffée.

Pendant le fommeil, on comprime encore, & la fauffe chevelure, & les épingles, & ces fubf-tances étrangeres & colorantes, à l'aide d'un triple bandeau. La tête ainfi empaquetée acquiert un triple volume, & s'enflamme fur l'o-reiller.

Les maux d'yeux, la maladie pédiculaire, l'inflammation du cuir chevelu, naiffent de cette complaifance outrée pour une coëffure bifarre. On ne la quitte point pendant les heures du repos , & le couffinet , bafe effentielle de

l'édifice, n'eſt quelquefois changé que lorſque la toile eſt détruite (l'oſerai-je dire) par la craſſe infecte qui ſéjourne ſous ce brillant diadême.

La plupart des femmes ne ſe donnent pas le tems d'enlever tout le ſuperflu de la tête, parce que les heures du plaiſir ſont précieuſes, & que la journée entiere eſt conſacrée à la table, au jeu & à la danſe. On ne peut plus ſe coucher qu'à deux ou trois heures après minuit, & il faut recommencer le lendemain la même vie.

La ſanté ſe dérange ; on abrege ſes jours ; on perd le peu de cheveux qu'on avoit ; on eſt affligé de fluxions, de douleurs de dents, de maux d'oreilles, d'éréſipeles, tandis que la villageoiſe, la payſanne qui ſe tient la tête propre & nette, qui ne ſe ſert que de linge blanc & bien leſſivé, qui uſe d'une pommade ſans aromate, & d'une poudre ſans odeur, ne reſſent aucune de ces incommodités, conſerve ſes cheveux juſques dans la vieilleſſe, & les étale aux yeux de ſes arrieres-petits-enfans, lorſque l'âge les a blanchis pour les rendre plus vénérables encore.

Au reste, l'art du perruquier dans l'emploi de ces cheveux artificiels, est parvenu au plus haut point de perfection, & la perruque ou *le tour* imite aujourd'hui le naturel à s'y méprendre de près comme de loin.

CHAPITRE CXXVIII.

Fournisseurs.

On ne voit qu'à Paris de ces intrépides *fournisseurs*, qui avancent pendant des années entiers le pain, la viande, le vin, les meubles, l'épicerie, l'apothicairerie, à M. le Marquis, à M. le Comte, à M. le Duc. C'est le privilege de la noblesse. On ne prêteroit pas de même au bourgeois. On le presseroit; mais on attend lorsqu'il s'agit d'un homme titré.

Telle maison noble doit au boucher six années de fournitures, à l'épicier cinq, au boulanger quatre; les domestiques eux-mêmes font crédit de leurs gages, tandis que toute maison roturiere solde au bout de chaque année.

Dès qu'il y a des armoiries au-dessus d'une porte cochere, le tapissier meuble l'hôtel sur une succession éventuelle, & on compte les maisons qui sont au pair : il y a toujours dans les plus riches & les mieux ordonnées, quelques années en arriere.

Quand les fournisseurs, impatiens d'attendre, sollicitent enfin leur paiement, l'intendant vient au lever de M. le Duc, & lui dit : Monseigneur, votre maître-d'hôtel se plaint que le boucher ne veut plus fournir de viande, parce qu'il y a trois ans qu'il n'a reçu un sol ; votre cocher dit que vous n'avez qu'une seule voiture en état de servir, & que le charron ne veut plus avoir l'honneur de votre pratique, si vous ne lui donnez un à compte de dix mille francs ; le marchand de vin refuse de remplir votre cave ; le tailleur de vous donner des habits..... *Les impertinens*, s'écrie le maître, *qu'on aille chez d'autres ! Je leur retire ma protection.*

Il trouve d'autres fournisseurs, quoique les premiers n'aient pas été payés. Le soir il risque cinq cents louis d'or au jeu, & s'il en perd cinq cents autres, il les paie le lendemain. Un

créancier

créancier de carte l'emporte toujours ſur un créancier de pain ou de viande.

CHAPITRE CXXIX.

Plâtres neufs.

LES plâtres que l'on emploient dans la conſtruction des maiſons font beaucoup de mal, parce qu'ils ſechent difficilement, & que l'on habite imprudemment les édifices nouvellement bâtis. Il n'y a rien de plus dangereux : la vapeur des murs eſt funeſte, & cauſe des accidens innombrables. Ces émanations enfin ont dans nos foyers des influences meurtrieres. De-là des paralyſies & autres maladies, dont l'origine eſt attribuée à d'autres cauſes.

ON abandonne ces maiſons neuves & humides aux filles publiques : on appelle cela *eſſayer les plâtres*. Mais, au bout de deux ou trois années, ces plâtres n'ont pas encore perdu ce qu'ils ont de contagieux.

ÉCOUTONS un phyſicien que je vais tranſcrire.

“ LE plâtre & la chaux, pendant leur calcination, se chargent d'une grande quantité de phlogistique, qui tend sans cesse à se dissiper. Ce phlogistique ayant plus d'affinité avec les acides qu'avec les deux matieres terreuses auxquelles il est uni, les abandonne avec facilité pour s'unir à l'acide de l'air. De cette union, il résulte un soufre très-volatil ; soufre qui s'unit à son tour à la terre alkaline de la chaux & du plâtre, & forme une combinaison connue en chymie sous le nom d'*hépar sulphuris*, ou foie de soufre. La présence de ce foie de soufre est sensible, lorsqu'on fait éteindre la chaux dans un lieu fermé.

„ SUIVANT l'observation de tous les chymistes, le foie de soufre dissout non-seulement la majeure partie des métaux, mais encore les substances animales & végétales : il corrode, il détruit sur-tout les matieres animales, & l'on doit concevoir aisément les désordres affreux qu'il peut causer, & qu'il cause en effet dans nos visceres, quand nous le respirons „.

M. le comte de Milly, de l'académie des

ſciences, célebre par des découvertes utiles en chymie, a donné un mémoire ſur la maniere *d'aſſainir* les murs nouvellement faits. C'eſt un préſent fait par un ami de l'humanité aux grandes villes, & ſur-tout à la capitale, trop indifférente ſur les maux qui réſultent des plâtres. On poſſede, graces à lui, une théorie ſatisfaiſante ſur la nature du danger, & ſur les moyens de le prévenir. Ce mémoire ſe trouve dans le *journal de Monſieur*, *année 1779*. J'invite tous les propriétaires & locataires de maiſons neuves à y recourir.

CHAPITRE CXXX.

Raretés.

LA recherche la plus ſoigneuſe ne découvriroit pas les tréſors cachés dans toutes les branches des ſciences & des arts.

CHAQUE curieux, dans chaque genre, trouvera un fond inépuiſable d'objets à voir. Les médailles, les livres, les tableaux, les antiques, les coquillages, les eſtampes, peuvent

faire féparément l'occupation d'une vie entiere.

TEL favant qui a demeuré à Paris plufieurs années, eft parti oubliant quelque chofe de ce qu'il avoit à y voir. L'on fait fouvent, au bout de vingt-cinq ans d'études, de nouvelles découvertes auxquelles on ne fe feroit pas attendu.

C'EST la mort qui ouvre ces riches cabinets, ces dépôts inconnus & cachés à tous les regards. A la levée des fcellés, l'inventaire étonne & confond les fpéculateurs. On a peine à concevoir comment un homme a eu le loifir d'affembler tant d'objets. Mais le tems, l'argent, la patience ont compofé ces grandes collections.

LA vente du mobilier de la marquife de Pompadour a duré un an, & les richeffes des quatre parties du monde fembloient raffemblées dans les objets de luxe, de fantaifie & de magnificence qu'offroit ce rare cabinet. On le vifitoit avec une admiration mêlée d'étonnement.

UN Chinois, un Turc, un Arabe, un Gue-

bre, peuvent voyager dans notre ville ; ils trouveront à qui parler. Moïse, Zoroaſtre, Abraham, Mahomet, Confutſée n'ont qu'à revenir, ils ne manqueront pas d'interpretes. Pour Homere, Eurypide, Démoſthene, il eſt ſi ordinaire de les entendre, que ce n'eſt plus une diſtinction.

Des talens particuliers ne ſont pas moins communs. Un invalide n'a point de bras, M. Laurent lui en fait un dont il ſe ſert. A un autre il manque une jambe, M. Perrier lui fait une jambe ſur laquelle il monte & deſcend les eſcaliers.

D'autres talens qui ont un caractere unique ſont ignorés. Qui ſait, par exemple, qu'une demoiſelle (Mademoiſelle Biheron) imite des ſquelettes ſi parfaitement, qu'on croit en voir de véritables. Les muſcles, les nerfs ſont rendus avec une vérité frappante. La matiere qu'elle emploie eſt un ſecret qu'elle ſe réſerve. Vous diriez de la cire ; mais vous pouvez approcher ces anatomies du feu ſans qu'elles ſoient endommagées ; vous pouvez les laiſſer tomber de la hauteur du plancher, ſans qu'elles

ſe briſent. Le même auteur de cet étonnant travail vous nommera toutes les parties de l'oſtéologie en grec & en latin. Des éleves font ſous elle un cours anatomique, & le font ſans que les ſens ſoient frappés de ce dégoût qu'on ne ſurmonte pas toujours, lorſqu'il faut voir & manier des oſſemens qui ſemblent devoir treſſaillir ſous la main qui les touche.

On peut amaſſer beaucoup de connoiſſances, ſans autres frais que la ſociété des ſavans, preſque tous communicatifs; & le baron de Holberg a eu raiſon de dire : *qu'à Paris il n'y a rien qui ſoit à meilleur marché que la raiſon, ni rien de plus cher que la folie.*

On voit chez pluſieurs particuliers un amas pompeux de livres bien logés, mais peu lus. Jaloux de la reliure de leurs volumes, ils ne les communiquent jamais. Ils ſemblent craindre qu'un autre n'y prenne les connoiſſances dont ils ſont privés. Mais pluſieurs hommes diſtingués par leur naiſſance & leur ſavoir, ne rougiſſent pas d'être les premiers bibliothécaires de leur cabinet, & ils ſe plaiſent à répandre & à communiquer les lumieres qu'il renferme.

CHAPITRE CXXXI.

Les trois Rois.

PARIS a été visité derniérement par les souverains du nord ; par le roi de Danemarck, à qui on donna des fêtes splendides & coûteuses ; par le roi de Suede, qui n'étoit que prince à son arrivée, & qui s'en retourna Monarque ; par l'Empereur, qui, pour être plus libre, a logé en hôtel garni, & qui a bien vu la capitale, même dans un assez grand détail.

JE les ai considérés tous trois fort attentivement, & je n'oublierai point leurs physionomies.

J'AUROIS bien desiré (avec trois cents mille autres), y voir le roi de Prusse. On dit cependant qu'il y est venu dans le plus grand *incognito* après la paix de 1763. Une dame qui a demeuré huit années à Berlin, m'a assuré avoir rencontré dans les Tuileries une figure si ressemblante à celle du héros de l'Europe,

qu'elle en fut frappée ; & celui qu'elle regardoit avec surprise, en fut si frappé lui-même, qu'il détourna la tête & s'éloigna.

On prétend que Fréderic a visité ce *café*, *dit l'antre de Procope*, jadis champ de bataille des querelles littéraires, & où il a été tant de fois questions de ses combats, de ses victoires, de ses grandes & rares qualités.

L'empereur a visité les artistes, les artisans, les manufactures, & n'a vu aucun homme de lettres en particulier ; sans doute parce qu'ils sont tout entier dans leurs écrits. Il a assisté à une séance de l'académie françoise, & a fait cette interrogation au secretaire : *Pourquoi Diderot & l'abbé Raynal ne sont-ils pas de l'académie ? Ils ne se sont pas présentés*, répartit le secretaire : réponse sage & adroite.

J'ai vu Maurice, Fontenelle, Montesquieu, l'abbé Prevost, Marivaux, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, la Condamine, Buffon, Helvétius, l'abbé Raynal, Condillac, Diderot, d'Alembert, Thomas, Servant, Marmontel, le Tourneur, Mably, Condorcet, Linguet, Ré-

tif-de-la-Bretonne, Turgot, Mirabeau, Necker, Rameau, Vanloo, Gluck, Vernet, Allegrain, Rouelle, Vaucanfon, Servandóni, Clairaut, Falconet, Francklin, Hume, Sterne, Goldoni, Haller, &c. Voilà, je crois, une affez belle génération. Hélas! je n'ai point vu Fréderic, ce grand Roi; je n'ai point vu Catherine, moi qui aime tant à contempler, parmi mes contemporains, les êtres qui ont fait de grandes chofes, parce que je cherche à reconnoître, dans les traits de leur vifage, quelque marque de ce talent fublime qui les diftingue.

QUAND j'appris la mort du célebre capitaine Cook, après avoir donné les plus vifs regrets à fa perte, mon chagrin fut de ne pas avoir envifagé ce hardi navigateur.

QUE ne donnerois-je pas au magicien (s'il exiftoit), qui évoqueroit tout-à-coup devant moi les ombres auguftes de Charlemagne, de Guftave, de Cromwel, de Michel-Ange, de Guife, de Sixte-Quint, d'Elifabeth, de Bacon, de Shakefpear, de Richelieu, de Turenne, du Czar, de Milord Chatam, &c.!

QUE j'aime à me fentir petit, en m'envi-

ronnant en idée de tous ces grands hommes, & en goûtant le plaisir de les admirer ! Ames fortes & grandes, quelle dignité vous prêtez à l'homme !

CHAPITRE CXXXII.

De l'influence de la capitale sur les provinces.

ELLE est trop considérable, relativement à l'influence politique, pour qu'on puisse en détailler les effets. Je ne veux la considérer ici, que par l'attrait qui séduit tant de jeunes têtes, & qui leur représente Paris comme l'asyle de la liberté, des plaisirs & des jouissances les plus exquises.

QUE ces jeunes gens sont détrompés, quand ils sont sur les lieux ! Autrefois les routes entre la capitale & les provinces n'étoient ni ouvertes, ni battues. Chaque ville retenoit la génération de ses enfans, qui vivoient dans les murs qui les avoient vu naître, & qui prêtoient un appui à la vieillesse de leurs parens : aujour-

d'hui le jeune homme vend la portion de ſon héritage, pour venir le dépenſer loin de l'œil de ſa famille ; il la pompe, la deſſeche, pour briller un inſtant dans le ſéjour de la licence.

La jeune fille ſoupire & gémit de ne pouvoir accompagner ſon frere. Elle accuſe ſon ſexe & la nature. Elle ſe déplait dans la maiſon paternelle. Elle ſe peint avec feu les plaiſirs de la capitale, & la ſplendeur de la cour. Elle y rêve toute la nuit. Elle voit l'opéra, elle eſt ſur les remparts. Elle ſe promene dans un char ſuperbe : on l'adore ; tous les yeux ſont fixés ſur elle.

On lui a dit que toutes les femmes y reçoivent un culte perpétuel ; qu'il ne faut que de la beauté pour y être adorée ; qu'elles choiſiſſent à leur gré, dans la foule de leurs eſclaves, le plus fait pour leur plaire ; que les maris y ſont ridicules, ſi-tôt qu'ils veulent parler de leur empire. Elle compare cette vie libre & voluptueuſe, à celle qu'elle mene dans l'économie d'une maiſon rangée, & ſon imagination eſt trop ardente pour pouvoir s'arrêter : elle n'accorde plus que de l'eſtime à ſon amant honnête.

Sa mere la nourrit dans ces trompeuses illusions. Elle est avide des nouvelles de cette ville. Elle est la premiere à dire avec exclamation : *il vient de Paris ! il arrive de la cour !* Elle ne trouve plus autour d'elle ni graces, ni esprit, ni opulence.

Les adolescens écoutant ces récits, se figurent avec des traits exagérés ce que l'expérience doit cruellement démentir un jour ; ils ne tardent pas à obéir à cette maladie générale qui précipite toute la jeunesse de province vers l'abyme de corruption. Heureux encore celui qui ne perd qu'une partie de sa fortune, & qui apprend à être sage pour le reste de ses jours ! Il n'appartient qu'à l'indigence absolue & au génie de visiter cette capitale. Ceux qui vivent dans une heureuse médiocrité, tant du côté des talens que du côté de la fortune, ne sauroient qu'y perdre.

Ceux qui reviennent dans leur patrie, se croient en droit d'y mépriser tout ce qui n'est pas selon les *us* de la capitale. Ils mentent aux autres & à eux-mêmes. Sont-ils obligés intérieurement de rabattre des idées qu'ils s'étoient

formées ? Ils continuent à *crier miracle*, sans que leur cœur soit de la partie. Ils enflent les relations de Paris, qui ressemblent assez aux descriptions des fêtes publiques : ceux qui les lisent les trouvent toujours plus belles que ceux qui les ont vues.

CHAPITRE CXXXIII.

Que deviendra Paris ?

THÈBES, Tyr, Persépolis, Carthage, Palmyre ne sont plus. Ces villes qui s'élevoient fiérement sur le globe, dont la grandeur, la puissance & la solidité sembloient promettre une durée presqu'éternelle, ont laissé équivoques les traces même du lieu qu'elles ont occupé.

D'AUTRES cités, jadis florissantes & peuplées, n'offrent plus aujourd'hui dans un effrayant désert, que quelques colonnes éparses, quelques monumens brisés, tristes restes de leur magnificence passée. Hélas ! les grandes villes modernes éprouveront un jour la même révolution.

CETTE riviere utilement resserrée dans des quais majestueux & formés de pierres, encombrée par des débris immenses, se débordera, & formera des étangs bourbeux & infects ; les ruines des édifices boucheront ces rues alignées au cordeau, & dans ces places où un peuple nombreux s'agite, les animaux venimeux, enfans de la putréfaction, ramperont autour des colonnes renversées, & à moitié ensevelies.

EST-CE la guerre, est-ce la peste, est-ce la famine, est-ce un tremblement de terre, est-ce une inondation, est-ce un incendie, est-ce une révolution politique, qui anéantira cette superbe ville ? Ou plutôt plusieurs causes réunies opéreront-elles cette vaste destruction ?

ELLE est inévitable sous la main lente & terrible des siecles, qui mine les empires les mieux affermis, efface les villes, & appelle des peuples nouveaux sur la poussiere éteinte des peuples anciens.

ÉCHAPPEZ, mon livre, échappez aux flammes ou aux barbares : dites aux générations futures ce que Paris a été ; dites que j'ai rempli *mon*

devoir de citoyen, que je n'ai pas paſſé ſous ſilence les poiſons ſecrets qui donnent aux cités les agitations de la maladie, & bientôt les convulſions de la mort! Quand l'épouvantable opulence, qui ſe concentre de plus en plus dans un plus petit nombre de mains, aura donné à l'inégalité des fortunes une diſproportion plus effrayante encore, alors ce grand corps ne pourra plus ſe ſoutenir; il s'affaiſſera ſur lui-même & périra.

Il périra! Dieu! ah! quand le ſol couvrira inſenſiblement ſes débris, que le bled croîtra au lieu élevé ou j'écris, qu'il ne reſtera plus qu'une mémoire confuſe du royaume & de la capitale, l'inſtrument du cultivateur, en fendant la terre, viendra heurter peut-être la tête de la ſtatue équeſtre de Louis XV; les antiquaires aſſemblés feront des raiſonnemens à l'infini, comme nous en faiſons aujourd'hui ſur les débris de Palmyre.

Mais de quel étonnement ne ſera pas frappée la génération d'alors, ſi la curioſité la porte à fouiller les débris de cette grande ville, enſevelie & décédée? Son ſquelette giganteſque

épouvantera les regards, les travaux exciteront à de nouveaux travaux, nos neveux, en trouvant nos marbres, nos bronzes, nos médailles, nos inſcriptions, s'agiteront ſur ce que nous avons été: & ſi mon livre échappe à la deſtruction, ils prendront peut-être pour un roman fantaſtique les vérités qui y ſont dépoſées, tant leurs mœurs & leurs idées feront différentes des nôtres! O villes anciennes de l'Aſie, & qui n'êtes plus! empires effacés! générations dont les noms nous ſont même inconnus! fameux Atlantes; & vous peuples qui avez reſpiré ſur ce globe, dont la ſuperficie eſt inceſſamment déplacée, dites quels étoient vos arts? Faut-il que tout périſſe? Et les travaux accumulés de l'homme (qu'il a cru immortaliſer par la précieuſe découverte de l'imprimerie) périront-ils, à la fin; puiſque le feu, le deſpotiſme, les ſecouſſes du globe & la barbarie détruiſent juſqu'aux feuilles légeres où ſont empreintes les penſées utiles du génie?

NOTRE vue plonge dans le monde hiſtorique à quatre mille ans, pas davantage; encore n'appercevons-nous de ce monde, que des ſommités qu'environnent des nuages, & où la vue

ſe

ſe perd. Tous ces faits éloignés, quoique ſéparés par de grandes diſtances, ſe touchent comme très-voiſins ; & dans cet intervalle de ſiecles une foule prodigieuſe d'événemens nous échappent. Il en ſera de même pour nous ; l'avenir engloutira les faits les plus importans, pour ne laiſſer que le ſouvenir ou le nom des ſiecles. O tems ! les individus, les villes, les royaumes, tout finit par *hic jacet*.

HERCULANUM & Pompéia, villes détruites par une ſeule & même éruption du Véſuve, il y a près de dix-ſept cent ans, exhumées de nos jours, nous montrent leurs peintures, leurs ſculptures, leurs arts, les uſtenſiles de leurs foyers domeſtiques ; & nous avons une idée de l'imagination féconde & de l'habileté des anciens artiſtes. La lave, les cendres, la pierre-ponce ont conſervé ces monumens, comme pour nous offrir une future image de ce que nos cités deviendront à leur tour ; mais peut-on réfléchir à cette cataſtrophe ſans redouter les accidens de la nature, la fureur des élémens, celle des conquérans, plus terrible encore ? Qu'offrirons-nous dans deux mille ans aux regards curieux

& scrutateurs ? Quelle est la statue, quel est le livre qui surnagera sur l'abyme de nos arts engloutis ou renversés par les ravages du tems, ou par le courroux des Rois ?

LA poudre infernale (dont les magasins se sont multipliés sur-tout en Europe, & auxquels une étincelle suffit pour tout dévorer) ne deviennent-elles pas, dans les mains de l'ambition ou de la vengeance, un moyen immense de destruction, & plus dangereux mille fois que les matieres embrasées que les volcans vomissent de leur inépuisable cratere ? Les fléaux de la nature ne sont plus rien en comparaison de ceux que l'homme a créés pour sa ruine & celle des populeuses cités qu'il habite.

LES manuscrits trouvés dans les maisons d'Herculanum & de Pompéia, qui se déroulent si lentement, manifestent les caracteres de la langue grecque ; mais c'est le hasard qui nous a livré l'un plutôt que l'autre : ainsi dans trois mille ans, quel sera l'ouvrage destiné à donner à nos descendans une idée de nos connoissances morales & physiques ? Quel livre aura l'honneur de rallumer le flambeau éteint

des ſciences ? Tel dictionnaire, peut-être, que nous mépriſons aujourdhui, ſera accueilli avec tranſport ; & une de nos compilations que nous jugeons faſtidieuſes, deviendra plus précieuſe ſans doute à la poſtérité, que les vers de Corneille, de Racine, de Boileau & de Voltaire. Oui, il appartiendra peut-être à une brochure dédaignée, de fixer de préférence l'attention de ces peuples nouveaux.

QUE nos orgueilleux écrivains ne s'arrogent donc pas le droit de mépriſer quiconque aujourd'hui tient la plume comme eux ; car l'auteur qui fera fortune dans trois mille ans, qui dominera les eſprits d'alors, qui les éclairera, nul de la génération actuelle, ne peut ni le nommer ni le deviner.

PARIS détruit ! Xerxès, après avoir attentivement conſidéré la prodigieuſe armée qu'il commandoit, verſa des larmes en ſongeant qu'avant peu tant de milliers d'hommes diſparoîtroient de deſſus la terre. Et ne puis-je pas auſſi, affecté du même ſentiment, pleurer d'avance ſur cette ſuperbe ville ?

ON a vu en un clin d'œil une capitale en-

feveile fous fes ruines; quarante-cinq mille perfonnes frappées d'un coup de mort; la fortune de deux cents mille fujets détruite; une perte générale de deux milliards : quel tableau des viciffitudes des chofes humaines! Ce phénomene terrible arriva le premier Novembre 1755.

EH bien, ce coup de foudre qui abyma tout, fauva le Portugal aux yeux de la politique : il étoit conquis, fans ce défaftre qui prêta à la reformation, mit une égalité aux fortunes particulieres, réunit les cœurs & les efprits, & détourna les révolutions qui le menaçoient.

CONSIDÉRÉE du côté phyfique, l'ancienne Lisbonne n'étoit qu'une cité d'Afrique, c'eft-à-dire, une vafte bourgade, fans ordre, fans proportions : les rues étoient étroites & mal diftribuées. Le tremblement abattit en trois minutes ce que la main timide des hommes auroit été fi long-tems à renverfer. Le goût déplorable des Maures tomba, & la ville fe releva pompeufe & fuperbe.

QUE favons-nous fur ce qui fort du fein

des désastres ? Que savons-nous ?..... Paris détruit. Oh ! je dirai toujours comme dans Memnon : *ce sera bien dommage.*

Nota. Agésilas, vainqueur de la phrygie, ôta les habits aux prisonniers, & les exposa nus en vente, les vêtemens d'un côté, les hommes de l'autre. Personne ne voulut acheter les hommes trop efféminés, trop délicats pour être de bons esclaves. On se jeta sur les dépouilles. Agésilas élevant la voix, dit à ses soldats : *voilà les hommes que vous aurez à combattre, & le butin qui vous récompensera.* Quand je lis ce trait historique, il me fait toujours frémir.

Fin du second Volume.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

Fin de la Table du ſecond volume.







